1f 95

LES GRANDS HOMMES

LAMARTINE



PIERRE LAFITTE & Cie

classer
Keim

LES GRANDS HOMMES

PAR

ALBERT KEIM
DOCTEUR ÈS LETTRES

LOUIS LUMET
INSPECTEUR AUX BEAUX-ARTS

DANS LA MÊME COLLECTION

DÉJA PARUS :

ÉDISON
WAGNER
VICTOR HUGO
PASTEUR
BALZAC
A. DE MUSSET
DICKENS
BONAPARTE
WASHINGTON
DIDEROT
NAPOLÉON
BERLIOZ
TOLSTOI
LIVINGSTONE
TALMA

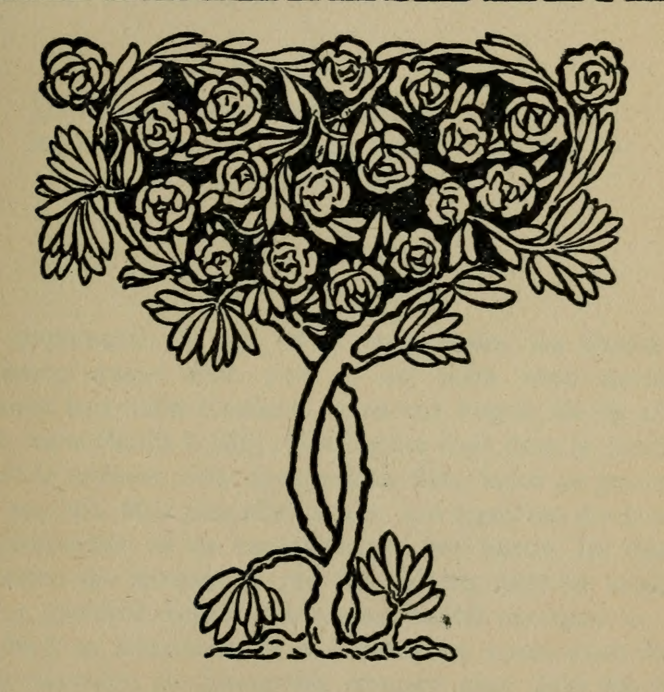
A PARAITRE :

BEETHOVEN
ÉDOUARD VII
GŒTHE
HOCHE
DUMAS Père
GOUNOD
MURAT
DARWIN
IBSEN
MICHELET
FRANKLIN
DE BRAZZA
CERVANTÈS
RODIN
CLAUDE-BERNARD
BYRON
BOLIVAR
CORNEILLE
JEAN BART
CROMWELL
STENDHAL
MICHEL-ANGE
AMPÈRE
CURIE
G. SAND
THIERS
LE VERRIER
BUGEAUD
HENRI HEINE
EDGAR POÊ
KLÉBER
KELLERMANN
BERRYER
CUVIER
CAVOUR
SCHILLER
LINCOLN
GARIBALDI
NELSON
STANLEY
TURENNE
RICHELIEU
PIERRE LE GRAND
CONDÉ
FRÉDÉRIC II
Etc...



LES GRANDS HOMMES
COLLECTION FONDÉE SOUS LE PATRONAGE DE
M. JULES CLARETIE, de l'Académie française

LAMARTINE



PIERRE LAFITTE & Cie
ÉDITEURS
90, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES
PARIS

LAMARTINE

CHAPITRE PREMIER

UN CLOCHER DE PIERRES GRISES. — LA CHANOINESSE DE SALLES. — LA BÊTE FARAMINE. — UN CHEVEU BLANC.

JE commençais à voir et à comprendre les choses extérieures quand mon père et ma mère nous amenèrent, toute leur tribu d'enfants, dans une longue file de chariots à bœufs, nous établir à Milly. Notre mère était dans le chariot qui marchait le premier, avec deux petites filles entre les genoux, un autre à son sein. Mon père allait à pied. Les aiguillons des bouviers, les gémissements et les regimbements des bœufs, les clameurs épouvantées des femmes, le rire des enfants dans les chars, faisaient un spectacle moitié pittoresque, moitié touchant. »

On était au lendemain de la Terreur, et, après avoir frôlé la mort, le chevalier de Lamartine revenait ainsi dans ses terres, tout prêt à reprendre le cours de sa vie et de ses occupations.

Qu'était Milly à cette époque, où, pour la première fois, le bambin à l'âme sensible le découvre, en même temps que toutes les grâces de la nature environnante? Milly était ce qu'il avait toujours été, ce qu'il sera à peu près toujours, car ces coins retirés

de nos campagnes de France ont cette fortune d'échapper à tous les bouleversements ; de même que les êtres, ils jouissent de l'*aurea mediocritas*, célébrée par le poète latin.

Milly, à quinze kilomètres de Mâcon, située à gauche de la route qui mène à Cluny, étalait au soleil sa poignée de maisons blanches, à toits rouges, que dominait un vieux clocher de pierres grises. La bourgade, située dans une vallée haute, entre deux montagnes, — le Monsard (mont ardent) et le Craz (ou le Crêt), — apparaissait assez pauvre aux premiers regards. On imagine que c'était l'heure où le Monsard, enveloppé d'un soleil couchant, semble s'allonger sur la vallée, et que les chèvres, à cette heure-là, s'en revenaient vers le village, par des sentiers caillouteux, à travers les vignes, les champs de fèves, de trèfle et de pommes de terre.

Emu par on ne sait quelle attirance, le gamin de quatre ans devait regarder de tous ses yeux ce décor nouveau pour lui, mais les chars étaient arrivés devant une grosse bâtisse carrée, « aux murs noircis par les ans », et les servantes s'empressant autour de leur maîtresse, on se hâtait de tout descendre pour préparer un aménagement de fortune et passer la nuit.

L'enfant avait contemplé les vignes séculaires ; il avait franchi la porte, drapée de lierre et de rosiers grimpants, avec le respect des êtres devant la nature. Il entra dans une vaste cour où des communs, portes closes, semblaient endormis ; il escalada le perron où poussait la pariétaire, entre les marches disjointes ; dans le vestibule immense, le froid qui lui tomba sur les épaules se doubla du froid que lui causaient aux pieds les carreaux de brique, brisés ; et, après avoir soupé chichement, il s'endormit sur une coëtte dressée à la hâte entre deux chaises par des bonnes femmes affairées, dans un coin d'une pièce nue et immense.

Le lendemain, le soleil riait aux vitres. Le temps de courir à la fenêtre, — et le bambin put voir de grands arbres, des jardins ; sans doute les aristoloches avaient quelque peu envahi les ceri-

siers, mais c'était des fleurs quand même ; et il y avait tant d'oiseaux qui chantaient dans les branches ! Quand il eut sauté du lit et qu'habillé il eut dégringolé le vieil escalier où tous les pas retentissaient, il vit que la grande cour s'animait d'une vie intense. Des gens, venus de loin, qu'il ne connaissait pas, arrivaient, qui en carriole, qui sur sa bête, et tous, ils venaient saluer « le maître » revenu ! La porte sculptée à vantaux pleins, dont le sommet ajouré laissait voir le dehors s'écrasait contre ses piliers de vieille pierre pour laisser entrer tout ce monde. Les grands bœufs blancs du Charolais revenus de quelque étable lointaine reprenaient possession de leurs râteliers, surchargés de foin ; des hommes épaississaient leurs litières, et, dans le vestibule, hier si vide, s'amoncelaient comme surgis sous la baguette d'une fée, les sacs de noix, de pommes de terre, toute la récolte que les paysans avaient faite pour le maître absent. Il n'était pas jusqu'à la vieille horloge comtoise dont le balancier n'eût repris sa marche égale dans le temps, et le petit bonhomme, la tête pleine de ces choses, un instant échappé dans l'humble jardin, se laissait aller à vivre, baguenaudant des plantes à parfums jusqu'aux charmilles dans une béatitude lasse et dans un abandon plein de délices.

Alphonse-Louis-Marie de Lamartine avait environ quatre ans quand on l'amena à Milly. Il était né le 21 octobre 1790, à Mâcon, dans une vieille maison de la rue des Ursulines, où son père était venu se fixer aussitôt après son mariage.

Devenu l'aîné de sa maison, le chevalier de Lamartine avait en effet, quitté à la fois le régiment et son nom de cadet : chevalier de Pratz, pour convoler en justes noces, en l'église d'Ainay, à Lyon, le 7 janvier 1790, et assurer à sa lignée la gloire d'une postérité sans rivale.

Cette lignée était de très ancienne origine. Dès la fin du seizième siècle, un Alamartine figure parmi les « seigneurs et signalés

de la ville de Cluny » qui ont apporté de « grosses sommes de deniers » à leur abbé. Vers la même époque, un autre Alamartine prend la qualité de noble, comme nous l'apprend M. Félix Reyssié dans son ouvrage : *La Jeunesse de Lamartine*, auquel nous avons eu recours ; un autre encore est avocat au baillage de Mâcon, juge-mage et capitaine de Cluny. Ce nom, la suite des siècles devait le modifier ; passant successivement par les formes de : Alamartine, la Martine, de Lamartine, il s'est cristallisé pour nous dans la forme définitive de : Lamartine.

Pour leurs armes, les seigneurs d'Hurigny, de la branche aînée, portaient : de gueules à deux fasces d'or accompagnées en cœur d'un trèfle de même ; les seigneurs de Montceau, de la branche cadette, brisaient en chef d'un lambel à trois pans d'argent ; quant au poète, il adopta la couronne de comte à neuf perles, et plaça son écu entre deux lions armés et lampassés de gueules. Sa devise était : A la garde de Dieu !

Des perles : quel joyau pour un poète ! Des lions armés et lampassés de gueules ! C'est toute la fierté combattante de Lamartine? « A la garde de Dieu ! » N'est-ce pas tout son idéalisme?

Son grand-père, ancien capitaine au régiment de Tallard et de Monaco-infanterie, chevalier de Saint-Louis, possesseur de terroirs et autres lieux en Franche-Comté comme en Bourgogne, était un personnage considéré, que ses pairs avaient élu pour les représenter dans les états du Mâconnais, en 1760. Un riche mariage avait encore étendu ses domaines et il possédait à Montceau un château dont les salles et les dépendances, au temps des vendanges, retentissaient de joyeusetés et de chansons, tandis que dans les celliers, on pressurait les grappes bourguignonnes.

L'hiver étant venu, Louis-François de Lamartine prenait le chemin de la ville et s'installait à Mâcon, dans un confortable et massif hôtel, qu'il avait fait construire à son usage, rue Bauderon-de-Sennecé, et auquel il avait relié, par des couloirs

intérieurs, deux vieilles petites maisons sises rue des Ursulines.

Il vivait là avec sa femme, née Dronier de Pratz, et la famille s'accrut bientôt de six enfants, trois garçons et trois filles.

L'aîné, celui que l'on appellera « l'oncle terrible », après avoir servi comme chevau-léger dans la garde du roi, s'était retiré près de son père pour veiller à la gestion des biens de famille.

Le second, entré dans les ordres, bientôt vicaire général du diocèse de Mâcon, sera l'oncle de Montculot, chez lequel Lamartine ira apaiser sa tristesse et bercer son élégie.

Le troisième, Pierre de Lamartine, fut le père même du poète. Des trois filles; l'une devint la providence de Mâcon et de Montceau par sa bonté, l'autre, attachée à la famille de son frère Pierre, demeura toujours « dans une demi-enfance » ; la troisième Marie-Suzanne, autrefois entrée au chapitre noble de Saint-Martin-de-Salles en Beaujolais, fut cette tante de Villars, grondeuse et trépidante, moitié mondaine, moitié recluse, dont les exercices de dévotion, dès sa jeunesse, alternaient avec des causeries aimables entre personnes de même éducation et de même qualité qu'elle.

Parmi ces dernières, Mme de Lamartine de Villars, quelque temps avant la Révolution, avait distingué Mlle Alexis Françoise-Desroys, ou, plus simplement Mlle Alix Desroys, qui venait d'arriver au chapitre de Salles ; elle s'était prise d'amitié pour cette « jeune personne, grande, élancée, d'une taille flexible, avec de beaux bras blancs sortant à la hauteur du coude, des manches étroites de sa robe noire de chanoinesse. » Lamartine nous a tracé le portrait de sa mère à cette époque ; toute jeune et toute naïve, sa figure brillait au milieu des couleurs sombres du costume, dans l'encadrement de ses cheveux noirs tombants et du voile de dentelles, moins noires que ses cheveux, comme la petite croix d'or du chapitre, attachée sur sa poitrine.

Mlle Alix Desroys allait, au hasard d'une visite chez Mme Lamartine de Villars, devoir d'être remarquée par le chevalier Pierre

du Pratz de Lamartine ; et ce sourire intérieur de la vie, cette tendresse intarissable de l'âme qui filtrait entre ses cils allait conquérir d'emblée l'homme de trente-huit ans, d'une forte race, à la taille élevée, à l'attitude militaire dont le visage reflêtait la franchise et la fierté tranquille.

Pour être admise au chapitre noble de Saint-Martin-de-Salles, il fallait, sous Louis XVI, faire preuve de huit degrés du côté paternel et de trois degrés du côté maternel. C'est assez dire que Mlle Desroys était d'origine aristocratique ; elle venait d'ailleurs en ligne droite du Palais-Royal et de Saint-Cloud, où elle avait passé son enfance, participant aux jeux de celui qui, plus tard, devait être le roi Louis-Philippe, tandis que ses parents exerçaient leurs charges: le père, d'intendant général des finances du duc d'Orléans, et la mère, de sous-gouvernante des enfants de ce prince.

A la cour de France, la jeune Alix, en peu de temps, avait pu voir passer les personnages les plus considérables : d'Alembert, Choderlos de Laclos, Buffon, Grimm, Mme de Genlis, le chevalier Florian et l'abbé Morellet, M. Necker, les hommes en place, les gens de lettres et les philosophes, qu'en général elle n'aimait pas ; elle se souvenait d'une visite du roi Voltaire aux jeunes princes. Et tout : le costume, la canne, les gestes, les paroles du patriarche de Ferney lui avait révélé « qu'elle voyait quelque chose de plus qu'un roi. » Mais pour Jean-Jacques, malgré sa piété rigoureusement catholique, Alix Desroys avait gardé dans sa mémoire une tendre admiration. Et il y avait encore dans son cœur une place de prédilection pour un historien anglais, — le meilleur et le plus laid des hommes, — Gibbon. C'est à lui qu'elle devait d'avoir acquis le goût des études graves et celui de l'histoire.

Qu'on imagine le charme grave avec lequel la jolie jeune fille, aux récréations, racontait ces mondanités dans le chapitre de Salles, et l'on comprendra l'affection réelle de la chanoinesse

de Villars, ainsi que celle de son frère Pierre de Lamartine.

Les jours succédant aux jours permirent de constater que Mlle Alix Desroys possédait une égalité d'âme admirable. Dans la retraite de sa nouvelle existence, elle ne trouvait pas matière à regrets, mais vivait en chrétienne de piété sérieuse, avec un grain de philosophie, — celle de Rousseau.

Quand elle rencontra à nouveau le chevalier Pierre de Lamartine, elle ne manqua pas de remarquer « sa noble expression, sa grâce un peu militaire, sa franchise de regard et sa fierté qui ne semblait s'adoucir que pour elle ». Et, comme de son côté, l'officier avait trouvé chez la jeune chanoinesse « des grâces, de l'esprit, et des qualités angéliques », un mariage sanctionna cette mutuelle inclination, au moment même où la Révolution sapait à leur base toutes les institutions existantes.

Le contrat de mariage signé devant Me Fromental jeune, notaire à Lyon, le 4 janvier 1790, et la bénédiction nuptiale reçue le surlendemain, le chevalier de Lamartine emmena sa jeune femme à Mâcon, et il se fixa alors dans l'une des maisons de la rue des Ursulines, mise à sa disposition par son père.

Sans doute une grande différence d'âge séparait les deux époux, mais, suivant l'expression même de Mme de Lamartine, elle « avait eu le bonheur d'épouser un homme selon le cœur de Dieu » ; et, le 21 octobre 1790, un enfant naissait de cette union : c'était Alphonse-Marie-Louis de Lamartine.

Tout de suite, dans son nouvel état, la jeune mère eut motifs à trembler. Ce fut d'abord la constitution frêle du bambin qui nécessita, dès l'été de 1791, un voyage à Lausanne. Mme de Lamartine y retrouva son ami d'autrefois, le vieux Gibbon, et l'historien se prit d'affection pour le bébé qu'il gardait des heures entières sur ses genoux. Comme l'enfant commençait à se remettre, grâce à l'air salubre du climat, la Révolution vint séparer cette famille que tout semblait devoir unir.

A la première nouvelle de l'effervescence des quartiers, le chevalier de Lamartine n'avait connu que son devoir. Il est aux Tuileries, le 10 août 1792 ; après avoir défendu son roi, il fuit, blessé, traversant la Seine en barque, poursuivi par les Marseillais, jusqu'à Vaugirard. Là, on l'arrête ; fort heureusement, au moment de son exécution, il est reconnu par l'un des officiers municipaux, ancien jardinier d'un grand oncle de sa femme.

Il est sauvé ; mais il ne revient à Mâcon que pour être jeté en prison, dans l'ancien couvent des Ursules, ou Ursulines, juste en face sa propre maison. Le chevalier de Lamartine est là en bonne compagnie. Outre ses amis, il retrouve les siens : son frère aîné, un autre frère, le vicaire général, un grand oncle encore, ancien chanoine. Quant au grand-père du poète, le vieux seigneur de Montceau, il s'était réfugié dans une retraite si sûre qu'on le compta sous la Terreur parmi les émigrés et qu'il dut protester au Directoire pour rentrer en possession de ses biens.

Jours de deuil, de séparation, de tristesse. Mme de Lamartine soigne son petit, surveillée étroitement par les représentants du peuple ; ces gens-là exercent un pouvoir absolu ; un mot d'eux et la mort frappe le chevalier. Mme de Lamartine abaisse sa fierté ; elle obtient des passe-ports pour Lyon, pour Dijon ; son enfant dans les bras, tantôt elle se voit repousser brutalement « comme coupable de vouloir attendrir la justice de la Nation », tantôt elle se trouve en face d'un être contraint de dissimuler sa pitié sous le masque de froideur que lui impose l'entourage.

Cependant, un brave homme, le représentant Javogues, l'accueille avec bonté et respect. Il prend le poupon, et comme la mère fait un geste d'effroi, dans la crainte qu'il ne le laisse tomber :

— Ne crains rien, citoyenne, lui dit-il, les républicains ont aussi des fils. » Et il ajoute :

— Ton enfant est bien beau pour un fils d'aristocrate. Elève-le pour la patrie et fais-en un citoyen.

Fut-ce à Javogues que la famille de Lamartine dut d'être oubliée aux Ursulines jusqu'à Thermidor?

Mme de Lamartine, revenue dans sa demeure, y recommença son existence, toujours surveillée. Mais il n'est de gardiens que l'amour ne déjoue. Tandis que son mari, logé dans un grenier du vieux couvent-prison, passait des heures à contempler d'une lucarne le nid familial, elle, silencieuse, par les nuits sans lune, gagnait la mansarde, et par une fenêtre, montrait à l'époux prisonnier leur enfant qu'elle élevait des deux bras au-dessus de sa tête.

Lamartine a conté ces choses ; il a dit comment une flèche bien lancée avait permis de correspondre et comment, les réverbères éteints, une corde à nœuds glissant d'une fenêtre à l'autre permettait au père de rejoindre ceux qu'il aimait.

Mme de Lamartine a conté elle-même ses visites au couvent et comment le chevalier embrassait son fils à travers les grilles.

Il avait été écroué le 9 pluviose de l'an II, c'est-à-dire le 18 janvier 1794 ; Thermidor seulement le libéra.

Ramenés d'Autun par Mme de Lamartine, le grand-père, seigneur de Montceau et sa femme, eurent la joie de réunir autour d'eux leurs enfants sortis indemnes de la tempête révolutionnaire. Dans le vieil hôtel de la rue Bauderon-de-Sennecé, on se reprit à vivre. Mais bientôt la mort fermaient les yeux des aïeuls en leur laissant l'espoir d'une vie plus douce pour leurs enfants.

Selon les anciens usages, la fortune du seigneur de Montceau devait revenir au fils aîné. Or, les lois nouvelles avaient supprimé le droit d'aînesse et le chevalier de Lamartine pouvait revendiquer sa part d'héritage, considérable puisqu'elle portait sur des biens sis tant en Franche-Comté qu'en Bourgogne.

Il n'en fit rien. Il ne voulut pas transgresser ce qui eût été

la volonté paternelle et, laissant à ses frères et sœurs le soin de se partager les biens de famille, il se fit pauvre.

Il garda la petite terre de Milly qu'on lui avait donnée à son mariage et qui ne rendait alors que deux à trois mille livres de rente. La dot de Mme de Lamartine était modique ; les traitements de ses frères et sœurs avaient disparu sous la Révolution.

Avec ces trois mille livres de rente et la petite maison délabrée où ils arrivèrent en 1794, le chevalier et sa femme trouvèrent à Milly tout juste une frugale aisance.

Alors commence pour les deux époux, une vie admirable de labeur et d'adaptation, — le plus bel exemple peut-être que le poète ait eu sous les yeux.

Demeurant fidèle à la cause royale, le chevalier ne peut admettre le « soldat parvenu » maître alors de la France. Si, au fond du petit cabinet qui donne sur la chambre de sa femme, le sabre, les pistolets d'ordonnance, le casque et les plaques dorées des brides du cheval, attestent qu'ici demeure un officier, cet officier est retiré. Il ne veille plus que sur son bien ; il apporte une scrupuleuse minutie à l'exploitation de sa terre ; et, gêné par la nécessité, il attaque de front, en soldat, les difficultés de la vie.

De son côté, Mme de Lamartine, toute jeune, encore belle, oublie les élégances d'une cour splendide ; c'est bien une de ces femmes de notre France dont l'âme se suffit à elle-même ; avec une résignation souriante, sans y trouver même un mérite, « elle passe des appartements et des jardins d'une maison de prince dans la petite chambre démeublée d'une maison vide depuis un demi-siècle, et dans le jardin d'un quart d'arpent, entouré de pierres sèches, où vont se confiner tous les rêves de sa jeunesse. »

Les bornes de son jardin et de ses champs lui sont suffisantes et elle sourit encore, tout à fait sincère, quand elle dit à son fils :

— C'est bien petit, mais c'est assez grand, si nous savons proportionner nos désirs et nos habitudes. Le bonheur est en nous ;

nous n'en aurions pas davantage en étendant la limite de nos prés ou de nos vignes. Le bonheur ne se mesure pas à l'arpent comme la terre, il se mesure à la résignation du cœur. »

Telle est cette femme ; telle est cette âme à laquelle il est donné d'en modeler une autre. Sur le tout petit qui s'éveille elle va se pencher, collaboratrice de l'admirable nature, et pour dégager la fleur du bouton, sa main n'aura jamais de subtilités assez maternelles, son amour assez d'indulgence.

Et ce fils, ce sera dans les temps, une réincarnation d'elle-même, le transfert du même éternel parfum dans un vase peut-être plus magnifique, plus sonore, plus extériorisé et mieux fixé dans l'attention des hommes, mais non plus pur.

La terre natale et le cœur d'une mère, voilà les seuls éducateurs de Lamartine.

Plus qu'aucun autre, en effet, Alphonse de Lamartine est le chantre de son sol. Tout ce qui s'en dégage dans une harmonie secrète vient le frapper et le fait vibrer jusqu'à ses plus intimes fibres. Il en résulte des impressions vécues, intenses et sincères.

M. Emile Faguet a observé : « Il est né parmi les pasteurs ; il s'en est toujours souvenu et toujours a eu un fond de rêverie arcadienne et sicilienne comme un vase imprégné d'une première odeur en garde toujours un vague parfum. »

Et le poète lui-même a reconnu par avance cette vérité quand il a dit, en divers endroits de ses œuvres :

« Il est évident que l'âme n'est point indépendante du milieu habituel dans lequel on vit... Nous sommes fils de la terre ; c'est la même vie qui coule dans sa sève et dans notre sang. Tout ce que la terre, notre mère, semble éprouver et dire aux yeux, dans ses formes, ses aspects, sa physionomie, sa mélancolie et sa splendeur a son retentissement en nous... Les lieux nous entrent dans l'âme par les yeux et s'incorporent à nos sensations et ces sensations deviennent des caractères. »

Quelle était donc cette terre de Milly? Quelle vie y menait-on au temps où la jeune mère « épiait jour à jour la pensée de son enfant pour la tourner vers Dieu, comme on épie le ruisseau à sa source pour le diriger vers la prairie où l'on veut faire refleurir l'herbe nouvelle? »

Entre ses deux montagnes, le Craz et le Monsard, elle s'élevait en amphithéâtre et s'entourait au nord d'humbles villages, à peu près semblables, dévalant aux flancs des collines environnantes, vers des vallées d'herbages jusqu'à de petits ruisseaux. Au nord, le décor, assombri par un pic rocheux, s'embellissait de la masse imposante d'un château ; à l'ouest le village de Sologny venait en saillie sur un fond de montagnes rappelant la Sabine, la Laconie et l'Arcadie. A l'est, le paysage s'étendait à des horizons lointains. Après le Monsard, les dents de Vergisson et de Solutré. Puis la petite rivière de Grosne « ruban d'argent étendu comme une toile qui sèche sur l'herbe » allant se jeter dans « la dormante Saône ». Plus loin encore les pâturages de la Bresse, les collines du Bugey, les derniers contreforts du Jura, les Alpes, et enfin, triomphant dans le soleil, l'immaculé Mont-Blanc.

En été, ce décor évocateur de paysages antiques glorifie l'éternelle union de la lumière et du sol ; en hiver, les brouillards qui couvrent les vallées s'engagent dans les cols, s'y élèvent en brumes et retombent en nuages sur les villages qu'ils ensevelissent : décor de tristesse insurmontable, ce sont les brumes du Nord, de l'Ecosse et de la Norvège.

Au demeurant, la terre de Milly était bien pauvre et de faibles revenus, quand le chevalier de Lamartine vint s'y établir au sortir de la Révolution. La maison avait été construite au début du dix-huitième siècle et bénie, en 1705, par un curé de Milly. Le terroir comportait des vignes, des champs affermés à des vignerons, libres chacun chez soi, mais logeant dans une construction appartenant au « maître » et située à l'ombre de son toit. Tenus à

certaines corvées, à des obligations qui rappelaient évidemment l'ancien régime, ces vignerons ne s'en plaignaient pas et l'existence, loin de paraître féodale, s'écoulait patriarcale, pastorale, à la manière antique.

Il fallait, chez le « maître », savoir se contenter de peu. Le plus clair des revenus provenait des produits de la vigne, et la gelée, la grêle amenaient souvent des déceptions. Plus d'une fois le chevalier dut lutter avec les soucis journaliers ; mais il était homme de vaillance et sa vigueur se plaisait à cette existence campagnarde.

Levé dès avant le soleil, découplant ses chiens, il s'enfonçait dans le Craz, et, tout en fusillant les perdrix, s'en allait surveiller le marcottage de ses vignes et l'entretien de ses terres.

Des enfants lui naquirent : après Alphonse, ce furent cinq filles : Cécile, Eugénie, Césarine, Suzanne et Sophie. Couvée charmante de six enfants que, plus tard, le grave Royer-Collard ne pourra s'empêcher de comparer à « une couvée de colombes. »

La vie, dès lors, par les soins de Mme de Lamartine, est méthodique et réglée. Le matin, à sept heures, la messe tous les jours ; puis lecture de la Bible, leçon de grammaire, lecture de l'histoire : histoire de France ou histoire ancienne ; le soir, après dîner, quelques vers des fables de La Fontaine.

Parfois, la jeune mère, à la veillée, s'émancipait jusqu'à lire aux enfants et au père une comédie de Molière. « Il me semble qu'il n'y a pas de mal. Je passe, en lisant, les mots dangereux. » On achevait une journée si bien remplie par la prière en commun et par une méditation sur tel ou tel thème religieux.

Est-ce à dire que cette règle, quasi monastique, ait nui à la tendresse de cette mère? Bien au contraire ; on a cru devoir lui reprocher d'avoir trop choyé « cet Eliacin » qu'était son fils, et elle-même semble un moment, dans son *Manuscrit*, le regretter ; mais quelle récompense pour la mémoire de Mme de Lamartine

que ces quelques lignes du poète, qui font justice de tout :

« Mon éducation était toute dans les yeux plus ou moins sereins et dans le sourire plus ou moins ouvert de ma mère... elle me traduisait tout, nature, sentiments, sensations, pensées... son système n'était point un art ; c'était un amour... Ma mère n'était pas mon maître, elle était plus, elle était ma volonté. »

Au fait, cette volonté s'assimilait parfaitement à celle de l'enfant, et elle se doublait de toute la tendresse des sœurs plus jeunes qui multipliaient pour le frère aîné les prévenances.

Dans les années du Consulat, Alphonse de Lamartine « est difficile à gouverner ». Son caractère est emporté, vif, indépendant ; s'il se calme vite, il se met aussi rapidement dans des colères violentes. Déjà il prend possession de lui ; enveloppé par toutes ces tendresses féminines, il condescend à se laisser adorer.

Mais ce sentiment-là, c'est seulement quand les portes sont closes qu'il se développe chez le jeune enfant. Il a d'ailleurs été confié aux soins de l'abbé Dumont, vicaire d'une commune voisine de Milly, et ce prêtre instruit, un peu romanesque, qui a traversé la tempête révolutionnaire, s'entend à merveille avec son jeune élève auquel il enseigne les rudiments de la langue latine. Nous le retrouverons plus tard. A présent, le jeu est le plus clair passe-temps de notre gamin et, lorsque le père chasse, aux heures du matin, lorsque la mère, après la messe, instruit ses filles, il gagne la venelle à la dérobée ; il court se mêler aux enfants de Milly, ayant dans la poche de sa veste ou de sa culotte en gros coutil bleu la miche et le morceau de fromage de chèvre. Avec ses camarades il gravit les pentes, escalade les merisiers, déniche les oiseaux et poursuit les agneaux dans la plaine. Avec eux, quand septembre revient, il suit la troupe des vendangeurs ; sa petite main par les vignobles cueille au hasard la grappe qu'elle jette, avec des éclats de rire, dans le seillet des filles ; perché sur le tombereau qui porte au pressoir à grand point la baignoire pleine du raisin écrasé, il rit

et bat des mains, tandis que, près de ses bœufs courbés sous le joug, le vigneron les touche et les fait avancer à pas pesants et balancés. A midi, au milieu de ces braves gens qui le regardent un peu comme leur enfant, il partage, joyeux, leur flan de potiron qu'ils appellent : la tatouille. Et quand, le soleil disparu, le soir ombre les pentes du Monsard et du Craz, le bambin revient, traînant la jambe, harassé, derrière la troupe des gars et des vendangeuses qui, pour se donner du cœur, chantent de ces chansons lentes et monotones comme les mélopées antiques.

La nuit est venue; après la soupe aux raves, vivement disparue, la troupe gagne la cour ; les danses s'organisent. Puis chacun s'en retourne chez soi ; et l'enfant s'endort, les yeux pleins des détails d'une journée qui, peu à peu, se muent en rêves...

D'autres soirs, quand l'hiver est venu, il se faufile au four banal ou dans l'écurie des vignerons. Se plaisant à demeurer dans l'ombre, il regarde les silhouettes des hommes tillant le lin : elles se détachent, noires, sur les lueurs de l'âtre, à la flamme fuligineuse du crucieu ; il écoute la vieille qui, dans son patois, conte, en filant, l'histoire effrayante de la *Bête faramine* sur le pic de Vergisson. Demain, le petit la racontera à ses sœurs, au cours de la promenade qu'on ira faire dans la montagne pour fêter le retour du père. Celui-ci sera peut-être encore sous l'impression fantastique du conte quand, entouré de sa famille bruyante, il découvrira, dans une clairière nue, au-dessus d'un sentier, de petits troupeaux de brebis et de chèvres sans berger.

« Un peu plus loin, nous vîmes les cendres d'un petit feu entre deux grosses pierres. Le feu était éteint, mais il y avait à côté deux paires de petits sabots de bois, comme en portent les enfants du pays. »

Nul doute ! Effrayés par le bruit des voix et des coups de feu sous les noisetiers, ceux-ci se sont sauvés. Le chevalier, pour leur faire croire que les fées ont passé par là, imagine de mettre dans

chacun des petits sabots une pièce d'argent de douze sols ; les fillettes, à l'instigation de la maman, y joignent des poignées de dragées ; et toute la famille redescend, enchantée, de la montagne par les ravins creux et sonores.

Les petits bergers ont été surpris ; ils ont cru à l'intervention des fées ; mais, le lendemain, c'est aux jeunes « maîtres » à demeurer ébahis : sur le seuil de la maison, devant la porte, quatre petits paniers de jonc tout remplis de noisettes, de fromages de chèvre et de petits pains de beurre façonnés en forme de sabots attendent qu'on les veuille bien prendre.

Quelle grâce dans cette délicatesse campagnarde ! Quelle profonde affection dans cette simplicité ! Heureux temps dont un siècle à peine nous sépare et qui semble si loin de nous, c'est à vous que nous devons un poète ! C'est à vous, paysans effacés, êtres inconnus de notre terre de France que Lamartine a dû sa sincérité et c'est à vous, mère admirable, qu'il a dû son spiritualisme élevé, sa générosité sans bornes, son inaltérable résignation dans l'adversité.

Mme de Lamartine a mené son enfant à Lyon ; on l'a placé, au quartier de la Croix-Rousse, dans la pension d'un sieur Pupier, qu'on appelle la pension de la Caille.

Le pauvre petit n'a pas dix ans et, plus tard, Lamartine s'attendrira sur son moi défunt de cette époque. Mais, à en juger par un crayon de Mme Carra de Vaux, née Desroys, sa tante maternelle, il est un beau petit gars de la campagne, au nez en l'air, à l'œil vif, à la chevelure embroussaillée, aux bonnes joues bien pleines et dont l'air étonné s'accommode à merveille des histoires de veillée qu'il répète en patois à ses camarades de collège, au point de se voir baptiser — déjà — du titre de : Diseur de contes.

Tandis qu'il s'arrange, en somme, assez bien de sa nouvelle vie, à Milly, Mme de Lamartine s'inquiète... « J'ai beaucoup

pensé à mon mari qui doit être aujourd'hui à Lyon avec Alphonse ; je pense bien qu'il l'aura fait sortir de son collège. Ah ! que je voudrais être là avec eux ! Je prie Dieu de les bénir tous les deux... »

Mais la saison est mauvaise ; la grêle vient d'écraser les vignes. Puis c'est un nouvel enfant en perspective : « J'en suis bien affligée ; mon mari s'en afflige aussi ; comment, avec si peu de fortune, élever une si nombreuse famille? »

Enfin, voici septembre ! Alphonse a eu deux prix, et la mère avoue : « J'ai eu un peu d'orgueil de tout le bien qu'on me dit de cet enfant ; je demande pardon à Dieu de cette vanité, je n'ai contribué en rien à ce qu'il peut avoir de bon dans l'âme. »

Comme pour justifier, tout de même son orgueil de mère : « Son père cache sa fierté, écrit-elle ; mais il est en secret aussi fier que moi ». Et les craintes maternelles reprenant le dessus : « Cela durera-t-il? Quelle distance n'y a-t-il pas d'un petit enfant à un homme?... Il a grande impatience de venir. Je tremble de le voir arriver pâle, maigre, en mauvais état. »

Elle n'a pas pu l'attendre. Elle est allée au-devant de lui, à Mâcon. Enfin, le voilà ! Elle le trouve en très belle santé, grandi, embelli ; il n'a rien perdu de la piété qu'elle avait tâché de lui communiquer, et sa joie est sans limites... Hélas ! les vacances ont passé ; quelle tristesse de le ramener au collège !

« Le cœur m'en saigne. J'ai été ce matin assister à la messe dans sa maison d'éducation. Je ne cherchais que ses beaux cheveux blonds au milieu de toutes ces petites têtes. Mon Dieu ! Que c'est affreux de déraciner ainsi cette jeune plante du cœur où elle a poussé pour la jeter dans ces maisons mercenaires ! J'avais l'âme malade en sortant. Je passe huit jours à Lyon, chez ma sœur, pour revoir plusieurs fois mon pauvre Alphonse, qui ne peut s'accoutumer à sa prison, et pour m'accoutumer un peu moi-même à cette déchirante séparation. »

Cependant, cette année-là, l'enfant donne toujours satisfaction. Pour récompenser sa bonne conduite, ses maîtres le conduisent, avec douze de ses condisciples sur la place Bellecour où Bonaparte, traversant Lyon, doit passer une revue.

Aux vacances de 1802, Alphonse arrive à Saint-Point sur une mule pour y vendanger ; mais encore une fois il faut ramener l'enfant à Lyon. La mère est triste, oh ! combien triste ! Et voilà que le gamin, qui touche à ses douze ans, fait un coup de maître : au beau milieu de décembre, il s'évade de sa pension !

« Alphonse vient de s'échapper de son collège. On l'a rattrapé à six lieues de Lyon. La réclusion lui était depuis quelque temps insupportable. Je suis bien attristée de cet événement. Son caractère d'indépendance m'effraie. Je crains de l'avoir gâté. On a eu de la peine à lui faire écrire une lettre d'excuse et de repentir à son père. »

Mme de Lamartine écrit ces lignes et elle est assurément sincère ; mais, au fond, comme elle comprend son fils et comme elle pardonne volontiers ! Tandis que, ramené à sa pension de la Caille, celui-ci va se confiner dans une paresse entêtée, elle se met en campagne pour placer l'enfant dans une maison de son choix. Elle aura, du moins, tracé elle-même son calvaire.

Le 23 octobre 1803 elle a enfin obtenu de son mari et de ses frères de retirer Alphonse de sa maison d'éducation et de le conduire à Belley, sur les frontières de la Savoie, dans un collège tenu par les Jésuites. Elle l'y mènera donc elle-même. Elle a passé la moitié de la nuit à pleurer. Quatre jours la pauvre femme veut encore contempler son enfant à travers les guichets de la cour. Elle peut le voir ensuite à la messe, au milieu des élèves, et il lui dit qu'il est content de sa réception par ses maîtres et par ses camarades. Alors elle se retire ; en repassant, le soir, ce n'est plus que du fond de sa voiture, pleurant sous son voile, qu'elle regarde la cour où jouent en criant les élèves, et elle ne demande plus à le voir. « Il vaut

mieux ne pas amollir ces pauvres enfants destinés à devenir des hommes. »

C'en est fait, le gros garçon joufflu de Milly est devenu un collégien. A l'anniversaire de son mariage, Mme de Lamartine ne peut s'empêcher de remercier le ciel de lui avoir donné un époux tel que le sien. « Je le savais bien aimable ; mais je ne le savais pas si parfait. Il n'a pour défauts que les scrupules de l'honneur et une probité qui prend ombrage de la moindre indélicatesse ; mais c'est un bien beau défaut. »

Le fils héritera de ce défaut-là.

Or, les jours passent. Mme de Lamartine apprend la mort de l'un de ses frères, la mort de sa mère... Et c'est à nouveau septembre, l'époque des vendanges, le retour au nid de l'enfant aimé. « Je suis à Belley, d'où je dois ramener Alphonse pour ses vacances. Je l'ai vu dans la cour en arrivant ; il a été aussi ému que moi : il est devenu tout à coup si pâle que j'ai cru qu'il allait s'évanouir. Ah ! comme nous nous sommes embrassés ! »

Le grand garçon joue maintenant, dans les exercices des Jésuites, des rôles d'orateur romain ! Et sa mère s'en trouble autant que si c'était à elle de faire le discours.

Cependant la petite fortune du chevalier s'améliore ; il donne à sa femme six cents francs par mois et toutes les provisions en nature pour tenir le ménage et payer la pension d'Alphonse. Et elle trouve que cela est bien plus que suffisant.

Frères et sœurs se viennent mutuellement en aide ; l'ancienne chanoinesse de Villars que la Révolution et le pape ont relevée de ses vœux en détruisant son chapitre est la providence de tous par le généreux usage qu'elle fait de sa fortune.

Ainsi, l'on vit plus à l'aise à Milly, et même, dans l'appartement que son mari vient de faire terminer à son intention, Mme de Lamartine possède une jolie chambre où elle s'est établie, qu'elle se promet de ne quitter qu'à sa mort et où elle mourra en effet. Jus-

tement Alphonse vient d'arriver. « Je vais avoir bien de la peine avec cet enfant, difficile à gouverner, et ses deux sœurs déjà grandes. » Difficile à gouverner, peut-être ; mais déjà ses yeux savent voir ; dans ces grandes prunelles noires, la jolie chambre nouvellement refaite vient de se fixer et le poète, plus tard, bien plus tard, saura la voir encore, avec attendrissement.

« Sur un canapé de paille tressée est assise, dans l'angle que forment la cheminée et le mur de l'alcôve, une femme qui paraît encore très jeune, bien qu'elle touche à trente-cinq ans. Sa taille, élevée aussi, a toute la souplesse et toute l'élégance de celle d'une jeune fille. Ses traits sont si délicats, ses yeux noirs ont un regard si candide et si pénétrant, sa peau transparente laisse tellement apercevoir sous son tissu un peu pâle le bleu des veines et la mobile rougeur de ses moindres émotions, ses cheveux très noirs, mais très fins, tombent avec tant d'ondoiements et des courbes si soyeuses le long de ses joues, jusque sur ses épaules, qu'il est impossible de dire si elle a dix-huit ou trente ans... Cette beauté, bien qu'elle soit pure dans chaque trait si on les contemple en détail, est visible surtout dans l'ensemble par l'harmonie, par la grâce et surtout par ce rayonnement de tendresse intérieure, véritable beauté de l'âme, qui illumine le corps par dedans, lumière dont le plus beau visage n'est que la manifestation en dehors. »

Elle ne paraît que trente ans à peine ; mais Mme de Lamartine connait son âge : « Je viens de m'apercevoir que quelques-uns de mes cheveux devenaient blancs. Quel avertissement de l'éternité ! Le temps s'en va ; qu'ai-je fait de ma jeunesse? » Et, un an plus tard : « Je ne suis pas très contente de ma santé ; j'ai un peu de feu au visage ; je m'aperçois que mon teint se gâte et je ne disconviens pas que cela m'est très sensible... Je me soumets, mais j'en souffre, j'aurais voulu être dispensée de la loi commune, et conserver en vieillissant les agréments de la jeunesse ; j'oublie souvent que j'ai trente-huit ans et ce qui me les rappelle ne m'est pas agréable. »

Pendant que sa mère subit douloureusement les ravages du temps, Alphonse poursuit ses études chez les Jésuites de Belley et son père s'inquiète de l'état qu'il lui fera prendre. En effet, le garçon a maintenant seize ans. Il est revenu du collège chargé de lauriers et la mère l'a trouvé beaucoup mieux qu'elle ne l'espérait : « Il est plus grand que moi d'une main, dit-elle avec un tantinet de fierté, un peu maigre et un peu pâle, mais fort quoique élancé. » Il est modeste, enclin à la piété ; et tout serait pour le mieux s'il avait le ton plus doux. Et c'est une nouvelle cause d'émoi : « Je crains de l'éloigner de moi qu'il aime tant en le grondant là-dessus, et d'un autre côté je crains de le gâter par trop de condescendance. Mon Dieu, qu'il est difficile de faire un homme ! »

Assurément, dans la famille, on parle déjà de sa carrière ; cette pauvre Mme de Lamartine s'inquiète encore : « Il adore l'état militaire qui est celui de son père ; mais cette guerre contre la Prusse dévore tant et tant de jeunes gens ! et puis la licence des armées est si mortelle à l'innocence ! »

Lui, cependant, tout en faisant sa philosophie et en préparant la thèse qu'il soutiendra le 7 septembre 1807, s'abandonne à la mystérieuse béatitude que donne à sa jeunesse la splendeur des prés, des bois et des eaux qu'il voit de la fenêtre de son dortoir. Sa thèse soutenue, il quitte ce collège de Belley, les Pères qui l'ont instruit, trois amis qu'il retrouvera plus tard : Prosper Guichard de Bienassis, ami frivole d'aujourd'hui ; Louis de Vignet, ami de demain ; Aymon de Virieu, ami de toujours ; il quitte ces murs derrière lesquels, en quatre ans, il a passé de l'enfance à la jeunesse : il entre dans la vie.

CHAPITRE II

LA VALOUZE. — UNE IDYLLE OSSIANIQUE. — « JE TE LE JURE, AMOUR, JE SERAI SAGE ! » — UNE ACADÉMIE DE PROVINCE. — GRAZIELLA, LA PROCIDANE

Ce n'est pas avec l'esprit d'un jeune homme, frais émoulu d'un lycée de l'Empire qu'Alphonse de Lamartine aborde l'existence.

Quand, après six mois de repos prescrit par les médecins et passés à Lyon, il revient s'installer à Mâcon, c'est pour s'y livrer à l'étude ; il s'entoure de ses auteurs favoris : Virgile, Horace, Molière, La Fontaine, Gresset, Parny, Richardson, Fielding, Sterne, Pope. Si l'on sourit devant le nom de Parny, il faut songer qu'en 1807 Parny était un auteur à la mode.

L'été venu, Alphonse de Lamartine profite de l'ordonnance des médecins qui prescrivent la chasse, les exercices, le grand air de la campagne pour accourir à Milly.

Quel accueil on lui réserve ! Ses sœurs lui garnissent une chambre « pour lui tout seul » ; son père lui fait don d'un cheval.

Ce n'est plus le collégien qui venait chaque année passer deux mois de vacances avec, en perspective, une nouvelle année sco-

laire ; c'est le jouvenceau devant lequel l'avenir apparaît comme une route illuminée, ensoleillée.

Avec toute l'intensité de sa jeunesse, il revit son enfance et son adolescence par ces chemins tant de fois parcourus ; dès le petit matin, fouetté par le vent, par l'aboi des chiens, par les mille bruits que répercutent les échos de la montagne, il galope, aspirant la vie par tous les pores de son être. Il gagne le lit des ruisseaux pour en aspirer la fraîche humidité ; il s'arrête tout à coup, haletant après quelque randonnée, pour contempler une descente abrupte et déboisée s'inondant de tous les éblouissements et de toutes les splendeurs de l'été. Sensuel à son insu, il communie avec cette nature incomparable dont il devient la chose ; et quand, harassé, il s'assied sur quelque tertre, elle vient encore le capter par tous les détails de sa grâce :

Depuis 1801, le chevalier Pierre de Lamartine possédait au-delà des monts le vieux château de Saint-Point, dont il s'était rendu adjudicataire le 21 pluviôse de l'an IX pour 80.500 francs. La construction, massive et vétuste, formait un quadrilatère flanqué de quatre grosses tours rondes que couronnaient des toits de tuiles rongés de mousses. L'intérieur était dans un délabrement complet. Mais, de cette gentilhommière, quel admirable point de vue ! Aussitôt après un verger d'arbres à fruits assez rabougris et tortus, la vallée de la Valouze étendait son tapis de verdure et, sous le ciel immensément bleu, le calme y était si complet que Mme de Lamartine ne manquait jamais de s'y rendre quand elle voulait se faire « une solitude et du silence dans son cœur ».

Saint-Point ! La mère et le fils y allaient de compagnie. Ils menaient leur commune rêverie dans cette clairière où quarante-cinq gros chênes oubliés depuis des siècles par le bûcheron, se groupaient en désordre et à de larges distances les uns des autres au bord du ravin. Autrefois, au pied du plus gros de ces chênes, l'enfant avait allumé des feux de berger ; et voici qu'il revenait

s'y asseoir pour écrire des vers. Sous son crayon, la nature, qui l'avait pénétré des rayons de sa lumière, se traduisait en harmonies, tandis que sa mère, à quelques pas de lui, tenant à la main un livre à demi ouvert, le refermait pour méditer, Alphonse-Marie-Louis de Lamartine commençait à laisser vibrer son âme de poète.

Il va se former lui-même. Cette vie rustique, ce spectacle continu de la nature éternelle, cette éducation religieuse et sincère le portent vers tout ce qui parle de la nature ; dans le vallon, au bord du torrent, il tire de sa poche une Bible, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Le Tasse ; et quand l'automne revenu étend à nouveau ses brumes sur les vallées, l'âme du poète semble aussi s'embuer de mélancoliques brouillards. Le temps d'aller faire une visite à ses amis de Virieu et Guichard de Bienassis ; et il se hâte de rentrer à Milly pour s'y pénétrer des poèmes d'Ossian.

Une mélancolie littéraire commence à teinter son esprit. Son premier poème : *Le vieillard pleurant son chien mort* en témoigne.

Cependant il ne suffit plus à l'adolescent de lire Ossian et de le paraphraser ; il veut le vivre ; il veut l'âme sœur avec laquelle il communiera en Ossian...

A deux kilomètres de Milly, juste au-dessous du joli village de Sologny, on pouvait voir en 1808 une construction pompeusement gothique et qui datait tout juste de 1770. Le château de Byone était habité par un chasseur, très lié avec le chevalier de Lamartine, et par sa fille, Mlle Lucy L... dont les dix-huit printemps faisaient pendant à ceux d'Alphonse. Ces enfants se connaissaient autant dire depuis toujours ; et des jeux turbulents ils avaient passé aux entretiens nuancés qu'ont les jouvenceaux, le soir, dans la pénombre des lampes.

Fût-ce un regard, une pression de main, une subite et inexplicable rougeur qui détermina la chose? Toujours est-il qu'Alphonse

se mit dans l'esprit de faire de Lucy L... une héroïne ossianique et que la romanesque jeune fille ne s'y refusa pas.

Par une porte basse, l'hiver, au cours des nuits sans lune, elle quittait sa chambre, descendait l'escalier tournant accédant à la cuisine, gagnait la terrasse où Alphonse de Lamartine lui avait donné rendez-vous. Et le long des murs du jardin, par l'étang du château, par le petit bois, c'était une promenade nocturne et timide, pleine d'inquiétudes et d'émois honnêtes, devant les « sapins chargés de neige, imitant les fantômes qui traînent leurs linceuls » ; ils s'y entretenaient sans témoin et sans fin des plus secrètes émotions de leurs âmes sans oublier de remarquer qu'ils agissaient comme « Fingal, Morni et Malvina sur les collines de leurs aïeux. »

Idylle naïve, qui nous fait un peu sourire par son enfantillage et nous émeut par sa candeur.

Mais la vie le tente. Avec la santé revenue, il ne peut plus souffrir « cette vie de fainéant ». Il voudrait quitter la campagne qui l'oppresse, gagner Paris, et s'y faire soldat. « De la gloire et de l'argent ! » Est-ce acquérir de la gloire que servir l'usurpateur? Les oncles d'Alphonse ne le pensent pas. Le barreau? La famille encore y répugne. Et le jeune gentilhomme désœuvré s'exaspère : « On veut à toute force que je ne fasse rien ! »

Alors il se replie sur lui-même ; il rêve ; il se jette à corps perdu dans l'étude des lettres, travaille neuf heures par jour. Le voilà, prenant des leçons de grec, de latin, d'anglais, d'italien. « Je viens d'acheter un Homère. Oh ! quand le lirai-je? Je ne pense qu'au grec. » En même temps il célèbre cette « superbe langue anglaise » et se donne Pope « bon poète, bon philosophe, bon ami, honnête homme » pour modèle. Dans la langue allemande, Gœthe, avec *Werther* « lui fait la chair de poule » et dans la langue italienne, ses préférences vont à Alfieri parce qu'il aimait « les chevaux, la poésie, les lettres, ses amis et la gloire. »

En 1810, il raffole de Montaigne et de La Fontaine. De l'*Emile*

de Jean-Jacques, il dit : « Je veux faire de ce livre mon guide et mon ami » et la *Nouvelle Héloïse* l'emplit d'enthousiasme.

« Grands Dieux ! Quel livre ! Comme c'est écrit ! Je suis étonné que le feu n'y prenne pas ! C'est le meilleur livre que nous puissions lire ; c'est celui qui est le plus capable d'inspirer des sentiments nobles et vrais. »

Possible ; mais cela trouble joliment l'âme d'un adolescent oisif, et Mme de Lamartine, qui a trouvé son fils bien mélancolique depuis quelque temps, s'en inquiète. Cependant Alphonse est beaucoup plus engagé qu'elle ne le croit dans la voie de l'effervescence. Corinne le transporte dans un autre monde et si, pour lui, *Les Martyrs « sunt mala, sunt eximia »*, en revanche *René* lui arrache des pleurs.

Le voilà qui écrit des vers ! « Cette délicieuse musique de l'âme n'a de charmes que dans l'amour ou dans le malheur ! » C'est à l'amour qu'il s'adresse d'abord ; à l'amour, non, mais à l'amourette passagère que, de concert avec son ami Prosper Guichard de Bienassis, au si beau nom de bon vivant, il va chercher près des demoiselles mâconnaises.

Et ce sont des vers légers, coquets, pas méchants, à la Parny.

Oui, je vole à ton ermitage,
Je vais me jeter dans tes bras ;
Vers ce délicieux rivage,
L'amitié conduira mes pas...

Ou encore ceux-ci à de Virieu :

Ah ! donne-moi Lucrèce de quinze ans,
Simple et gentille et pourtant point volage
Que j'aime bien, qui m'aime davantage !
Je te le jure, amour, je serai sage.



LA MAISON DE LAMARTINE

La maison natale à Mâcon. — La maison paternelle à Milly entourée d'une cour et d'un joli jardin bourgeois. — Le château de Monceau avec ses parterres émaillés de fleurs, résidence préférée de Lamartine.

L'est-il autant qu'il promet de l'être? Mme de Lamartine n'en paraît pas bien certaine, et quoiqu'elle soit ignorante des soirées que son fils passe dans les petites loges du théâtre de Mâcon et des rendez-vous qu'il y donne, elle écrit :

« Alphonse m'inquiète toujours beaucoup dans cette oisiveté dangereuse où la famille le laisse. Ses passions commencent à se développer ; je crains que sa jeunesse et sa vie ne soient bien orageuses : il est agité, mélancolique ; il ne sait ce qu'il désire. Ah ! s'il pouvait connaître le seul bien capable de le contenter ! On nous blâme de le laisser aller passer l'hiver à Lyon sur sa bonne foi, mais on ne connaît pas nos raisons... Nous espérons qu'avec plus de ressources, dans une grande ville, il pourra mieux s'occuper et échapper aux dangers de l'oisiveté que dans une petite ville où il n'y a d'occasion que pour le mal. »

Il est parti pour Lyon avec M. de Balathier « un jeune homme d'excellents principes ». Installé sur les bords de la Saône, il continue, dans la journée, l'étude des langues. Il maudit les mathématiques. Il écrit à ses amis des vers qui ressemblent à un couplet de vaudeville :

Je vois de mon boudoir charmant,
Sous mes pieds, couler la rivière.
N'est-il pas doux, dans sa misère,
De pouvoir dire à chaque instant :
Ah ! Pour rentrer dans le néant
Je n'ai qu'un petit saut à faire !

Le soir venu, il continue à illustrer d'aventures diverses son oisiveté studieuse. Il fait des dettes !

Et il s'ennuie. Son désœuvrement l'accable. Où pourrait-il se prendre? « Pourquoi, écrit-il à son ami de Virieu, pourquoi avons-nous tous deux ce je ne sais quoi dans l'âme qui ne nous laissera jamais un instant de repos avant que nous ne l'ayons satisfait

ou étouffé? Est-ce un besoin d'attachement et d'amour? Non· Est-ce l'ambition? Pas tout à fait. »

En attendant, il profite de l'été pour aller bercer sa rêverie chez son oncle, l'ancien vicaire général, devenu abbé de Montculot. Au milieu des bois et des fontaines, tantôt il s'étend à l'ombre de quelque hêtre, sur le gazon, pour y « vituler » paresseusement, tantôt, plongé dans la modeste bibliothèque de l'abbé, il se complaît à y faire des découvertes.

De retour dans « son trou » de Milly, il projette de prendre part aux Jeux Floraux de Toulouse, il traduit Hésiode, *Les Nuits* de Young, a le sentiment qu'il tâtonne à l'aventure, en devient plus mélancolique. Vainement sa mère veut le présenter à la société de Mâcon.

Décidément il faut sortir ce jeune homme de ce désastreux isolement et l'oncle de Montceau s'en charge.

Depuis le 22 fructidor de l'an XIII, Mâcon possèdait une Société des Sciences, Arts, Belles-Lettres. Tous les mois, trente ou quarante membres de cette Société, savants et lettrés régionaux, se réunissaient en séance dans la bibliothèque de la ville, se communiquaient leurs recherches, se donnaient lecture de rapports, et poursuivaient modestement des travaux utiles autant que désintéressés.

Les plus grands noms du Mâconnais s'y rencontraient : ceux du préfet de Saône-et-Loire, du maire de Mâcon, bibliophile distingué, de l'évêque démissionnaire de Troyes ; il y avait encore le docteur Cortambert, l'avocat Chandon, l'abbé Sigorgne qui, dans le temps, avait correspondu avec Jean-Jacques et Voltaire ; il y avait enfin, aux côtés de son ami M. de Larnaud, « dictionnaire universel relié sous forme humaine », l'oncle de Montceau, François Louis de Lamartine, tout à la fois numismate, archéologue et agronome. Comment le neveu pourrait-il refuser d'appartenir à la docte assemblée?

Il ne refusa pas ; présenté à ses futurs confrères par son oncle,

dans une réunion privée, rue Bauderon-de-Sennecé, il prenait officiellement séance à l'Académie de Mâcon le 19 mars 1811, en y prononçant un discours de réception qui fit sensation sur les avantages de la communication des idées entre les peuples par la littérature.

A ses amis le jeune homme se croyait obligé de montrer quelque désinvolture ; il leur écrivait qu'il avait été reçu sans y songer, « comme malgré lui ». Au fond, c'était une manière de signaler son premier succès et si, avec de Virieu, il tient à laisser entendre qu'il est bien au-dessus de ce succès : « Je n'ai pas goûté le moindre plaisir dans ce triomphe bien inattendu », avec Guichard il est moins ménager des formes et il dit tout franc : « Prends-tu part à toute la gloire de ton ami et en es-tu un peu fier? »

Le vrai, c'est que la séance a été une véritable fête pour la Société, pour l'oncle de Montceau et pour le neveu. Dans l'accueil qu'on lui a fait, il va puiser une nouvelle ardeur. Il sera reconnaissant à l'Académie de Mâcon de l'intérêt qu'on a porté à ses travaux de débutant et, toute son existence durant, il lui demeurera fidèle. Il lui donnera la primeur de la plupart de ses œuvres de jeunesse ; il « renouvellera même l'engagement de lui offrir le tribut de tout ce qui sortira de sa plume ».

Et l'Académie provinciale portera sur le poète à son éclosion une attention tout à la fois grave et maternelle ; ce sera une *Alma Mater*, s'effarouchant parfois d'une veine trop intime, austère dans sa critique, franche dans l'expression de son sentiment, mesurée dans ses louanges, mais attentive, mais dévouée, mais tutrice encourageante et toujours ouverte à celui qui, pour elle, ne sera jamais Monsieur de Lamartine, mais uniment : Monsieur Alphonse.

« J'aime pour la vie, je ne m'appartiens plus et je n'ai nulle espérance de bonheur, quoiqu'étant payé du plus tendre retour.

Tout nous sépare quoique tout nous unisse. Je vais prendre incessamment un parti violent pour obtenir sa main à vingt-cinq ans. J'entre au service, j'essaie de me faire tuer ou du moins d'acquérir un grade qui puisse me faire vivre, ma femme et moi... Je dis ma femme, car je la regarde comme telle et rien au monde ne peut nous séparer. »

Lamartine a vingt et un ans. Il est trop jeune pour être académicien. Après le roman de Lucy L..., le voici passionné pour Mlle Henriette P... l'une des plus jolies Mâconnaises de Mâcon. Nous sommes en mai et cela date à peu près de mars. Mais avec un ténébreux qui a pris pour devise : « Rien ne m'est tout ; tout ne m'est rien », les « pressentiments de l'amour » ont tôt fait de se dramatiser.

Mme de Lamartine ne vit plus que dans les transes ; la famille s'émeut ; comme une cousine fait justement son voyage de noces en Italie, on propose au jeune homme de l'accompagner...

L'Italie! Cela vaut la peine de la réflexion. Au reste, y faut-il tant de réflexion? Le tout est de sauver les apparences ; et il se décide, très enchanté dans le fond, avec seulement un petit regret, qu'il amplifie pour la forme.

« Ce soir, je vais annoncer mon triste départ ; que de larmes vont couler !... mais j'ai du cœur et toutes les Armides de ma patrie ne retiendront pas un preux chevalier qui va courir les aventures... » Ceci est héroïque et s'adresse à Aymon de Virieu, son *animæ dimidium.*

Avec Guichard, le ton s'attendrit dans le pathétique : « Il faut que je rompe les liens les plus doux, que je me condamne à une douleur mille fois pire que la mort... Pleure le malheur éternel de ton ami ! »

Là-dessus, il gagne Chambéry, les Charmettes, rend en passant hommage à Rousseau et sort de France.

En juin 1811, il a touché la terre italienne. Dès Turin, l'enthousiasme le saisit. A Milan, il se grise de musique italienne ; à Livourne,

la mer lui apparaît pour la première fois; à Florence il disserte sur la morale avec un auditeur au Conseil d'Etat, M. de Fréminville.

Enfin, Alphonse arrive à Rome ; au début d'octobre il a écrit à sa mère une lettre enthousiaste ; et Mme de Lamartine confesse : « Je voudrais bien être avec lui, mais je suis trop pauvre. Ses oncles et ses tantes nous aident à payer les frais de son voyage, ils nous ont donné hier pour lui soixante-douze louis. » Ce qu'elle ne dit pas, c'est qu'elle-même a vidé le tréfond de ses tiroirs pour son fils.

« S'il est économe, il pourra avec cent louis passer l'hiver à Rome et à Naples ; mais qu'il est jeune et débordant d'imagination pour être ainsi livré à lui-même dans ces pays lointains ! J'aspirais à le voir partir ; j'aspire maintenant à le voir de retour... Quel malheur qu'un fils inoccupé ! Malgré la répugnance de la famille à le voir servir Bonaparte, nous aurions dû penser à lui et non à nos répugnances ou à nos opinions. »

Mme de Lamartine parle en femme pour laquelle la politique est chose secondaire ; à Rome, son fils est déjà très occupé : il erre dans les solitudes ; il visite, un livre dans sa poche, les galeries désertes des palais romains ; le soir, il travaille au grec, au latin, ou va visiter des artistes.

Puis il y a cet amour de Mâcon qu'il n'a pas encore oublié, et quand il arrive à Naples en décembre, il aime à se convaincre qu'il promène par toute l'Italie ses ennuis déchirants.

Mais la ville douce le conquiert ; Baïa, Pouzzoles, Solfatare sont si langoureuses !

Tandis que Mme de Lamartine, à Milly, espère que M. Aymon de Virieu ira rejoindre son fils : « C'est un jeune homme plus mûr et qui serait utile dans bien des circonstances », Alphonse écrit de son côté à cet ami si cher : « Je deviens un vrai lazzarone ; j'ai gagné enfin le sommet élevé du haut duquel je vois tout sans que rien m'atteigne. Les mots me manqueraient pour te décrire cette ville enchantée, ce golfe, ces paysages, ces montagnes uniques sur la

terre, cet horizon, ce ciel, ces teintes merveilleuses. Viens vite. »

Que pouvait faire de Virieu? Il est à Naples dans les derniers jours de janvier 1812 ; le poète, appuyé maintenant sur cette amitié, va laisser planer son âme.

Autrefois, à Milly, au delà des montagnes, par les beaux soirs d'été, il avait eu l'intuition de cette incomparable Italie ; or elle s'offre à lui dans sa splendeur chaude, dans l'harmonie de sa langue, dans l'alanguissement de sa nature, dans la grâce de ses êtres. Alphonse de Lamartine, en arrivant à Naples, s'était présenté rue San-Pietro martyr, près de la Marine, à M. Dareste de la Chavanne, directeur de la manufacture des tabacs, l'un de ses parents auprès duquel l'accréditaient des lettres de sa famille. On l'accueillit, on l'hébergea, et bientôt, à côté de la ville elle-même, il put, aux heures de sortie des ouvrières, contempler ses filles.

Qu'on imagine ce jeune étranger, vibrant, transporté d'enthousiasme, inoccupé et s'abandonnant à la musique étrangère de mots passant entre des lèvres de cigarières.

L'une d'elles s'appelait... Qu'importe? Nous ne la connaissons que sous le nom de Graziella, et puisque c'est avec celui-ci qu'elle a gagné l'avenir, elle peut bien avoir perdu l'autre.

Ce n'était pas, à vrai dire, une Napolitaine, mais une Procidane, fille d'un pêcheur de corail ; elle parlait harmonieusement, avec des gestes souples dans deux bras blancs qu'elle ramenait au-dessus de sa tête comme des anses d'amphore.

A n'en pas douter, c'était une de ces natures qui vivent avec l'heure, chantantes au matin clair, rieuses et lasses à midi, mélancoliques et secrètes à la tombée du soir.

Graziella n'a-t-elle été qu'une aventure quelconque, comme le veut Sainte-Beuve? Est-elle morte, au contraire, de l'amour qu'elle avait conçu pour le « monsieur », ainsi que le narre Lamartine?

C'est aller d'un extrême à l'autre ; Graziella est une fille du

peuple, mais du peuple grec ; quand cet étranger lui tient des propos d'amour, elle s'enivre, sous le grand soleil, des mots qui chantent ; ses yeux sont sensibles à la vraie beauté de l'adolescent ; elle aime qu'il se plaise à se laisser aimer, enfermé dans la béatitude de son moi, et quand, par le golfe, en des parties de fête où de Virieu et quelques autres sont de concert, elle joue, penchée sur lui, elle sourit, elle est à lui naturellement, comme la viorne est à l'arbuste.

Lorsque, des années plus tard, Lamartine, à la fin de son récit, lancera ce cri : « L'homme trop jeune est incapable d'aimer... Je me suis reproché de n'avoir pas connu le prix de cette fleur d'amour. Je n'étais que vanité, » ce sera moins le regret de Graziella qu'il exprimera que le regret de lui-même et du temps passé.

Ce n'est pas seulement « l'idylle de deux cœurs battant à l'unisson » ; Graziella, s'est à la fois donnée à l'homme et au poète.

A l'homme : on montre encore à Saint-Point, près de la table de travail, plié soigneusement dans une armoire, un voile en grossière cotonnade, d'un rouge déteint : c'est le voile que la fille du peuple, la cigarière, dans un tendre élan, a donné à Lamartine.

Au poète : ouvrez les *Méditations* à la page du *Passé :*

Un nom chéri vole sur l'onde,
Mais pas une voix qui réponde
Que le flot grondant sur l'écueil.
Malheureux ! quel nom tu prononces !
Ne vois-tu pas, parmi les ronces,
Ce nom gravé sur un cercueil?

Cela date de 1821 : il y a dix ans déjà que Graziella a passé dans son existence ; elle y vit encore. Et, en 1857, c'est-à-dire presque après un demi-siècle, c'est encore Graziella qui passe sous ses yeux, vivante, immortelle, dans son âme de poète :

Tu levas tes deux bras, anses de ton beau corps ;
Tu descendis la cruche au niveau de sa tête,
Et du vase incliné tu lui tendis les bords.
Il y but à longs traits en relevant sa manche.

C'est par Graziella, cette fleur de vie passagère, qu'il a communié avec la vie éternelle de l'Italie; c'est par elle, ainsi que les sculpteurs, qu'il a compris, conçu la muse antique : devant Tibulle, Ovide, Properce, Horace, il a pris en horreur la vanité artificielle de Gentil-Bernard et de Dorat ; puis il a gagné Théocrite, Virgile, Homère, les sommets, comme il gagnait, avec la belle Procidane, les pentes du Vésuve.

Et son vers, plein d'une sève de vingt ans, s'est paré de la grâce d'une femme de race grecque. Graziella est sœur de Lesbie ; et le poète le savait quand il chantait, dans une pièce dont il devait plus tard transférer la dédicace :

Oui, l'Anio murmure encore
Le doux nom de Cynthie aux rochers de Tibur.

Naples et Graziella ont fait de Lamartine l'amant des voluptés antiques ; né sérieux et tendre, sa religion se teinte d'épicurisme et de sensualité ; Naples et Graziella lui ont donné le sens et comme le goût amer de la brièveté de nos jours en face de la pérennité des temps. Ils ont modelé sa pensée et l'expression de cette pensée, au coin des médailles antiques.

Ils ont fait du poète qui se cherchait le poète de l'éternelle beauté.

CHAPITRE III

UNE MAISON OU L'ON PEUT PERDRE SA FORTUNE.
SOUVENIRS DE SAINT-CLOUD. — AMOUR ET MORT
D'UNE SENSITIVE EXOTIQUE.

Arrivé à Rome en octobre 1811, Alphonse de Lamartine quittait Naples en avril 1812 et les cent louis de sa famille s'étaient évaporés avec bon nombre d'autres, sans qu'il s'en fût même aperçu.

De Milly, l'ordre était venu de rentrer ; il avait bien fallu se soumettre faute d'argent. Donc, à petites étapes, en musant le plus possible à Florence, à Lausanne, à Paris, à Montculot, il retombe enfin à Milly « accablé de maux de toute sorte et sans force pour rien souffrir, sans espérance pour l'avenir ».

Cependant il a repris ses promenades par les bois ; dans les songeries que l'automne lui inspire, il unit à une mélancolie sincère, née de son inaction, le tour d'esprit d'un disciple de Platon. Au hasard du chemin, il note ses impressions. Il en écarte tout ce qui pourrait y apporter une précision ; il se plaît à rendre, ainsi que l'a remarqué M. Emile Faguet, l'insaisissable et le fugitif.

« C'était risquer de ne rien peindre du tout. C'était, si l'on avait du génie, exprimer l'âme même dans sa nature intime. »

Lamartine dans la nature voit Dieu, ainsi que sa mère, lorsqu'elle écrivait :

« J'aime le temps d'automne et les promenades sans autre entretien qu'avec mes impressions. La nature me fait monter au cœur mille réflexions et une espèce de mélancolie qui me plaît ; est-ce une consonance secrète de notre âme infinie avec l'infini des œuvres de Dieu !

« Je finis toujours par une prière sans beaucoup de paroles, qui est comme un cantique intérieur que personne n'entend ; mais vous, Seigneur, vous l'entendez, puisque vous entendez le bourdonnement de ces insectes dans cette petite forêt de bruyères que je foule sous mes pieds. »

Déisme sans doute, mais assurément panthéisme aussi.

Bientôt, se reprenant dans la paix d'un décor magnifique, Alphonse de Lamartine se sent la tête pleine d'idées ; il a des plans superbes ; il se sauve à travers champs, un Alfieri sous le bras et un crayon dans sa poche ; et quand il s'est réchauffé à bien courir, il s'assied au coin des buissons et crayonne des notes sur les marges de son volume... Déjà il a l'idée d'écrire une tragédie sur Saül.

Mais l'hiver est venu ; avec lui le retour à Mâcon, le désœuvrement, l'écrasant ennui. Pour s'en distraire, il lut à ses collègues de l'Académie de Saône-et-Loire une épître sur les sépultures, « trois cents vers bien frappés et assez bien pensés, mais vers pour apprendre à faire des vers » ; tout cela n'empêche qu'il devient mélancolique à mourir.

Mme de Lamartine décide d'envoyer son fils à Paris, fait le tour de la famille, recueille quelque obole des uns et des autres et réussit, en retournant sa bourse, avec l'aide de la tante de Villars, à parfaire le prix du voyage.

Il est parti. Tandis qu'en province on annonce le mariage de Cécile, sa première sœur, avec M. de Cessiat, un gentilhomme

blessé dès seize ans à l'armée de Condé, Lamartine est fort bien accueilli à Paris par un président de la Cour de Cassation.

Cependant Mme de Lamartine s'inquiète de l'état d'âme de cet enfant dont elle ne voit pas les vingt-trois ans. Elle profite d'une absence pour se glisser dans sa chambre. Elle y trouve l'*Emile* encore ouvert sur la table, puis la *Nouvelle Héloise*. Mme de Lamartine, malgré ses regrets, voue au feu les deux malheureux ouvrages.

« Quel malheur qu'un tel talent touche à la folie ! Je n'en crains rien pour moi dont la foi est inébranlable et au-dessus de toute épreuve, mais mon fils ! »

Cependant, de Rome et de Naples, de Lyon et d'Italie, des notes en souffrance sont arrivées chez l'oncle, chez les tantes ; et la famille, qui sait combien elle gâte son fils rend responsable la pauvre mère de tous ces dérèglements. Tout de suite elle se trouve une excuse. « Si j'avais été plus sévère, il ne m'aimerait peut-être pas avec la même passion, et, plus tard, pour les circonstances plus graves, la douleur de m'affliger ne serait pas une seconde conscience pour ce jeune homme. »

Lui, cependant, frais débarqué de sa province, caracolait et plastronnait dans Paris. Svelte, élancé, de grand maintien, les traits droits, les lèvres fines, il va, la tête haute, cambrant un buste que fait valoir la redingote pincée à la taille, dont les basques flottent, tandis que du gilet bombé à collet haut sort en cascades une large cravate noire. Aux amis faciles et passagers que lui vaut la vie de Paris il déclare péremptoirement que l'air natal ne lui est bon ni au physique, ni au moral ; « il ne faut le respirer que six mois de l'année ; c'est assez, sans quoi il engourdit et endort ».

Pour ne pas s'endormir peut-être, il passe ses nuits chez M. de Livry « une maison où l'on peut perdre sa fortune » ; et M. de Larnaud, un compatriote, s'empresse d'informer l'oncle de Montceau que le jeu, l'étude, l'insomnie sont en train de ruiner la jeunesse de son neveu et qu'il est grand temps de le rappeler de Paris.

Quelle nouvelle ! Mme de Lamartine et sa seconde fille Eugénie bouclent les malles ; la pauvre mère prend dans le secrétaire de son mari tout l'argent qu'il y avait laissé en se rendant en Bourgogne, une amie et ses belles-sœurs lui en donnent encore ; elle écrit à M. de Lamartine pour éviter la scène des reproches qu'il aurait eu lui-même à faire à son fils ; et la voilà dans la capitale.

Elle n'a pas voulu descendre au même hôtel que son fils, de peur de lui causer une surprise trop pénible; elle tremble qu'il ait changé de figure et que ce changement la fasse évanouir, si elle le voyait sans préparation. Elle s'est installée rue de Richelieu, non loin de l'ingrat, et elle remet l'entrevue au lendemain, anéantie d'inquiétude, pleurant, priant sur un canapé, la fenêtre ouverte.

« Maman, venez, je crois bien que je vois Alphonse ! » C'est bien lui qu'Eugénie indique. Impeccablement ganté, coiffé, chapeauté, il conduit un élégant cabriolet, tout en répondant avec animation et gaîté à un jeune homme assis à côté de lui.

Mme de Lamartine passa une assez bonne nuit.

Le lendemain la mère et le fils se rencontrèrent. On décida, qu'avant de rentrer à Mâcon, l'on resterait huit jours à Paris, Alphonse « ayant à arranger ses affaires ». Jours enchantés! Eugénie raffole de Paris ; Mme de Lamartine, menée par son fils à Saint-Cloud, s'y promène en compagnie de ses enfants dans le vieux parc où sa jeunesse s'est écoulée, extrêmement heureuse; arbre par arbre, elle reconnaît les endroits où elle avait tant joué elle-même quand elle était jeune; elle voudrait revoir tous les appartements... Mais cela n'est pas possible.

Mme de Lamartine a donné tout son argent à son fils pour le dégager des dettes contractées au jeu, et l'on retourne à Mâcon. « La réception de mon mari et de la famille a été très tendre pour moi, très froide pour Alphonse. » On est rentré à Milly. La vie de solitude et d'étude recommence.

Elle ne va pas durer longtemps. L'on est, en effet, à l'époque

de la campagne de France ; déjà les alliés ont envahi le pays ; déjà les soldats autrichiens gagnent la Franche-Comté. Et, tout en ébauchant des tragédies : une *Brunehaut*, un *Mérovée*, un *Clovis* sur lequel il fonde les plus grands espoirs, une *Médée* aussi, tout en terminant son *Saül*, frappé en grands alexandrins d'une correction glaciale, qu'il présentera sous peu à Talma, Alphonse de Lamartine suit de très près les batailles qui se livrent autour de Mâcon. Un jour, en compagnie du fils d'un gentilhomme voisin, il est cerné par un corps ennemi et ne doit son salut qu'à la vitesse de ses chevaux dont l'un est blessé. Des balles se logent dans leurs habits. La famille s'est réfugiée à Mâcon. Mme de Lamartine a dû revenir à Milly pour cacher un peu de blé. Tandis qu'Augereau livre bataille au général autrichien Bianchi, aux portes mêmes de Lyon, le chevalier de Lamartine, pour éviter à son fils un enrôlement forcé sous les aigles de l'empereur, réussit à le faire nommer maire de Milly et de Saint-Point.

Officier municipal à vingt-quatre ans, il se tire fort bien de l'administration de deux villages.

Mais, peu à peu le bruit s'est répandu que Bonaparte est déchu du trône, va à l'île d'Elbe. Dans cette société d'ultras, quelle émotion ! Et pourtant on se tient encore sur la réserve ; Mme de Lamartine se fait taxer d'imprudence par son mari pour son ardeur à adhérer au drapeau blanc. Effectivement, dans la petite ville, il y a eu « quelques propos » le soir à la promenade. Mais le sénatus-consulte prononce définitivement la déchéance impériale et alors un monde énorme emplit le mail.

Rien ne s'opposait plus à ce qu'Alphonse fût soldat ; on le laissa s'inscrire dans les gardes du corps, comme tous les jeunes gens de la noblesse et de la bourgeoisie royaliste des provinces.

Son régiment tient garnison à Beauvais. Aux jours de cérémonie, de fêtes, il vient caracoler autour de la voiture du roi dans les Tuileries ; le plus souvent il mène l'existence monotone d'un instruc-

teur au manège, et s'il est là dans son élément, il ne tarde pas cependant à se lasser de « cet insipide métier de machine ».

Sa rêverie, son imagination reprennent le dessus. Aux heures de liberté, il gagne les environs, se couche au milieu des vignes, sous les cerisiers ; il rêve ; il écrit une idylle champêtre, s'essaie à une élégie.

A la fin de l'année, le voilà revenu passer son semestre à Milly. Il se reprend à vivre.

« Peux-tu te peindre », écrit-il à de Virieu, « les délices que je trouve à parcourir, sous mon manteau, nos vignes dépouillées, à grands pas et comme un homme pressé par l'orage? Je suis redevenu tout ce que j'étais il y a cinq ans, tout ce que nous étions en sortant des mains de l'admirable, de l'adorable nature. Je sens mon cœur aussi plein de sentiments délicieux et tristes que dans les premiers accès de fièvre de ma jeunesse. Je ne sais quelles idées vagues et sublimes et infinies me passent au travers de la tête à chaque instant. Oui, je le crois, si, pour mon malheur, je trouvais une de ces figures de femme que je rêvais autrefois, je l'aimerais autant que nos cœurs auraient pu aimer, autant que l'homme sur la terre aima jamais. Mon cœur bondit dans ma poitrine ; je le sens, je l'entends ; Dieu sait tout ce qu'il contient, tout ce qu'il désire. Pour moi, je jouis et je souffre de cet état... Oui, si cela durait, il faudrait sans doute mourir ; mais je mourrais, du moins, avec quelques sentiments nobles et vertueux dans l'âme. »

Cela va durer encore deux ans pendant lesquels il tuera le temps, mais qui pèseront de plus en plus à son âme brûlée du désir d'aimer.

Un instant, il songe à la politique et s'inquiète de connaître les attributions et les responsabilités d'un ministre.

Mais l'aigle impérial, qu'on croyait dompté, a rouvert ses ailes ; Napoléon a remis le pied sur le sol de France. Le 26 mars 1815, M[me] de Lamartine s'écrie : « Notre paix n'a été qu'un songe ! » Et comme Louis XVIII a quitté précipitamment Paris, Alphonse,

qui a regagné son corps, accompagne le roi jusqu'à Béthune « avec des peines et des fatigues incroyables. » Ce voyage, un autre poète, plus jeune que lui de sept années le faisait dans les mêmes conditions : Alfred de Vigny.

Licencié et remercié par les princes, Alphonse de Lamartine préférerait « mourir fusillé sur l'ordre de Bonaparte que de donner une goutte de son sang au service et au maintien de la tyrannie. »

Il retraverse la France, au milieu de grands dangers, prend souffle à Milly et gagne la Suisse, pays neutre, où il se réfugie au château du baron de Vincy, dans la petite ville de Nyons.

De nouveau, le voilà dans le pays de Jean-Jacques ; il se pare du prestige des exilés ; il frissonne en apprenant que Byron et Shelley parcourent ces lieux enchantés et il se sent défaillir en apercevant au tournant d'un chemin les silhouettes de Mme de Staël et de Mme de Récamier.

De retour, il s'arrête à Bissy, dans la vallée de Chambéry, et s'y trouve retenu quelque temps chez le comte de Maistre, l'oncle de son ami, Louis de Vignet. Décor splendide ! De sa fenêtre le poète peut voir le sombre lac du Bourget ; parfois, les deux amis vont promener leur mélancolie sous les sapins de la Dent du Chat.

Le soir, la vie est douce, oisive, pleine d'entretiens rêveurs, de lectures, de chapelets. A l'*Angelus* du soir, on s'achemine en famille vers la petite église du hameau. Habitudes simples, régulières, sereines où l'effervescence du jeune homme trouve comme une oasis de paix avant de retourner dans le tumulte de sa garnison beauvaisine, d'où il adressera l'*Adieu* à son ami Louis de Vignet.

Mais, décidément, Lamartine ne trouve plus aucun charme à la vie militaire ; il démissionne et veut devenir diplomate.

Le voilà de nouveau à Paris, désirant publier des études sur des questions politiques, pour gagner quelque argent, mais les éditeurs manquent.

En juin, il « se radoube » chez l'oncle-abbé de Montculot ; il

est plongé dans le sein des Muses, « ces divinités douces qui le mèneront peut-être à la sagesse, sinon à la gloire ». On dirait qu'il pressent son avenir.

D'ailleurs, il tient sur sa table quatre petits livres d'élégie et travaille à l'établissement de son *Clovis*, un poème qui, s'il réussit, doit faire de lui un grand homme.

Ainsi, à son ardeur d'aimer s'ajoute le désir, le besoin de chevaucher la Gloire et de dompter la Renommée.

Son exaltation s'accroît ; il s'irrite ; il en devient physiquement malade : aux langueurs succèdent les spasmes, les accidents du cœur et finalement un engorgement du foie. Différer la cure serait dangereux ; un ami de la famille, le docteur Pascal, habitant Saint-Sorlin, prescrit les eaux d'Aix et Alphonse de Lamartine arrive dans cette ville aux premiers jours d'octobre 1816.

« ... Si, pour mon malheur, je trouvais une de ces figures de femme que je rêvais autrefois, je l'aimerais autant que nos cœurs auraient pu aimer, autant que l'homme sur la terre aima jamais. »

Elle était arrivée à Aix dans les premiers jours de la seconde quinzaine de septembre. C'était une Nantaise de trente-deux an, dont l'enfance avait été éblouie du soleil des Antilles, dont la jeunesse avait passé des meurtres de Toussaint-Louverture aux noyades de Carrier et qui, mariée à un savant illustre, vivait depuis douze années dans l'illusion d'une situation dont elle n'avait que les apparences. C'était au surplus une malade lasse de la vie mondaine qui, toujours, depuis son mariage, lui avait été souriante.

Julie-Françoise Bouchaud des Hérettes descendait, en effet, par son père, d'une ancienne famille de juges-consuls, auditeurs aux comptes, trésoriers payeurs généraux nantais. Par sa mère elle se rattachait à la généralité de Tours et au département d'Indre-et-Loire. Mais, toute jeune, on l'avait emmenée à Saint-Domingue où ses parents possédaient une propriété « établie en



QUATRE ASPECTS DE LAMARTINE

En haut: A 20 ans. — Le poète dessiné à Rome en 1828. — *En bas :* Un portrait par Deveria. — Le représentant du peuple en 1848.

indigo » et elle n'en était revenue avec son père que lors du soulèvement des nègres, à la fin de 1792. Un de ses oncles, ayant un très beau manoir, le Plessis-la-Musse, aux portes mêmes de Nantes la recueillit alors et, tandis que son père, plongé dans la détresse la plus absolue par la Révolution de Saint-Domingue, se débattait comme il pouvait, Julie vécut sa première jeunesse, protégée par l'oubli, dans la Révolution française qui passait. Elle fut ensuite confiée à une autre tante, Mme de Bergey qui vivait mariée, à Paris, sur un grand pied de fortune, et, dans ce nouveau milieu, elle atteignit ses vingt ans ; c'est alors que mourut cette tante ; à la langueur qu'elle devait au climat créole vint s'ajouter la mélancolie d'une perte qui la faisait deux fois orpheline.

Etait-ce cette mélancolie qui avait séduit le physicien Charles et le détermina à la demander en mariage? Ce savant, aux yeux bleus, riants, expressifs, au front haut, aux cheveux blancs, rares sur le sommet de la tête, s'envolant en ailes de pigeon sur les tempes, aux lèvres minces, bien découpées, spirituelles, ne pouvait pas manquer de plaire, malgré ses cinquante-huit ans, à la jeune créole ; et quand il lui fit sa déclaration, la taille prise dans un habit de soie grisâtre, tenant à la main un jonc à pomme d'ivoire, tout semblable au pastel que possède de lui la ville de Cluny, la jeune fille ne dut voir que la célébrité jeune encore de l'homme qui, vers 1783, s'élevait en montgolfière, pour des voyages aériens, célébrité consacrée par des flots de rubans et par des chansons.

Elle s'était donc mariée le 9 Messidor de l'an XII. Sa grâce, sa jeunesse et sa beauté conquirent vite la capitale. Mais ne recherchant pas les succès mondains, elle avait trié ses relations sur le volet et ne recevait plus, dans ses demeures successives de la rue Neuve-Grange-Batelière, de la rue des Petits-Augustins et enfin de l'Institut qu'une société restreinte, de plus en plus choisie.

Très lettrée, Mme Charles est une sensitive exotique dont le visage, encore rosé, s'éclaire d'yeux ardents, pleins de fièvre. Une

crinière de cheveux noirs, aux reflets bleus, encadre son front étroit, et de tout ce visage à l'ovale parfait, on ne voit plus, au bout d'un instant, que des prunelles à l'acuité intense, maladive.

Sa santé exige les soins les plus minutieux. Souvent elle est souffrante et ne quitte pas le coin du feu; on décline les invitations.

Cependant, elle a d'illustres chevaliers servants, qu'elle emploie à l'avancement de ceux qu'elle protège : Fontanes, le baron Mounier, et, par lui, M. de Barante, le duc de Noailles, sans compter tous les savants, collègues et amis de son mari ; plus tard, sous la Restauration, ainsi que nous l'apprend M. Léon Séché, avec une parfaite et si délicate érudition, des parlementaires leur succèdent : Lally-Tollendal, Lainé, Rayneval, M. de Bonald enfin.

Mme Charles est une personne qui se plaît à rendre service, qu'on surnomme « la bonne Julie », et qui fait tout naturellement la charité de ses relations sans se soucier le moins du monde du caractère religieux de cette vertu théologale.

Dans cet état d'âme, elle a quitté Paris aux premiers jours du mois de juillet 1816 ; elle s'est rendue à Genève, y a passé quelque temps et finalement la voici qui arrive à Aix-les-Bains le 17 ou le 18 septembre, pour y soigner sa langueur et sa fièvre. Elle s'installe à l'hôtel que tiennent le docteur Perrier et sa femme. On lui donne une chambre sur la vallée ; le soir, en s'accoudant à sa fenêtre, elle peut voir se déplacer lentement sur les villages la brume flottante que la lune inonde de sa clarté pâle. Parfois elle promène sa rêverie dans le parc des marquis d'Aix ; parfois elle s'assied dans le jardin de l'hôtel, sur le banc que des pampres de vignes entourent... Elle rêve. A quoi rêve-t-elle?

Avec l'air plus vif de la montagne qui active le cours de son sang, il lui semble qu'une vie nouvelle s'offre à elle ; un avenir inconnu, très vague s'indique ; l'éternel idéal, qui dort au cœur des femmes, s'est éveillé en elle. Et, dans la nuit, par un de ces soirs de brise légère et de douceur qui semblent retarder l'automne,

son oreille a perçu une voix chaude et chantante. Elle écoute, elle vient, attirée, à sa fenêtre. Là, tout près, dans une maison voisine, elle aperçoit le chanteur qui chante aux étoiles.

Sur le fond bleu de ce ciel de Savoie si profond et si clair, le masque se dessine, divin. C'est à peine si elle remarque un instant l'allure élancée, la taille haute du jeune homme ; l'âme ardente de Julie suit dans les astres l'âme de lumière qui s'y confond.

Encore quelques jours s'écoulent, quelconques et, soudain, au cours d'une promenade sur le lac du Bourget, un de ces événements étranges, inattendus, qui surpassent l'entendement humain se produit. La tempête s'est levée ; une jeune femme se noie sur le lac. Alphonse de Lamartine la sauve.

Et c'est Mme Charles transportée mourante dans l'ancien moulin de l'abbaye d'Hautecombe. Penché sur elle, il voit la fragilité de cette créature qui tient plus de l'oiseau que de l'être ; pour la première fois leurs yeux se sont rencontrés : Lamartine va aimer d'amour « autant que l'homme sur la terre aima jamais ».

« ... Elle remplit maintenant mes jours » écrit-il dès le surlendemain de cette rencontre, à son ami de Vignet. « Je ne suis plus seul chez le vieux médecin, je ne suis plus malade. »

Dès ce moment, un admirable poème d'âme va passer des lèvres de Julie aux lèvres du poète dans le plus voluptueux des amours platoniques.

Avec la pure pensée de Lamartine, avec la nature frêle de la jeune créole, il ne saurait y avoir place que pour de tels sentiments, mais leurs esprits vont s'exaspérer de passion chaste. Tout ce qui les entoure les domine de splendeur éternelle et l'enthousiasme du poète s'appuie sur l'exaltation maladive de la femme pour s'élever toujours plus haut.

Si parfois le jeune homme a d'autres aspirations, Julie, plus exaltée, peut-être sourit et murmure :

« Ne croirons-nous pas plus à l'immatérialité et à l'éternité de

notre amour quand il restera élevé à la hauteur d'une pensée pure, dans les régions inaccessibles au changement et à la mort? »

Elle s'enivre et proclame encore :

« Sachez que mon âme peut s'exhaler dans un seul soupir ; qu'en m'enlevant l'innocence de mon amour vous m'auriez en même temps enlevé la vie, et qu'en croyant tenir votre bonheur dans vos bras vous n'auriez possédé qu'une ombre et vous ne relèveriez peut-être que la mort. »

A Aix, les jours bousculent les jours ; le temps passe avec une rapidité qui rend plus avide la jouissance de l'heure : Julie a le sentiment de sa fin prochaine ; Lamartine a l'instinct que son amour est près de lui échapper.

O temps, suspends ton vol ! Et vous, heures propices,
Suspendez votre cours !
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours !

. . . .

Mais je demande en vain quelques moments encore :
Le temps m'échappe et fuit.
Je dis à cette nuit : « Sois plus lente » ; et l'aurore
Va dissiper la nuit.

Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,
Hâtons-nous, jouissons !
L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;
Il coule, et nous passons !

Le 27 octobre 1816, la jeune femme, rappelée par son mari malade, revenait à Paris où elle était reprise par ses relations. Lamartine l'avait accompagnée jusqu'à Mâcon. Trois mois de séparation vont parer leur amour des mirages de l'absence.

Dans la famille, Mme de Lamartine a marié sa seconde fille avec un lieutenant-colonel de la légion en garnison à Mâcon et l'on est tout à la joie de ce mariage. Alphonse a dû assister à la cérémonie ; mais comme il est loin de tout ce qui l'entoure !

Seul, dans sa cellule, il lit et relit les quatre petits volumes d'élégies qu'il a composées pour Graziella. Il les reprend ; il les transforme, car la retouche patiente d'un ouvrier d'art n'est pas sa méthode. Il se plaît sans doute à les mettre en face des lettres que tous les jours il reçoit de Julie.

Il s'exalte dans la conscience qu'il a de son génie. Il sait que de Virieu, à peine débarqué au Brésil, a repris le bateau pour la France, qu'incessamment il sera à Paris. Il a hâte de le savoir arrivé, de lui montrer ces élégies qui lui semblent parfaites.

De Virieu sait son amour. Il a reçu du poète les quatre petits livres ; bonnement, se croyant inspiré, il les remet à Julie...

Julie ! Quelle émotion, — normale du reste — l'amour n'a-t-il pas suivi chez cette créole ardente ! Hier, à Aix, elle se plaisait à être aimée ; aujourd'hui, seule à Paris depuis trois mois, elle brûle d'aimer. Et voilà qu'après tant de lettres qu'on devine, ces poèmes chantent : ils chantent, en souvenirs, la tendresse pour une autre !

Certainement, dans la nuit, à l'heure où tout repose, elle a vécu les heures les plus émouvantes, les plus douloureuses de sa vie et elle écrit au poète la plus délicieuse lettre d'amour, la plus féminine, la plus abandonnée qui fût jamais.

« J'ai lu vos vers, ou plutôt je les ai dévorés. Vous me gronderez, j'en suis sûre, mais pourquoi la tentation était-elle irrésistible? Comment les avoir sur mon lit et les quitter, cher enfant, avant d'avoir épuisé mon admiration et mes larmes? Comment dormir et sentir là votre âme sublime s'épanchant tout entière, avec ce caractère de sensibilité qui la distingue, noble comme le génie! touchante comme l'amour vrai ! Oh ! qui vous rendra jamais Elvire? qui fut aimée comme elle? qui mérite autant? Cette femme

angélique m'inspire jusque dans son tombeau une terreur religieuse... Je me demande ce que je suis pour prétendre à la place qu'elle occupait dans votre cœur. Il faut la lui garder et que moi je sois toujours votre mère. Vous m'avez donné ce nom alors que je croyais en mériter un plus tendre. Mais depuis, je vois, vous ne pouvez être que mon enfant. Je commence à croire même que vous ne devez être que cela, et si je pleure, c'est ne de pas avoir été placée sur votre route quand vous pouviez m'aimer sans remords et avant que votre cœur se fût consumé pour une autre. Consumé ai-je dit? Ah! pardonnez. Je vois ce que vous devriez être plutôt que ce que vous êtes. Tout respire l'amour dans vos lettres et jusqu'à cette expression chérie que vous avez créée ! N'avez-vous pas dit, ne suis-je pas sûr que vous avez pour moi une passion filiale?

Devant cette lettre Lamartine s'émeut, dépêche de Virieu pour lui faire réparer sa faute. De Virieu ramène alors Graziella à des proportions humaines, très humaines, trop humaines. Julie s'en chagrine, et fait reproche à Lamartine de son désenchantement.

« Est-ce donc l'imagination qui s'enflamme chez vous? Je ne puis le croire, et, cependant, je tremble. Si un jour on allait vous dire : C'était une bonne femme pleine de cœur qui vous aimait, et que vous puissiez supporter cet éloge, est-ce que vous m'aimeriez encore?... Je ne pourrais moi-même supporter cet éloge. Je sens au-dedans de moi quelque chose qui le repousse, ce n'est pas la fierté, j'en suis dénuée : c'est l'amour ! celui que je sens pour vous est d'une nature si relevée ! il est si ardent ! il est si pur ! Il me rendrait capable de tant de vertus, qu'il me relève à mes propres yeux, et que je ne voudrais souffrir qu'on en parlât légèrement. Le reste, je l'abandonne. Je vous l'ai dit assez, cher ami, que je n'étais qu'une bonne femme, et qu'il ne fallait m'aimer que parce que je vous aime. Mais, quand on aime comme moi, quand on aime

comme Elvire et moi jusques à en mourir — n'est-on donc qu'une femme pleine de cœur? Mais pourquoi mal interpréter ce mot? Ce n'est pas vous, mon amour, qui l'avez dit et peut-être devrais-je l'entendre autrement. Combien avec autant d'amour n'a-t-on pas de cœur, en effet ! Comme le mien bat dans ma poitrine ! Comme il brûle ! Comme il est à la fois dans mon esprit, dans mon imagination et dans l'amour ardent qui m'enflamme. Allons, je le vois bien, il avait raison, votre ami, nous sommes des femmes pleines de cœur. C'est moi qui devais expliquer autrement cette expression. Pardonnez donc, mon amour, tout ce qu'elle m'a fait dire, mais gardez le souvenir de mes justes craintes ! et voyez-moi moins aimable, mais aimez-moi quand même. »

Lamartine, à ce billet, se répand en amertume : on ne l'aime plus, on l'oublie, on le néglige ; il est superflu maintenant d'écrire et il va s'exiler dans quelque refuge inconnu d'elle...

« On ne l'aime plus ! » Julie a dû sourire et pleurer. Mais elle l'aime plus que jamais ; que n'a-t-elle assez de souffle pour le crier par l'espace et qu'il l'entende !

« Pour vous prouver, que je vous aime par-dessus tout, injuste enfant, je serais capable de tout quitter dans le monde, d'aller me jeter à vos pieds et de vous dire : disposez de moi, je suis votre esclave... C'est un assez beau sort que de mourir pour vous à tout ce que je chérissais avant vous... Que m'importe, en effet. Je trouverai toujours bien un abri pour ma tête, et, quand il ne m'aimera plus, un gazon pour la couvrir !... »

. . . .

Aveu sublime, devant lequel tombent toutes les angoisses ! Alphonse de Lamartine ne peut demeurer plus longtemps éloigné. De complicité avec de Virieu, il se fait mander à Paris ; Mme de Lamartine, ignorante, dénoue les cordons de sa bourse et voilà

notre poète descendu, le 8 janvier 1817, à l'hôtel de Richelieu, rue Neuve-Saint-Augustin, dans une chambre que de Virieu lui cède.

Le soir même, il était à l'Institut. Ce soir-là, le physicien Charles donnait une soirée à ses amis, et Lainé, le baron Mounier, Lally-Tolendal, M. de Bonald faisaient feu de tout leur esprit autour de la jeune femme. Dans la foule des habits et des toilettes de soirée, Alphonse de Lamartine et Aymon de Virieu passaient, jeunes gens inconnus. Le poète avait approché Julie. Quelques mots d'une amitié souveraine, deux croisements d'yeux, ce fut tout : le lendemain, un commissionnaire apportait cette lettre à laquelle la jeune créole avait consacré sa nuit.

« Est-ce vous, Alphonse, est-ce bien vous que je viens de serrer dans mes bras et qui m'êtes échappé comme le bonheur échappe? Je me demande si ce n'est pas une apparition céleste que Dieu m'a envoyée, s'il me la rendra... Ah ! je dois l'espérer. Le même ciel nous couvre aujourd'hui, et depuis ce soir je vois bien qu'il nous protège. Mais les cruels qui nous ont séparés, quel mal ils nous ont fait !...

« Ils sont partis : mais vous pourriez être là, et je suis seule ; comment n'en pas verser des larmes? Ah ! pourtant bénissons cette providence divine ! Demain encore, n'est-ce pas, elle nous réunira, et pour cette fois elle nous laissera ensemble ! C'est une épreuve qu'elle voulait encore que nous puissions subir ; mais elle ne veut pas que nous mourions cette nuit, et alors ne mérite-t-elle pas nos adorations tout entières?... C'est aux pieds de Dieu que j'ai recouvré la force de lui parler à lui-même. Il me permet de vous aimer ! J'en suis sûre. S'il le défendait, augmenterait-il à chaque instant l'ardent amour qui me consume? aurait-il permis que nous nous revissions? voudrait-il verser à pleines mains sur nous les trésors de sa bonté et nous les enlever ensuite avec barbarie? Eh ! non, le ciel est juste ! il nous a rapprochés, il ne nous arrachera

pas subitement l'un à l'autre. Ne vous aimerai-je pas comme il le voudra, comme fils, comme ange, comme frère? et vous, vous, cher enfant, ne lui avez-vous pas depuis longtemps promis de ne voir en moi que votre mère?

« Ah! que cette nuit s'écoule, elle me torture. Quoi! je ne me trompe pas, vous êtes bien ici ! Vous habitez le même lieu ! je n'en serai sûre que demain. Il faut que je vous revoie pour croire à notre bonheur! Ce soir, le trouble est trop affreux. Chère vallée d'Aix ! Ce n'était pas ainsi que vous nous rassembliez, vous n'étiez pas pour nous avare des joies du ciel ! elles duraient comme notre amour sans terme, sans bornes ! elles auraient duré toute la vie ! Ici les voilà déjà troublées. Mais quelles soirées aussi, et que nous aurions tort, cher enfant, de n'en pas espérer de meilleures !...

Ah! mon enfant, que je vous aime! que je vous aime! Vous l'êtes-vous bien dit? L'avez-vous vu? Au milieu de ce monde où il fallait parler, sentiez-vous mon cœur souffrir? Le voyiez-vous battre? Alphonse ! Alphonse ! je succombe à mon émotion. Je vous adore ! mais je n'ai plus la force de vous le dire. Ah ! que des larmes abondantes ne feraient du bien ! Qu'il est difficile à porter, le bonheur ! Pauvre nature humaine, tu es trop faible pour lui !

« Je vous laisse, enfant chéri, pour quelques heures. Vous allez dormir et moi, pendant la nuit entière, je vais veiller sur vous et demander à Dieu que demain nous arrive ! après nous pouvons mourir.

« Dors donc, ami de mon cœur ! dors et qu'à ton réveil cette lettre que tu recevras avec tendresse te soit remise ! mon ange ! mon amour ! mon enfant ! ta mère te bénit et bénit ton retour ! »

Lettre de flamme où la Femme cherche en elle tous les éléments de sa nature pour mieux aimer, pour aimer plus complètement, en amante, en sœur, en mère !

Quatre mois durant, — ceux qui acheminent au printemps, — le poète et la jeune femme échangeront leurs âmes aux heures

du jour par les Tuileries et par les quais, aux heures du soir près de l'âtre dans le calme claustral du vieux palais de l'Institut.

Quand dix heures viennent de sonner à l'horloge de la Coupole, les amis du savant Charles se retirent ; alors, venant du quai, romantiquement drapée dans son manteau, une silhouette haute se profile ; elle franchit, rapide, la place déserte, escalade les marches, pousse une porte : le poète tombe à genoux devant le sopha où, dans la pénombre des lampes voilées, l'attend la jeune femme. Deux heures durant, dans le silence, ils écoutent battre à l'unisson leurs cœurs dont le rythme devance le tic-tac régulier de la petite pendule de Berthoud, en bronze doré.

A minuit, tandis qu'anéantie de bonheur et de fièvre, Julie revient seule à son bonheur du jour pour s'entretenir encore, par la pensée avec son ami, lui, tumultueusement, rentre à son hôtel et sur la feuille blanche il jette les stances enflammées de *l'Enthousiasme*, de *la Gloire*...

Mais le temps fuit ; à vivre intensément, ils ont devancé le tic-tac régulier de la petite pendule ; voilà que le mal mystérieux de l'année précédente a repris Julie. Parfois ses joues se piquent de rouge dans leur pâleur mate ; parfois elle halète ; parfois vient la quinte... Alphonse de Lamartine lui-même se voit prescrire une nouvelle cure en Savoie. Et c'est un prétexte de départ qu'il lui faut saisir, car sa poche est vide. Tandis qu'elle va s'installer entre Versailles et Viroflay, il regagne ses montagnes, l'âme désolée, avec le seul espoir de la retrouver en septembre.

Durant l'été ils s'écrivirent ; au baron Mounier elle demandait provision de papier et d'encre, disant : « Je n'ai plus rien de tout cela ; et c'est comme si je manquais d'eau à boire. » Sans se faire illusion sur son état, elle s'efforçait de dissiper par l'enjouement et par la caresse des mots les pressentiments sinistres du poète.

De temps en temps, néanmoins, quelque phrase de découragement et de tristesse tombait de sa plume, involontairement oubliée

parmi des perspectives de bonheur « comme une feuille morte au milieu des feuilles vertes du printemps ».

En septembre, elle ne le rejoignit pas. La fièvre, un catarrhe suffoquant, de grands maux de nerfs secouaient son être fragile. Un médecin de Versailles et le docteur Alin, qui habitait rue de Seine, se tenaient près d'elle. Elle avait mandé le curé de Saint-Germain-des-Prés, l'abbé de Kéravenant et avait commencé à préparer sa séparation d'avec le monde. M. de Bonald profitant de son amitié s'était installé à son chevet ; jour par jour, il la détachait d'ici-bas pour la rapprocher de Dieu. Elle aimait à se faire lire par le vieillard des chapitres de l'*Imitation* et, tandis qu'à Aix, chez le docteur Perrier, dans la tristesse des banalités de table d'hôte, Alphonse de Lamartine promenait la prescience d'un deuil, Julie Bouchaud des Hérettes mourait chaque jour davantage, s'habituant par une paix quotidienne à l'éternelle paix.

Coïncidence ou mystérieuse volonté suprême? Dans l'abandon de sa misère morale, Alphonse de Lamartine voit se pencher sur lui une amitié de femme. Eléonore de Canonge, émue de son chagrin, a lu discrètement dans son cœur ; elle a dit les mots qui consolent. Et c'est une amitié que ni le temps, ni la politique, ni les événements n'effaceront. Car elle a fleuri dans la douleur, au moment où Lamartine a perdu toute force ; au moment où il exhale ce magnifique chant de mort qui s'intitule : *Le Lac.*

Ce jour-là, pour reprendre ses propres termes, Alphonse de Lamartine a ajourné son bonheur au ciel. Sa poésie, religieuse, atteint une élévation sublime, qui sera l'un des caractères les plus purs de ses *Méditations. L'Ode aux Français, l'Ode au Génie* que, sur la demande de Julie, il dédie à M. de Bonald, *l'Immortalité* qu'il adresse à la malade, l'élèvent encore plus haut.

Et, le 10 novembre 1817, toute pénétrée de cette méditation divine, la mourante, qui s'est remise aux mains de son Dieu, adresse au poète sa dernière épître.

Lundi, 10 novembre 1817.

« Je souffre de vous dire si tard que je vais mieux. L'absence totale de force en est la cause, ainsi qu'un nuage que j'ai sur la vue, qui semble s'épaissir tous les jours. Je ne puis plus rien fixer. J'envisage pourtant un terme à cet état et je crois qu'après de longues souffrances je vivrai. Je vivrai pour expier. C'est par là seulement que je puis devenir digne des grâces immenses que Dieu m'a faites. Je ne sais si vous avez su qu'elles ont été sans bornes. Dieu lui-même s'est donné à moi...

« J'ai reçu toutes vos lettres. Qu'à présent, mon ami, elles puissent toujours être lues par tout le monde. Je ne puis plus en recevoir d'autres et je ne le désire même pas. Vous ne répondrez pas à celle-ci. Je ne suis pas sensée écrire : mais je craignais vos inquiétudes, et je suis sûre que Dieu trouve bon que je calme les inquiétudes d'un enfant qui aime trop sa mère. Il sait que cet enfant est vertueux. Il permet que j'en fasse un ami.

« M. de Bonald est ici... Ecrivez-moi vite sur lui et pour lui...

« Que la lettre de M. de Bonald et son ouvrage ne soient pas oubliés. M. de Virieu reviendra peut-être enfin.

« Oh ! que j'ai cru ne plus vous revoir ni l'un ni l'autre ! tout m'était égal alors, et je retombe dans mes inquiétudes sur vous. Soignez-vous, ne venez pas. Cela vaut mieux ; je le pense.

« Adieu, mon ami. Je vous aime comme une bonne et tendre mère toujours. »

Soignez-vous, ne venez pas. Cela vaut mieux ; je le pense. En petites phrases brèves, comme pudiques, elle voulut lui éviter l'horreur des derniers moments qu'elle sentait proches. Il obéit.

Elle acheva de vivre deux mois encore et, le 18 décembre 1817, elle s'éteignait à l'heure de midi.

La vie, sur son cercueil même reprenait, intense. Au moment où on lui donnait l'absoute à l'église Saint-Germain-des-

Prés, M. de Bonald prononçait à la Chambre un discours sur la liberté de la presse et Lamartine lisait à l'Académie de Mâcon son *Ode sur la Gloire*.

Quelques jours plus tard, le 25 décembre 1817, au jour anniversaire de sa première visite à l'Institut, Lamartine, plus malade encore de ses angoisses que de son mal, apprenait à Milly par le docteur Alin la mort de Julie.

« Depuis longtemps, Monsieur, vous partagiez toutes nos craintes, toutes nos anxiétés ; mais du moins étaient-elles tempérées par une lueur d'espérance qui ne pouvait plus entrer dans notre âme. Dès la fin d'octobre, le funeste dénouement était prévu ; il était attendu d'un jour à l'autre ; et cependant près de deux mois se sont écoulés au milieu des scènes les plus douloureuses et des progrès les plus effrayants de la destruction. La victime si intéressante et si regrettable a enfin consommé son long et rigoureux sacrifice jeudi dernier à midi. La veille, à huit heures du soir, elle me serrait encore les mains et m'exprimait avec la plus vive sensibilité ce qu'elle voulait appeler sa reconnaissance pour mes soins. Hélas ! c'était un dernier adieu. Je ne le comprenais que trop ; mon cœur était brisé de douleur, mais comment exprimer l'admiration que nous faisaient éprouver sa résignation et sa douceur, dans ces cruels moments où elle s'oubliait tout entière pour ne s'occuper que de ses amis ! Elle s'est éteinte en pardonnant et en demandant pardon. Puissent ces pensées, Monsieur, jointes à l'impossibilité de prolonger une si douloureuse existence, modérer l'impression accablante que doit faire sur votre âme généreuse et sensible la nouvelle d'un si funeste événement ! Notre noble amie a passé de la vallée des larmes dans un séjour de paix et de béatitude. Soumettons-nous comme elle, et, pour adoucir nos regrets, songeons qu'une fin douce, paisible, heureuse a terminé une vie toute de douleurs et d'angoisses.

« Prenez soin de votre santé, Monsieur, et veuillez conserver une place dans votre estime et votre amitié

« A votre tout dévoué serviteur,

« Alin. »

A cette nouvelle, Lamartine s'enfuit dans les bois ; pendant trois jours et trois nuits, il y demeura dans la douleur. Puis il transmit l'affreuse nouvelle à de Virieu et le chargea de s'enquérir des détails « même les plus futiles » qui avaient entouré cette mort.

Mme Charles, certaine de son destin, avait, avant de mourir, mis le plus grand ordre dans ses affaires ; à l'adresse de de Virieu, elle avait scellé la correspondance de Lamartine et, comme l'ami du poète ne venait point, elle l'avait remise au physicien Charles, son mari. De Virieu la reçut des mains de celui-ci avec un crucifix d'ivoire que Julie avait embrassé en mourant.

Lamartine, possesseur de ces ultimes choses, enferma son deuil dans son cœur et se remit à travailler. Il reprit sa tragédie de *Saül* avec laquelle il pensait atteindre la renommée, et il la dédia à celle qui n'était plus.

Elle cependant, déjà effacée du monde, gisait, loin de Paris, dans un cimetière de village, où paissaient des chevreaux, où roucoulaient au soleil des pigeons bleus.

On a, depuis lors, vainement cherché cette tombe. Est-elle à Chantenay près de Nantes, à Saint-Paterne, en Touraine, ou dans la vallée d'Aix près de l'abbaye de Hautecombe? Elle n'est nulle part ; mais elle est partout. Julie Bouchaud des Hérettes est retournée à cette terre de France dont elle fut l'une des plus jolies fleurs. Ce qui demeure d'elle, éternellement, c'est son âme et son souvenir, qui battent des ailes à chaque page des *Méditations*.

CHAPITRE IV

LES PARISIENS FRAPPÉS DE FOLIE. — UN AMATEUR TRÈS DISTINGUÉ. — LES HABILETÉS DE CÉSARINE. — UN MARIAGE A L'ANGLAISE.

Dans ses *Souvenirs et Portraits*, Lamartine a raconté les émotions qu'il éprouva la première fois qu'il se rendit sur la tombe de Mme Charles.

« L'éternité me semblait avoir commencé pour nous deux, et, quoique mes yeux fussent en larmes, la plénitude de mon amour, désormais éternel comme son repos, était tellement sensible en moi pendant cette demi-journée de prosternation sur une tombe qu'aucune heure de mon existence n'a coulé dans plus d'extase et dans plus de piété. »

C'est à cet amour, c'est à son inspiratrice qu'Alphonse de Lamartine a dû de s'élever si haut dans une spiritualité si intense. C'est à eux qu'il doit ce souffle de vie et de passion grâce auquel les *Méditations* sont plus qu'une œuvre de poésies.

Sans doute, en les lisant, on évoque parfois les poètes de la Pléïade ; on y trouverait aussi l'influence des *Nuits* de Young et des poètes anglais ; celle d'Ossian est incontestable ; celles du Tasse et de Pétrarque également. Mais ce sont là des parentés littéraires,

dégagées après coup ; et les *Méditations* n'eussent pas survécu au temps, si Elvire ne leur avait donné sa propre vie.

Vivante, elle avait été pour le poète une Muse et un guide ; morte, elle semble encore veiller sur lui. C'est par elle, par sa protection auprès de M. de Rayneval et du baron Mounier qu'il entrera dans la diplomatie ; il lui doit une amie cordiale, au plus profond de sa détresse, dans la personne d'Eléonore de Canonge ; il lui devra plus tard sa femme, par l'influence des *Méditations*.

Lui-même, d'ailleurs, a dressé dans son âme un autel à la disparue; il lui dédie *Saül* ; il la fait revivre dans *Jocelyn* ; il écrit en mémoire d'elle son drame de *Toussaint-Louverture*. Que de vers dans son œuvre nous parlent d'Elvire ou l'évoquent !

Mais la vie l'a repris.

Cette vie, il va la traverser non pas seulement en poète, mais comme la poésie même.

On peut dire que, dès à présent, s'il se laisse aimer, Alphonse de Lamartine ne connaîtra plus, ne voudra plus connaître la passion pour aucune femme. Il la reportera sur la vie, sur l'art, sur la beauté.

D'âme généreuse, détaché de tout, ayant la nostalgie du ciel, paré d'un amour malheureux, il se montre dans les salons avec la plus aristocratique des élégances, celle de la race et du génie.

Un an avant que paraissent les *Méditations*, aux vitrines des libraires, on savait par cœur au faubourg Saint-Germain, la plupart de ces pièces harmonieuses et la duchesse de Broglie, Mme de Saint-Aulaire, Mme de Raigecourt, Mme de Montcalm, disputaient au duc de Rohan et au prince Mathieu de Montmorency ce jeune demi-dieu à l'âme sainte.

Si nous en croyons les *Mémoires* de Brifaut, « Alphonse de Lamartine était alors l'un des hommes les plus remarquables qu'on pût rencontrer. Sa belle et noble figure frappait à la première vue :



LA MÈRE — L'ÉPOUSE DU POÈTE

A gauche : Portrait d'Alix Desrois, dame Duprat de Lamartine, la mère du poète. — *A droite :* portrait de Marie-Anne Elisa Birch, la jeune anglaise que Lamartine épousa en Italie.

la poésie se jouait sur son front ; ses grands cheveux bouclés lui donnaient quelque ressemblance avec l'Apollon du Belvédère : il paraissait la réalisation vivante de cet idéal jeté en marbre. S'il prenait par les yeux, c'était bien autre chose quand ses paroles d'or tombaient avec un bruit délicieux dans l'oreille. »

« En le quittant, on souhaitait le revoir. Il débitait ses vers comme un prophète sur un trépied; l'inspiration lui donnait je ne sais quoi de surnaturel. Quand il avait achevé son hymne lyrique, les assistants demeuraient haletants, muets, étonnés, éperdus de s'être élevés si haut, « comme si quelque grand événement avait changé la marche des choses sur la terre ». Mais, lorsqu'en 1820, parurent ces *Méditations* si ardemment désirées, ce fut bien autre chose ! Les Parisiens « frappés de folie comme les Abdéritains qui répétaient sans cesse le chœur d'Euripide : Amour, puissant amour ! » s'abordaient en récitant quelques stances du *Lac.* »

L'élite de la société n'était pas moins enthousiaste : depuis le baron Mounier jusqu'au grave Molé, il n'était pas un doctrinaire qui ne célébrât le nouveau poète avec mille dithyrambes ; Villemain, qu'il redoutait follement, se déclarait avec netteté pour lui; Talleyrand sacrifiait une nuit à sa lecture ; Louis XVIII l'annotait de sa main et, sur sa cassette, pensionnait le chantre d'Elvire.

« Ce fut, dit Théophile Gautier, comme un souffle de fraîcheur et de rajeunissement, comme une palpitation d'ailes qui passait sur les âmes. Les jeunes gens, les jeunes filles, les femmes s'enthousiasmèrent jusqu'à l'adoration. Le nom de Lamartine était sur toutes les bouches. Sa noblesse semblait tout ignorer des laideurs et des trivialités de la vie ; le meilleur frontispice qu'on eût pu choisir pour son volume de vers, c'était son portrait. La lyre entre ses mains, et, sur ses épaules, le manteau fouetté par l'orage, ne semblaient pas ridicules. »

« On attendait depuis vingt ans un Chateaubriand en vers » dit excellemment M. Emile Faguet. On l'accueillit avec des airs

d'effarement. « Qui était-il? D'où venait-il? » C'était une source qui avait jailli.

Alphonse de Lamartine aurait pu devenir le chef d'une école ; sa noblesse distante s'y refusa. Il n'avait pas — et il n'aura jamais — la vanité de l'homme de lettres. Il lui suffisait de se savoir physiquement et moralement un être d'élite ; il était heureux qu'on admirât ses attitudes splendides, ses gestes hautains, son naturel chaste, élégant et noble. Pour la poésie, il s'estimait, non sans un dédain, juste peut-être, mais exagéré, « un amateur distingué ». Voulait-il dire par là qu'il n'attachait pas à la ciselure de la forme une attention d'orfèvre? Sa manière et la matière qu'il traitait : amour, foi, panthéisme et paysages d'âme ne l'eussent pas permis.

Mais par cela même qu'il aspirait à tous les dons de la beauté, il souffrait affreusement de la gêne à laquelle le condamnait sa situation. Quand, au sortir de salons dorés, il retombait dans la chambre modeste de l'hôtel Richelieu, sa misère lui paraissait insupportable et il se sentait prêt à tous les sacrifices, trop vexé qu'il était par sa pauvreté.

Sa sœur, Césarine, qui venait d'épouser le comte Xavier de Vignet, le frère même de son intime, Louis de Vignet, résolut de marier le poète. Adroitement, en femme, elle sut profiter de la dépression que lui causait son oisiveté et, tandis qu'il s'en lamentait à Mlle de Canonge, Césarine, de complicité avec Louis de Vignet, prenait des mesures contre l'oisiveté de son frère.

Lui cependant, à Paris, dans le monde, poursuivait sa carrière d'astre, bornant son opinion politique au premier mot du Credo ; Mathieu de Montmorency mettait à sa disposition une petite retraite, jadis l'ermitage de Chateaubriand, dans la Vallée aux Loups ; le duc de Rohan, à la veille de devenir abbé, devant la sauvagerie de Lamartine, venait le visiter dans son pauvre entresol.

Il l'invitait à passer la semaine sainte dans son domaine de

La Roche-Guyon ; et là, le poète, au hasard d'un dîner, faisait la connaissance d'un jeune abbé, dont le monde répétait le nom pour le bruit que faisait son ouvrage intitulé : *Essai sur l'indifférence en matière de religion,* M. l'abbé de Lamennais.

C'était Mme de Montcalm qui avait fait connaître l'ouvrage à Lamartine. Quel fut leur entretien? La hauteur d'esprit des deux convives en laisse deviner l'éloquence. Lamennais y affirma son influence sur le poète que déjà l'*Essai sur l'indifférence* avait conquis.

A Chambéry, les choses allaient leur train. Césarine et Louis de Vignet avaient jeté leur dévolu sur une jeune Anglaise venue passer quelque temps chez la marquise de la Pierre, leur voisine.

Sous la Révolution, cette grande dame, émigrée, s'était réfugiée à Londres où elle avait connu sir William Henri Birch, major-commandant au service de Sa Majesté britannique. La marquise avait elle-même des jeunes filles qui s'étaient élevées à la mode anglaise, aux côtés de Mlle Birch un peu plus âgée qu'elles ; maintenant que la paix était revenue sur la France, au moment de rentrer en Savoie, elle avait ramené avec elle pour une saison Mme Birch et sa fille dans son domaine de Caramagne, sis aux environs de Chambéry.

Mlle Elisa Birch n'était pas précisément jolie ; mais agréable, élégante, cultivée, elle joignait aux qualités de l'âme une éducation allant de la musique et de la peinture à l'équitation ; elle parlait en outre la langue française avec un rien d'exotisme qui la rendait singulièrement attrayante. Enfin sa fortune, assez intéressante, faisait d'elle un bon parti pour un jeune homme tel que Lamartine.

Quand ils se rencontrèrent, elle le connaissait déjà. Louis de Vignet, avec quelques-uns de ses propres poèmes, lui avait présenté certaines des *Méditations,* notamment l'*Isolement* et *La Semaine Sainte* que Lamartine venait de faire imprimer à quelques exemplaires « pour voir l'effet qu'ils produiraient sur les yeux » et, très pieuse, très franche aussi, Mlle Marianne-Elisa Birch n'avait pas

hésité à dire au poète son émoi pour les œuvres, sa sympathie pour leur auteur.

« De l'amour en a-t-on deux fois? Ou du moins le second n'est-il pas l'ombre du premier? » Cette pensée que Lamartine avait transmise à Mlle de Canonge dut lui retraverser l'esprit quand il leva les yeux sur la jeune Anglaise.

Aucun frisson, aucune commotion dans son âme ! Mais, lentement, sûrement, à pénétrer ce visage délicat et long, à lire ce sourire estompé, il conçut, il comprit, il eut l'assurance, la conviction que cette femme allait être pour lui l'ange de son chevet, à travers les années, les événements, les luttes, les désillusions et l'éblouissement de la Gloire.

Alors, lui tendant la main en toute loyauté, dans ces lieux où flottait encore l'image d'Elvire, il fit loyalement à la jeune fille l'aveu de l'affection qu'il lui portait ; il lui dit quelle passion avait secoué son existence ; il la mit en garde contre les oppositions qu'on allait leur faire.

Ils eurent les obstacles qu'il avait prévus. La jalousie d'une des filles de la marquise de la Pierre travestit d'abord Alphonse de Lamartine en viveur : Mlle Birch sourit. Le chevalier de Lamartine se révolta à l'idée que son fils, catholique de vieille race, allait épouser une protestante. Mlle Birch promit d'abjurer, et Mme de Lamartine acheva de vaincre la résistance paternelle.

A son tour, la mère de la fiancée opposa deux raisons au mariage : le manque de situation du futur et la différence de religion.

Alphonse de Lamartine reprit le chemin de Paris. A nouveau, il mit en batterie le ban et l'arrière-ban de ses connaissances pour acquérir ce malheureux poste diplomatique à l'obtention duquel le baron Mounier et M. Molé n'avaient pu atteindre.

Maintenant on parlait de l'expédier dans le Nord, et l'illustre docteur Pinel s'y opposait, assurant qu'il n'y résisterait pas un an.

Lamartine cependant était résigné à tout. « Je serai mort dans trois ans, écrivait-il à de Virieu, mais c'est égal. Je m'y trainerai mourant. »

Désespéré, souffrant de sa maladie de foie, rentré chez lui au sortir d'ovations de salon, un mois avant l'apparition des *Méditations*, il déclarait encore à de Virieu :

« Je t'écris peut-être pour la dernière fois, pour te dire adieu selon toute apparence, et que je te regrette le plus en ce monde après ma mère. Il y a un meilleur asile que la mort, c'est le sein de Dieu et sa religion ici-bas. Il n'y a que cela. Crois-moi et fais comme moi : Jette-toi les yeux fermés, vivant ou mourant. Adieu.

« Ne dis pas que je t'écris, et ne laisse jamais imprimer de mes lettres, brûle-les; ni d'autres vers que ceux qui s'impriment aujourd'hui, excepté *Saül*. Je mourrai le meilleur de tes amis, comme tu fus le premier des miens. »

Un mois plus tard, les *Méditations* paraissaient en un volume de 116 pages, comportant 24 pièces, sans nom d'auteur, chez H. Nicolle, à la librairie grecque, latine, allemande, le 13 mars 1820, et, cette fois, c'était la Gloire.

Alphonse de Lamartine triomphait aussi de sa maladie pendant laquelle, se croyant frappé à mort, « il s'était jeté avec la plus tendre confiance entre les bras de Dieu » édifiant son entourage par la grandeur de ses sentiments chrétiens.

Un instant désigné pour Francfort, il venait d'obtenir, grâce à l'intervention de Lamennais, le poste de secrétaire d'ambassade à Naples, que lui cédait Denys Benoît d'Azy. Enfin une association passée avec MM. de Bonald et Lamennais devait lui rapporter de huit mille à dix mille francs par an.

En attendant, il commençait par emprunter douze cents francs sur la seconde édition de ses *Méditations*, gagnait Chambéry et entamait la lutte contre le second obstacle qu'opposait Mme Birch : celui de la différence de religion.

M. Léon Séché a raconté par le menu l'intrigue romanesque nouée par Alphonse de Lamartine et Louis de Vignet, pour vaincre l'opposition de la dame anglaise. Des lettres, empruntées, à l'insu de leur auteur, au portefeuille de M. Xavier de Maistre, parent de Louis de Vignet, parurent dans *Le Défenseur*, organe de MM. de Bonald, Lamennais, Saint-Victor, Genoude et Alphonse de Lamartine. L'une, adressée à une dame protestante, traitait de la question de savoir si le changement de religion n'était point contraire à l'honneur ; l'autre, adressée à une dame russe se préoccupait de connaître « si deux religions (la grecque et la latine) ne différant que sur deux points très peu importants, on ne pouvait pas dire qu'il n'y avait pas réellement de schisme. »

Quelle influence eurent-elles exactement sur Mme Birch? On ne saurait le dire. Le fait est que Xavier de Maistre protesta et que Mlle Birch, sans paraître d'ailleurs s'en être inquiétée autrement, décida avec un esprit de résolution tout britannique, d'abjurer en secret, puisqu'elle n'avait pu fléchir sa mère.

Au mois d'avril 1820, accompagnée de son fiancé, elle se présentait chez M. Vuarin, curé de Genève, auquel l'abbé de Lamennais l'avait recommandée, et qui reçut, dans le secret du confessionnal, son abjuration, lui permettant aussi de se marier à l'anglaise à l'issue de la cérémonie catholique.

Par ce moyen Mme Birch obtenait satisfaction, et les jeunes époux conservaient tous leurs droits sur les biens situés en Angleterre qui pourraient leur faire retour plus tard.

Le mariage eut donc lieu avec le plus grand apparat. Dès le 25 mai, le contrat de mariage avait fixé l'apport de chacun à la communauté. Mme Birch donnait à sa fille 10.000 livres sterling placées sur les fonds publics anglais, dont le revenu continuait à lui appartenir, sauf trois mille cinq cents francs à Lamartine et quinze cents francs à sa femme. Le chevalier donnait au poète son domaine de Saint-Point, évalué alors à cent mille francs, à charge

par lui de payer une somme de vingt-quatre mille francs à ses sœurs Eugénie et Césarine. Les oncles et tantes lui faisaient don de l'hôtel familial sis rue Solon, à Mâcon. Les deux apports se balançaient ; mais ils ne faisaient à eux deux qu'une situation très modeste pour les jeunes époux.

Le 6 juin, dans la chapelle du château de Chambéry, l'abbé d'Etiola, représentant peut-être l'évêque d'Annecy, leur donnait la bénédiction nuptiale en présence du gouverneur, de sa femme, de son aide de camp, de la marquise de la Pierre et de ses quatre filles, des de Maistre et des de Vignet. Avec sa robe de mousseline brodée et son voile de dentelle superbe, la mariée ne pouvait avoir une contenance plus remplie de dignité, de modestie et de grâce.

Après la messe et le déjeuner, elle se mit en costume de voyage et partit pour Genève avec sa mère et son époux. Elle allait assister à la cérémonie protestante pour la conservation de ses biens.

Quant à Lamartine, il venait de réaliser le projet que lui imposait sa conscience et dont il avait fait part à de Virieu quelque temps auparavant :

« C'est par la religion que je veux absolument me marier et que je m'y donne tant de peine. Il faut enfin ordonner sévèrement son inutile existence selon les lois établies, divines ou humaines, et, d'après ma doctrine, les humaines sont divines ; le temps s'écoule, les années se chassent, la vie s'en va ; profitons du reste ; donnons-nous un but fixe pour l'emploi de cette seconde moitié, et que ce but soit le plus élevé possible. Pour cela, enchâssons-nous dans l'ordre établi avant nous, tout autour de nous, appuyons-nous sur les soutiens qui ont servi à nos pères ; faisons à Dieu le sacrifice de quelques répugnances de l'esprit, pour qu'il nous fasse trouver la paix de l'âme et la vérité intérieure qu'il nous donnera à la juste dose que nous pouvons comporter ici-bas : *ergo* marions-nous ! »

CHAPITRE V

UN POÈTE DIPLOMATE. — LE GOTHIQUE ANGLAIS. — C'EST MONSIEUR DROZ QUI L'EMPORTE. — BONHEUR PARFAIT.

A peine marié, Lamartine gagne Naples par Florence et Rome. Il y arriva au début du mois d'août pour prendre ses fonctions d'attaché d'ambassade sous les ordres de M. de Narbonne, et la vie qu'il y trouva lui valut les six mois assurément les plus heureux de son existence.

Dans la douceur du climat, parmi les sites exquis, il passe des heures légères en compagnie de sa jeune femme qu'il emmène faire à cheval des excursions à travers la campagne napolitaine.

Que ce soit dans sa villa de la Sentinelle, qu'il a louée à Ischia, « montagne de la Suisse jetée au milieu de la mer de Naples..., chef d'œuvre de la baie de Naples, de l'Italie, du monde » ou « à Naples même, sur le quai de la Riviera di Chiaja, dans la plus délicieuse habitation du monde, la mer à nos pieds, le Vésuve et Pompéi à ma gauche, à droite la colline de Pausilippe, couverte de verdure et de villas », Alphonse de Lamartine vit dans l'enchantement d'un bonheur complet que lui valent l'admirable ciel d'Italie et l'amour absolu de la femme qu'il vient d'épouser. « Nous passons

mollement nos jours à ne rien faire, à lire, à errer dans les bois ou sur la mer. Nous nous aimons ; nous ne connaissons pas l'ennui. »

Cette inaction n'est pourtant pas absolue et stérile.

Grâce aux loisirs que lui laissent ses occupations diplomatiques, le poète peut encore consacrer aux Muses des instants précieux ; le succès de ses premières *Méditations* ne fait d'ailleurs que l'engager à exploiter une veine poétique qui est loin d'être épuisée.

Dans ce prestigieux pays, l'âme d'autrefois, celle qu'il y avait apportée lors de son premier voyage, se réveille en lui. La mélancolie de l'heure l'enveloppe ; il chante les étoiles et la clarté lunaire ; il se reporte à l'être disparu hier, et dont la perte lui a fait une blessure au cœur, à peine cicatrisée ; dans sa douleur il l'évoque à ses derniers instants, et son chant se hausse de la créature au Créateur.

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu !...

Mais bientôt sa tristesse se fait plus grave, tourne en sagesse. Un autre amour est éclos, et les souvenirs, aussi poignants qu'ils soient, ne sont jamais que du passé. Or, dans cette baie de Naples, il faut s'abandonner à la fascination de la vie, à l'instant qui passe...

Viens, l'amoureux silence occupe au loin l'espace ;
Viens, du soir près de moi respire la fraîcheur ;
C'est l'heure.

Et c'est l'enchantement, la volupté de vivre, une volupté sereine, presque orientale, et conseillère :

Ainsi qu'on choisit une rose
Dans les guirlandes de Sarons,
Choisissez une vierge éclose
Parmi les lys de vos vallons ;
Enivrez-vous de son haleine ;
Écartez ses tresses d'ébène ;
Goûtez les fruits de sa beauté.
Vivez, aimez, c'est la sagesse ;
Hors le plaisir et la tendresse
Tout est mensonge et vanité !

. . . .

L'hiver est venu ; il a fallu reprendre sa place dans les bureaux de l'ambassade et il regrette douloureusement les orangers de Sorrente et les lauriers du Pausilippe.

« Les années de verve s'enfuient, je sens l'évaporation insensible de l'esprit poétique, je le pleure, je l'invoque, je viens même de lui faire mes adieux dans une *odula* du style d'Horace (il s'agit des *Adieux à la poésie*) ...mais tout est inutile ; il faut vivre... J'immole des poèmes à ce Dieu infernal, la Nécessité. Pourquoi ne puis-je avoir en même temps le loisir et l'argent ! »

Malade, il a quitté Naples pour Rome le 21 janvier 1821 ; il y passe son temps « à rêvasser le matin à Saint Pierre et à causailler le soir, chez la duchesse de Devonshire. Un nouveau *Saül*, un nouveau *Clovis* ; mieux : « un poème des poèmes » le hante.

« En sortant de Naples, le samedi 20 janvier, un rayon d'en haut m'a illuminé : j'ai conçu... J'ai conçu l'œuvre de ma vie, si j'ai une vie ; un poème immense comme la nature, intéressant comme le cœur humain, élevé comme le ciel... Si je le fais jamais, je dirai avec confiance *Exegi*, et ce que j'ai fait est bon. »

Ce beau projet le détourne pour un temps de son prochain volume de vers :

« Je ferais bien des *Méditations*, mais elles m'ennuient à présent. »

Cependant, le 15 février 1821, Mme de Lamartine avait mis au

monde un garçon délicatement constitué, que l'on baptisa à Saint-Pierre de Rome, du prénom d'Alphonse.

En juin, accompagné de sa femme et de son enfant, il a regagné Aix, où il s'installe, près de la colline de Tresserves, dans une villa enguirlandée de pampres. Il y est « malade comme un chien » ; mais bientôt l'air des montagnes, la splendeur des paysages aimés, ramène son génie vers son enfance et il se plaît à évoquer le moi d'autrefois, dans une forme d'un modelé large et vigoureux.

J'aimais les voix du soir dans les airs répandues,
Le bruit lointain des chars gémissant sous leur poids
Et le lourd tintement des cloches suspendues
Au cou des chevreaux dans les bois.

Enfance, jeunesse, jours d'hier, jours d'à présent, il se plaît à les chanter, aux lieux mêmes de la terre natale. En cet été resplendissant, il hausse le ton jusqu'à l'histoire et frappe en strophes vigoureuses son *Bonaparte.*

En automne, à « la saison où il faisait jadis ses bons vers », tout en s'occupant de faire réparer Saint-Point, il crayonne l'*Ode à de Virieu*, par les sentiers de chèvres qui environnent Milly.

Et l'hiver revenu, il ouvre à Mâcon la séance de l'Académie provinciale, en qualité de président. Il y fait l'éloge de M. de Lacrételle ; ses collègues se chargent de faire le sien.

« Le premier devoir, c'est de vivre et de faire vivre le plus heureux possible ce qui nous entoure. J'y pense donc avant tout. Les lettres sont un luxe de l'existence et il n'y faut donner que son superflu. »

Aussi, en janvier 1822, est-il venu à Paris pour postuler non plus un poste d'attaché, mais de secrétaire d'ambassade.

Il écrit dans cette ville sa méditation : *De l'Esprit de Dieu* qu'il

placera à la tête de son second volume. Et c'est à cette époque aussi que Lamartine, amené par le duc-abbé de Rohan à la retraite de Victor Hugo, encore dans le deuil de sa mère, se lie avec lui d'une amitié que rien ne viendra briser.

Sans doute ses fonctions et ses voyages le tiendront éloigné du poète des *Orientales*, mais leur correspondance, toute d'enthousiasme, marquera la sincérité de leur sympathie.

« Que nos noms confondus, écrira Lamartine, apprennent à l'avenir, si nous allons si loin, qu'il y a des poètes qui se sont aimés » ; il invitera, dans *L'Epitre familière* Victor Hugo à venir le visiter à Saint-Point.

Plus tard, dans ses *Souvenirs et Portraits*, il tracera, d'une main sûre, les caractéristiques de son tempérament et de celui de Hugo, caractéristiques qui leur permettaient de ne pas se porter ombrage.

« L'un ne demandait rien qu'au jour qui passe, comme un improvisateur sans lendemain, comme un amateur désœuvré du beau, qui esquisse et qui chante au hasard, sans savoir le dessin ou la musique ; l'autre était un souverain artiste, qui força quelquefois la note ou le crayon, mais qui ne laissa guère une de ses pensées ou une de ses inspirations sans en avoir fait un immortel chef-d'œuvre. »

Au printemps de 1822, il retourna à Mâcon, où, le 14 mai, Mme de Lamartine accouchait d'une fille à laquelle le père et la mère donnent les trois noms de Marie-Louise-Julia.

C'étaient ceux de Lamartine, de sa femme, et de... Mme Charles. Le souvenir d'un premier amour, auquel son mari devait une partie de son génie, n'avait pas été pour offenser Mme de Lamartine ; et, en le fixant dans l'avenir sur la jeune âme qui venait de s'ouvrir au monde, elle crut rendre un devoir de reconnaissance à l'inspiratrice d'immortels cris de passion.

A la fin de mai, le poète malade faisait une cure à Plombières

puis partait pour l'Angleterre avec son fils et sa femme qui voulait le présenter à sa famille.

Pendant les mois d'août et de septembre, Lamartine, tout en maudissant le climat, s'est enthousiasmé pour les châteaux et leurs ornements néo-gothiques. Il raffole de ce style.

« J'en ai pris la passion, la manie, la rage. Je crois que c'est le seul genre que supporte notre médiocrité. Je suis au désespoir d'avoir mis une pierre à Saint-Point avant d'avoir ouvert mes yeux à cette nouvelle lumière ; je me repens de ce que j'ai fait et je vais finir dans un meilleur sens. »

Ce sera du joli ! Mais le garçonnet son premier enfant n'avait pu supporter les brumes de Londres. Malgré un déplacement à Richmond, malgré le retour à Paris, où on l'installe au 327 de la rue Saint-Honoré, dans une maison donnant sur un jardin, le petit être s'étiole et meurt.

En novembre, il avait été chercher à Mâcon sa petite fille « qui était superbe », mais rien ne le consolait de la mort de son fils. Pourtant, dans « le bon petit intérieur, bien confortable, bien large » de la rue Saint-Honoré, il groupe et dispose les pièces des *Nouvelles Méditations* qu'il a déjà vendues quinze mille francs. Parallèlement il achève le manuscrit de son poème philosophique *La Mort de Socrate*. « Cela va comme de l'eau courante. » Un mois plus tard, *Socrate* est fini, et il l'estime son morceau capital.

Lamartine s'était remis au grec appris pendant les années de collège, chez les Pères de la Foi, à Belley. Il rendait là un suprême hommage à Platon, qu'il avait pris pour maître ; il lui avait emprunté les plus beaux traits de ses dialogues pour en faire une harmonieuse adaptation en vers.

Trois éditions successives marquèrent, en septembre 1823, ce succès de librairie, à la devanture de Ladvocat. A l'aurore du dix-neuvième siècle, l'élite, qui s'était ralliée au spiritualisme platonicien, Joubert, qui se disait « Platone platonior », Jouffroy, Victor

Hugo, Alfred de Vigny, Émile Chasles, accueillirent le poème avec intérêt.

Les *Nouvelles Méditations* suivirent presque immédiatement. Le 27 septembre 1823, elles paraissaient chez Urbain Canel, et étaient assez froidement accueillies du public. Alfred de Vigny lui-même les déclarait fort inférieures aux premières ; il en trouvait le ton désuni : « On a l'air d'avoir réuni toutes les rognures du premier ouvrage et les essais de l'auteur depuis qu'il est né. » Il ajoutait, à la vérité :

« Cependant je ne crois pas que M. de Lamartine ait rien fait qui égale *Les Préludes* et les dernières strophes surtout, *Bonaparte* et le *Chant d'Amour*. Il y a, en général, dans ses ouvrages, une verve de cœur, une fécondité d'émotion, qui le feront toujours adorer, parce qu'il est en rapport avec tous les cœurs. Il ne lui reste plus qu'à l'être avec l'esprit par la pureté et avec les yeux dans les descriptions. »

Les *Nouvelles Méditations*, en fait, étaient loin d'être inférieures au petit ouvrage paru chez Nicolle. Elles lui étaient supérieures, au contraire, par une maîtrise qui s'affirmait, une hauteur de vues, une sûreté de forme, une hardiesse puissante et noble ; mais elles avaient ce tort impardonnable de n'être plus une nouveauté. Et ce « chef d'œuvre lyrique », ainsi que le baptise M. René Doumic, parut une répétition aux contemporains du poète.

Lamartine avait compris son insuccès ; après s'être étonné de l'acharnement qu'on mettait à dénicher ses fautes de grammaire et de sens commun, il avait démêlé la cause de l'indifférence publique.

Il retourna à Mâcon pour y passer l'hiver. En mai 1824, l'idée qui le hante depuis son séjour à Londres, de faire de Saint-Point un manoir néo-gothique prend corps.

Trois fois hélas ! la gentilhommière ancestrale est « tout occupée

d'ouvriers, de prés, de jardins, de chemins et de chevaux » que le poète dirige « en lisant Homère ».

A Paris, Victor Hugo a songé à l'enrôler dans son armée ; mais Lamartine est trop éloigné de toute coterie, trop amant de la solitude et de la liberté pour accepter ; il s'est contenté d'envoyer au fondateur du Cénacle de la Muse française son obole — un billet de mille francs — en gage de son amitié.

« Songez que nous sommes des frères en poésie, en doctrine, en religion, et j'espère en sentiments. Ce serait d'un mauvais cœur de refuser. »

Et quand la revue lui arrive, il écrit à son ami de Genoude :

« Je reçois quelquefois cette *Muse française* qui vous amuse tant ; elle est en vérité fort amusante. C'est le délire au lieu du génie. Mais je trouve qu'avec votre autorité en littérature vous dites des niaiseries aussi. L'autorité est bonne en matière de foi, mais en matière de goût, le goût est à lui-même son juge. Il faudrait donc parler comme parlaient nos bons pères, en gaulois, penser et sentir comme pensaient et sentaient nos barbares aïeux, et chaque mot, chaque idée, chaque sentiment, apportés par les temps et les hommes nouveaux auraient été autant de crimes contre l'autorité précédente. »

Il conclut que ce sont là des « sottises suffisantes » et qu'en définitive, la vérité en littérature peut se résumer en : « vérité dans les sentiments, force et sûreté dans l'expression. »

Il avait posé en août sa candidature à l'Académie française. Il échoua. Mme de Lamartine en fut peut-être plus affectée que son fils et, bien qu'elle s'y résignât, ce n'était pas sans regrets.

Le 4 décembre 1824, elle écrivait dans son journal :

« Mon fils revient de Paris ; il n'a pas été nommé à l'Académie française ; c'est M. Droz qui l'a emporté sur lui ; j'ai été fâchée d'avoir trop engagé mon fils à se présenter. J'ai été affligée surtout pour mon mari qui mettait un grand intérêt à ce succès ; enfin,

Dieu et les hommes ne l'ont pas voulu, il faut accepter cette peine sans aigreur et sans murmure. »

Quatre mois plus tard, le roi donnait une compensation à Alphonse de Lamartine en le nommant chevalier de la Légion d'Honneur, le même jour que Victor Hugo.

Est-ce en reconnaissance que Lamartine écrivit *Le Chant du Sacre?* La chose ne lui réussit pas. Dès la composition du manuscrit, Mme de Lamartine avait dû user de « son autorité de mère » pour que le poète n'omit pas dans ses vers la famille d'Orléans à laquelle elle était redevable ; il le fit avec une précision si malheureusement historique que le prince s'en plaignit *co fiocchi* au Roi, et qu'il fallut supprimer les quatre vers, cause de l'affaire.

Lamartine n'assista pas au sacre et dut mettre au fond de ses tiroirs ce qu'il appelait « son poème de Fontenoy, fait par pure conscience royaliste », « l'horreur des horreurs poétiques ».

Un peu plus d'un an auparavant, Lord Byron était mort sous les murs de Missolonghi, le jour de Pâques, tandis que la foule grecque s'envoyait à la volée, par les rues, le joyeux salut de : « Christ est ressuscité ! » Sa dernière phrase : « Maintenant, je vais dormir ! » avait fait le tour de l'Europe littéraire, et ses disciples racontaient partout, avec ses poèmes, les événements de cette vie, toute romantique, où le poète défunt apparaissait dressé dans sa révolte et dans son dédain. Lamartine se souvint du temps où il avait aperçu, lors d'un voyage en Suisse, l'illustre désespéré errant en compagnie de Shelley. Il avait conservé le souvenir de cette grande figure ; il avait puisé dans son œuvre un enthousiasme de plus en plus profond ; il lui avait dédié son épitre intitulée : *L'Homme ;* la mort de Byron lui valut une émotion poignante. *Childe Harold* était demeuré inachevé ; Lamartine résolut de le terminer pour rendre en quelque sorte hommage au poète disparu.

Alors paraît *Le dernier chant de Childe Harold*, poème philosophique où, sans doute, il substitue son âme à celle du héros ;



SAINT-POINT

En haut : Vue d'ensemble du château de Saint-Point. — La chaumière. — *En bas :* le chêne de Jocelyn. Le tombeau de la famille de Lamartine.

(dites donc au cygne de voler avec les ailes de l'aigle ! a dit Jules Janin), mais où chantent des vers que M. Emile Faguet n'a pas hésité à qualifier « les plus beaux vers de philosophie naturaliste qui eussent été écrits jusque-là », ajoutant « qu'on pouvait les mettre à côté de tous ceux qui sont nés depuis ».

Le dernier chant de Childe Harold fut accueilli avec une faveur qui se manifesta par cinq éditions en une seule année. Lamartine chérissait son œuvre.

« Les amateurs véritables ont été, à ce qu'il m'a paru, réellement contents... Son succès me paraît assez clair, par les lettres de toutes parts que je reçois et par les attaques mêmes des journaux hostiles, qui conviennent tous que, malgré ses défauts innombrables, c'est le meilleur morceau de poésie que j'ai fait, et peut-être de l'époque. »

Cependant les platoniciens en trouvaient la philosophie panthéiste et Mme de Lamartine s'en montrait alarmée.

« Il y a des passages qui me font de la peine ; je crains qu'il n'ait un enthousiasme dangereux pour les idées modernes de philosophie et de révolution, contraires à la religion et à la monarchie, ces deux jalons de ma route qui devraient être aussi la sienne... Je trouve autant de poésie dans la soumission d'esprit que dans la révolte... J'aimerais mieux que mon enfant n'eût aucun de ces vains talents du monde, que de se tourner contre ces dogmes qui font ma force, ma lumière et ma consolation. »

Avec *Le dernier chant de Childe Harold*, Alphonse de Lamartine venait de terminer son œuvre de jeunesse. Elle le mettait au premier plan parmi les poètes du dix-neuvième siècle ; elle faisait de lui l'émule et l'égal de Mme de Staël et de Chateaubriand dans l'aube naissante du romantisme.

CHAPITRE VI

OU LA POÉSIE VEUT DU SANG ! — LA MUSE DE LA PATRIE. — LE RELIQUAIRE D'UNE TENDRESSE. « C'EST L'HEURE DE MONTER AU ROSTRE ENSANGLANTÉ ! »

Il n'avait pas encore cependant parcouru entièrement sa carrière diplomatique. Le 2 octobre 1825, il arrivait à Florence occuper le poste de secrétaire d'ambassade qu'il avait réussi à se faire octroyer.

Il y arrivait jeune, comblé d'honneurs, célèbre, et le marquis de la Maisonfort, son ambassadeur, l'accueillit avec toute la sympathie due à son génie naissant. M. de la Maisonfort était un homme de l'ancienne France, au sourire aimable, aux mots spirituels, qui avait jadis connu Rivarol, collaboré aux *Actes des Apôtres*, bon vivant, épicurien de nature, aimant à s'entourer d'une société choisie, de mœurs abandonnées, d'esprit élégant et souple.

On accueillit le nouveau secrétaire d'ambassade et sa jeune femme joyeusement. Ce fut à qui s'empresserait à leur plaire dans le monde diplomatique de Florence. Les Saint-Aulaire, les Castellane, de Virieu, profitaient de leur passage pour leur rendre visite ; et le grand duc de Toscane mandait le poète, le matin, dans

la bibliothèque du palais Pitti pour s'entretenir avec lui dans ses appartements privés.

Lamartine menait grand train de vie ; il avait loué une vaste villa comportant terrasses et jardins ; il caracolait aux Cascines. Un incident, né du *Dernier chant de Childe Harold*, mit le comble à sa popularité italienne, en le révélant à ceux qui l'ignoraient encore.

Assez légèrement, pour un homme qui prétendait à une charge en Italie, le poète avait écrit ces deux vers :

...Je vais chercher ailleurs (pardonne, ombre romaine !)
Des hommes, et non pas de la poussière humaine.

Un réfugié politique italien, le colonel Pepe, prit ombrage de cette phrase et fulmina dans une plaquette qui semblait un défi. Lamartine releva le cartel. Un duel eut donc lieu sur les bords de l'Anio; et le poète se laissa blesser au bras. Bien plus, comme le colonel Pepe, en sa qualité de réfugié politique n'avait d'asile que la Toscane et qu'il allait en être expulsé, le duel y étant interdit, Lamartine s'entremit auprès du grand-duc qui oublia l'incident.

Ainsi l'affaire se terminait par un succès pour le secrétaire d'ambassade. On l'accueillit par des acclamations quand il reparut au théâtre, et il reprit dès lors son existence enchantée.

A Livourne, il passe l'été, à cent mètres de la mer, dans une villa délicieuse que prolonge un champ de figuiers. Le 15 octobre, le marquis lui laisse la charge de l'ambassade, et le voilà avec vingt-deux mille francs d'appointements; dès lors son train de maison devient princier ; il achète une villa, emprunte sans compter, y fait faire des agrandissements et des embellissements sans fin. Il entend y recevoir « toute l'Europe en voyage » et sa dépense surpasse trois fois son traitement. Qu'importe !

C'est à cette époque que Lamartine, sous les ombrages de Terni,

près des cascades de Velino, rencontra pour la première fois, assise sur un tronc d'arbre, dans une pose fatidique, la *Muse de la Patrie,* Mlle Delphine Gay qui venait de France, accompagnée de sa mère, après avoir passé par Lyon où Mme Desbordes-Valmore avait admiré sa beauté « imposante comme la Rachel de la Bible ». Delphine Gay était alors à ses vingt-deux ans. En quatre années, habilement dirigée par sa mère, elle avait conquis Paris, autant par sa bonté que par sa beauté. L'Abbaye aux Bois avait été le cloître littéraire où cette fleur blonde s'était épanouie dans l'intimité de Mme de Récamier, grâce aux savants enseignements de M. Alexandre Soumet, le poète. Elle devait à ce dernier de connaître la métrique de Racine, et quand elle eut déclamé, sous la coupole du Panthéon, son hymne à Sainte-Geneviève, entre ciel et terre, son auditoire d'élite la reconnut digne des espoirs que l'Académie française avait déjà fondés sur elle.

A cette époque, elle était célèbre dans les salons pour l'art avec lequel elle récitait l'élégiaque *Pauvre fille* de son maître, pour la simplicité virginale de sa toilette : robe de mousseline blanche unie, coupée d'une écharpe de gaze bleue, pour son « organe plein et vivant, son attitude décente, son air noble et sévère ». Au lendemain de l'Empire, elle faisait effet par sa beauté antique, son profil aquilin, son œil clair et lumineux qui lui donnaient un air de Sibylle façonnée à la mode du temps.

A cette mâle beauté Mlle Delphine Gay joignait une bonté sans égale. Elle s'était instituée la patronne des petits Savoyards du bon Guiraud, dans les salons, et la déclamation de son poème *La Quête* leur avait valu quatre mille francs !

Enfin sa renommée naissante avait vite pris une ampleur considérable ; on avait gravé sur la tombe du général Foy une épitaphe en vers de sa façon ; sa *Vision,* au moment du sacre de Charles X, avait fait grand bruit, et le roi lui-même n'avait pas dédaigné de la recevoir en audience privée.

La femme enfin avait, non pas une légende, mais une histoire : sous la Première Restauration, certains courtisans ne s'étaient-ils pas avisés de songer à son rire juvénile pour chasser les langueurs de Monsieur, frère du Roi? Les gens bien informés chuchotaient même que le comte d'Artois avait dû céder le pas à un guerrier dont le nom montait aussi au ciel de la Gloire : Alfred de Vigny.

L'histoire, certes, avait du vrai; elle ne s'était pas dénouée par un mariage, parce que Mme de Vigny n'entendait pas que son fils épousât une fille sans dot.

Alphonse de Lamartine savait tout cela, et quand les dames Gay passèrent à Terni, pour se rendre à Rome, il s'empressa d'aller à leur rencontre. Delphine lui apparut dans le prestige de sa renommée et dans la jeunesse de sa beauté.

« Elle était à demi assise... son bras, admirable de forme et de blancheur était accoudé sur le parapet. Il contenait sa tête pensive ; sa main gauche, comme alanguie par l'excès des sensations, tenait un petit bouquet de pervenches et de fleurs des eaux, noué par un fil qui traînait, au bout de ses doigts distraits, dans l'herbe humide.

« Elle se leva au bruit de mes pas. Je saluai la mère, qui me présenta sa fille. Le son de sa voix complétait son charme. C'était le timbre de l'inspiration. Son entretien avait la soudaineté, l'émotion, l'accent des poètes, avec la bienséance de la jeune fille. Sa tête et le port de sa tête rappelaient trait pour trait en femme, celle de l'Apollon du Belvédère en homme ; on voyait que sa mère, en la portant dans ses flancs, avait trop regardé les dieux de marbre. »

A Terni, Alphonse de Lamartine, dans la jeune fille qu'il avait sous les yeux, ne vit que poésie.

Profondément charmé, il invita Delphine et sa mère à venir passer quelque temps à Florence ; mais elles se rendaient à Rome, et elles s'y engagèrent, à la condition que le secrétaire d'ambassade leur enverrait un poème dans la Ville Eternelle. C'est pour leur tenir parole qu'il écrivit *La Perte de l'Anio*. Quelques jours après

avoir reçu cette pièce de vers, Delphine et sa mère venaient à Florence pour une quinzaine de jours, et Lamartine visitait en leur compagnie et celle de sa femme les montagnes et les vallées toscanes.

De ces jours fleuris, une amitié profonde allait naître. Elle se poursuivra à travers les années malgré le tumulte de leurs deux existences.

Tandis que Delphine regagnait Rome, Alphonse de Lamartine se remettait à un ouvrage qu'il préparait depuis quelque temps et où son génie allait se renouveler dans une inspiration nouvelle.

Après les passions de l'amour, la sérénité d'âme qu'il doit à son bonheur présent, le ramène aux premiers enseignements d'une mère admirable. Sa poésie se fait chrétienne, non pas d'un christianisme dogmatique, mais à la façon des premières religions, toute d'amour et d'émoi, sans théorie ni logique. Du divin, elle s'étend sur la nature, la décrit dans sa beauté et dans l'épanouissement des êtres qui la peuplent, preuve double de l'existence de Dieu.

C'était là un thème inépuisable d'évocations sublimes où Lamartine, naturellement, laissa monter son âme dans une ascension continue vers le Beau éternel.

Dès lors ce n'est plus le poète élégiaque des *Méditations;* c'est le poète lyrique dans toute l'ampleur que donne à ses paysages l'envolée de son génie.

Jamais il n'a été plus abondant, plus varié, plus sincère, et plus pénétré de sérénité.

Alphonse de Lamartine avait commencé *Les Harmonies* en 1824. Il les acheva cinq ans plus tard. Parfois une lassitude le prenait. Il enfermait alors son manuscrit et le laissait de côté.

« J'ai mis dans un sac, écrivait-il au printemps de 1827 à son ami de Virieu, tous les vers achevés, commencés, interrompus depuis un an. Je l'ai fermé à clef, et je n'en veux plus entendre parler de trois ou quatre ans. Ma verve lyrique est épuisée ; depuis

trois mois je n'ai pas aligné un vers ; ma verve épique me reprend depuis quelques jours... Peut-être ferai-je quatre ou cinq chants cet été à Livourne... »

Et il se remettait à son poème des *Visions* qu'il ne terminera jamais. Mais *L'Hymne du Matin* et *La Perte de l'Anio*, mis en valeur par Delphine chez Victor Hugo, et à la Sorbonne par Villemain, le ramenèrent vers *Les Harmonies*, en soulevant de nouveau son enthousiasme poétique.

L'arrivée à Florence d'un nouvel ambassadeur, le baron de Vitrolles, avec lequel Lamartine ne sympathisait pas, le libérèrent de la carrière diplomatique et le ramenèrent au ciel des lettres.

Il avait repris contact avec Paris ; certain soir de juin 1829, on put le voir dans le petit salon de Victor Hugo, rue Notre-Dame-des-Champs, lire aux membres du Cénacle plusieurs pièces, nouvellement composées, de ses *Harmonies*. Il semblait à ses auditeurs « une statue de bronze et l'on eût dit qu'il allait prendre place parmi les astres ».

Transporté par le grand air du poète, David d'Angers acheva le buste en marbre qui devint la propriété de M. Chéramy et qui doit figurer un jour dans la salle des séances de l'Académie française. Ce buste fut l'objet d'une admiration unanime et Lamartine, plus que tout autre, dut en apprécier la beauté. Mais, emporté déjà par la politique, il remit au lendemain l'*Harmonie* par laquelle Sainte-Beuve l'engageait à remercier le sculpteur, et le pauvre David n'eut jamais « les quelques lignes tracées par le plus grand poète de l'Europe » qu'il eût été si heureux de posséder.

A cette époque, en effet, Lamartine était à la veille de publier *Les Harmonies*. Sa munificence florentine était devenue légende dans la société parisienne : Théophile Gautier disait que « d'une main qui ne compte jamais, il prenait aux trois puits d'Aboulcassem les dinars pour les répandre autour de lui en pluie d'or ». Ajoutez

à cela la sublimité des pièces que l'on connaissait de son nouvel ouvrage ; soleil étincelant, il touchait à son zénith et quand, dédaigneux de poser sa candidature, il fut élu par l'Académie, les visites qu'il fit à ses collègues furent celles d'un dieu.

En sous-main, Delphine Gay s'était employée à son élection, elle avait mis en batterie Brifaut, Villemain et Rocher, l'ami des premiers jours.

Delphine, depuis les jours de Terni, avait gardé pour Lamartine une pure, mais brûlante affection.

Quel est ce sentiment, ce charme de s'entendre,
Qui, montrant le bonheur, le détruit sans retour...
Qui dépasse en ardeur l'amitié la plus tendre...
Et qui n'est pas l'amour?

Elle lui avait écrit ces vers en juin 1829. Ils s'étaient rencontrés depuis, et leurs petits chiens, Nisida et Fido, avaient lié connaissance. Quand l'Académie reçut son poète, Delphine, au premier rang dans l'hémicycle, sous la coupole, écouta les discours, et, la cérémonie terminée, Lamartine, par les couloirs, gagna lentement la cour de l'Institut, en l'ayant à son bras.

« J'étais bien fière ce jour-là et toutes les femmes étaient bien envieuses de moi ! »

Les hommes se contentaient d'admirer. Jamais couple humain ne se montra en effet plus magnifiquement assorti que ces deux êtres, aussi parfaitement beaux l'un que l'autre, et qui parurent à la foule des spectateurs se ressembler comme frère et sœur.

Alphonse de Lamartine était donc tout à la joie de son triomphe quand un coup terrible vint l'atteindre.

A la veille de partir pour Mâcon, le comte Aymon de Virieu tomba chez lui au milieu des préparatifs de départ.

« Montons ; j'ai à t'entretenir de tristes nouvelles... Recueille toute la force de ton âme pour les apprendre. »

Mme de Lamartine, cette mère dont le cœur avait tant de fois communié avec celui de son enfant n'était plus. Un stupide accident, le robinet d'eau chaude d'une baignoire, ouvert par mégarde, l'avait si cruellement brûlée que ces blessures avaient déterminé la mort, après une agonie douloureuse, mais résignée.

Quand Lamartine arriva à Mâcon, la maison était déjà vide et le cercueil reposait sous la terre couverte de neige du cimetière suburbain. Or, Mme de Lamartine avait souvent marqué son désir d'être enterrée à l'ombre de la petite église de Saint-Point.

Le fils fit exhumer sa mère. On rouvrit le cercueil que rien, à l'extérieur, ne distinguait des autres ; et Alphonse de Lamartine put poser un dernier baiser sur le front glacé de la morte. Puis les paysans de Milly, dans la nuit, transportèrent le cercueil refermé à travers la montagne. On fit une halte dans la cour de la maison où elle avait vécu jeune femme, pour que le peuple des chaumières pût lui dire son dernier adieu, et le cercueil fut déposé sur le lit même où elle avait dormi.

On repartit. On gagna Saint-Point ; on y arriva à la nuit. De nouveau le cercueil fut placé dans la chambre qu'avait occupée de son vivant la défunte. Le fils la veilla seul, étendu à son chevet.

Enfin, dans le jardin même de Saint-Point, « reliquaire de tendresse et de sainteté », on enterra Mme de Lamartine et, tandis qu'elle commençait son éternel sommeil, son fils regagna, l'âme en deuil, la Ville et le Monde.

« Pourquoi remuer? Pourquoi travailler? Pourquoi grandir devant les hommes? »

Un instant désemparé sous le coup qui le frappe, il succombe au désespoir. Mais une frénésie d'action le saisit. Justement, au dehors, dans la rue, souffle un vent de révolution. Le devoir du poète n'est plus de demeurer dans l'infini des cieux avec l'*Hymne au Christ;* mais d'écrire pour les hommes, de se mêler à la foule et de se donner à l'heure qui passe.

Dans cet esprit, au lendemain des journées de juillet 1830, il écrit la pièce *Sur les Révolutions;* puis c'est l'*Ode au Peuple contre la peine de mort;* il y ajoute la souveraine *Réponse à Némésis*.

> ...C'est l'heure de combattre avec l'arme qui reste,
> C'est l'heure de monter au rostre ensanglanté,
> Et de défendre au moins de la voix et du geste
> Rome, les dieux, la liberté !

Il y monta. Cette poésie politique, qu'il avait voulu populaire en « se servant du mot propre et de grosses et fortes images qui pussent être saisies par toutes les rudes imaginations auxquelles elle s'adresse » n'était qu'un prélude à la chevauchée éblouissante qu'il allait mener en dix-huit années à travers la politique.

Dès le début, il marqua l'esprit avec lequel il s'engageait dans la lutte : dédaigneux de l'outrage, ne se donnant aux affaires publiques que pour défendre des intérêts primordiaux, il résolut de mener à la Chambre ce qu'il appelait la bataille de Dieu.

Le monde parlementaire sourit avec condescendance. *Les Harmonies*, parues vers avril 1830 avaient atteint, chez le libraire Gosselin, cinq éditions en trois mois. Et Lamartine apparaissait plus poète que jamais. Cependant lui-même ne se montrait pas satisfait de son œuvre : « Cela fait peine à voir ! » murmurait-il en corrigeant les épreuves des *Harmonies*. Il n'en estimait qu'une quinzaine dignes de subsister et il disait à de Virieu : « Ces choses-là doivent être lues comme des *Heures*, par heures. »

Pour tout dire, un autre homme venait de se lever en lui : l'homme politique que tourmentait une activité irrésistible,

Dès avant la Révolution de Juillet, Lamartine estimant « que la palinodie ne pouvait lui convenir » avait envoyé au roi sa démission de diplomate. En octobre, il prédisait déjà un nouvel ordre de choses, né du bouleversement de l'ordre, mais gardé de l'émeute par l'intervention divine. Il proclamait à de Virieu :

« Je dis : les grands principes de 89 sont vrais, beaux et bons, l'exécution seule a été atroce, inique, infâme, dégoûtante... La Révolution-principe est une des grandes et fécondes idées qui renouvellent de temps en temps la forme de la société humaine. »

Peu à peu il sentit en lui l'étoffe d'un orateur politique. Comme l'a dit M. René Doumic, « il se reconnaissait l'instinct des foules, le don de double vue, le sens prophétique de l'avenir. »

Il posa sa candidature à Bergues, dans le Pas-de-Calais, tandis que deux propriétaires à Hyères la posaient pour lui à Toulon. Il échoua des deux côtés ; mais à Bergues, il avait fait la connaissance de Mme Caroline Angebert, et cette femme exceptionnelle se dévoua désormais pour lui.

Elle était née en 1793 de parents fermiers en Seine-et-Marne, et le mariage l'avait unie, toute jeune, à un marin, ayant vingt ans de plus qu'elle, qui l'avait emmenée à Corfou, puis à Trieste où il remplissait les fonctions de chef d'administration.

Revenue en France, à Dunkerque, où son mari avait été nommé commissaire de marine, cette petite femme mince, distinguée, aux yeux aussi vifs que l'esprit, s'était mise à étudier seule le grec, le latin, l'anglais et l'italien, pour comprendre, dans ces langues, les philosophes et les poètes. Elle commençait, faute de maîtres, à se décourager — car elle ne pouvait aller plus avant — quand elle fit, par correspondance, la connaissance de Victor Cousin et engagea avec lui des relations qui devaient se poursuivre plusieurs années.

C'est à cette époque qu'Alphonse de Lamartine la connut. Il était venu dans les Flandres chez sa sœur Eugénie, mariée avec M. de Coppens d'Hondschoote et, comme son beau-frère le poussait à se porter à la députation dans le deuxième arrondissement de Dunkerque, le poète sollicita Mme Caroline Angebert, qu'il avait rencontrée chez sa sœur, afin qu'elle intervînt auprès de ses amis dans les Flandres.

Ce fut une campagne vigoureusement menée. Pendant que Mme Angebert agissait autour d'elle, Lamartine priait Aimé Martin d'intervenir auprès du directeur des *Débats*, M. Bertin.

Mais un programme assez nébuleux, le manque d'antécédents politiques chez le candidat, firent échouer toutes les intrigues ; les Flamands préférèrent s'en tenir au député sortant.

L'échec ne désola pas Lamartine. Il quitta la Flandre, remerciant le Ciel de lui avoir fait connaître Mme Angebert et conservant l'espoir de se représenter un jour avec succès à Bergues.

Il avait du moins compris que la politique est ennemie du rêve et saisissant la nécessité dans laquelle il se trouvait d'arrêter les esprits sur ses idées, il définit la *Politique rationnelle* qu'il voulait instaurer, et adressa une brochure, demeurée fameuse, au directeur de *La Revue Européenne*. Elle lui valut d'Emile de Girardin, la lettre de bon sens robuste que voici :

« Ce ne sont point des brochures qu'il faut faire en ce temps, Monsieur, mais des articles ; les journaux sont le pain quotidien de l'esprit. Comme pour la cuisson du pain il faut un four chauffé à l'avance ; pour l'effet d'un article, il faut cette publicité dont l'ardeur est entretenue par la périodicité. Tout autre mode de publicité est froid.

« Le public est souvent dédaigneux, plus souvent encore oublieux, il est rarement injuste. Cette haute et impartiale raison que vous avez n'échappe point au bon sens dont il est doué. Ne vous éloignez pas, restez isolé des partis, faites souvent entendre votre voix, et l'avantage de l'avoir pour interprète sera brigué par autant d'arrondissements que député populaire ou doctrinaire puisse s'enorgueillir d'avoir été l'élu dans une même session. »

CHAPITRE VII

L'ORIENT ! — « TU SERAS ROI ! » — UNE MORT. — UNE ÉPOPÉE INTÉRIEURE. — « JE SUIS AU PLUS MAL DANS MES AFFAIRES. » — « O POÈTE ! »

De cette saine épître Alphonse de Lamartine conclut-il que la politique lui était fermée? Jugea-t-il qu'une accalmie s'était produite dans le ciel social et qu'elle le rendait libre de lui-même? Le rêve, tant de fois poursuivi au cours des années précédentes, s'imposa-t-il avec tant de force à son génie qu'il ne put y résister?

Le 10 juillet 1832, sur le brick l'*Alceste*, jaugeant 250 tonneaux et commandé par le capitaine Blanc, il s'embarquait pour l'Orient ; outre sa femme et sa fille Julia, il emmenait avec lui son médecin M. de la Royère, deux de ses amis, MM. Capmas et A. de Parseval, et six domestiques.

En quittant la terre de France, il quittait le passé : les êtres qui l'avaient soutenu à ses débuts : Mme de Montcalm, Mme de Raigecourt s'étaient effacées ; le second moi qu'avait été pour lui sa mère n'existait plus : il allait vers l'Orient, vers un autre soleil, vers le mirage d'un autre monde d'idées et, engagé déjà sur cette route foulée avant lui par Chateaubriand et Byron, il sentait se

gonfler son cœur par avance à l'émoi d'évoquer les civilisations disparues.

Hélas ! Pouvait-il savoir dans quelle détresse inguérissable ce voyage, si brillamment entrepris, se terminerait? A l'instant du départ, il l'avait justifié, dans un *Adieu,* en vers frappés comme des médailles :

Des sept pages du monde, une me reste à lire.
Je ne sais pas comment l'étoile y tremble aux cieux,
Sous quel poids de néant la poitrine respire,
Comment le cœur palpite en approchant des dieux...

Il était parti, malgré les conseils sages d'Emile de Girardin, malgré les supplications de Delphine, qui semblait avoir le pressentiment de l'avenir.

« Que je déteste les voyageurs, les gens qui voyagent pour voyager ! lui disait-elle ; qu'il y a d'inquiétudes dans un cœur capable de cette passion ! Je ne comprends un départ que lorsqu'on fuit ou qu'on rejoint quelqu'un qui vous trahit ou qui vous aime... Qu'allez-vous faire si loin? Chercher des inspirations ; n'en avez-vous pas à revendre? Quelles images, quels souvenirs, quelles couleurs étrangères peuvent ajouter à votre talent dont le plus grand mérite est d'être vous, dont l'individualité est toute la puissance, toute la grâce !... Je suis si indignée, si affligée de votre départ, que je fais vœu de ne rien lire de ce que vous écrirez pendant cette longue absence... Mais je ne puis croire que tout soit encore décidé : n'y a-t-il donc dans le monde des obstacles que pour ce qu'on désire? Ne s'en trouverait-t-il pas pour ce malheureux voyage qui me désole? Ah ! si j'étais reine, qu'un ordre serait vite donné pour vous retenir ! ce n'est pas la peine de mort que j'abolirais, c'est l'exil. »

Tout de suite ce voyage en Orient prit, dans l'esprit du public, les aspects d'un conte ajouté aux *Mille et une Nuits.*

On en vantait la somptuosité ; on faisait courir le bruit que le poète emportait pour les émirs de Bagdad des trésors magnifiques. Il passa par Malte, fit escale à Nauplie, le temps de voir la Grèce à feu et à sang, gagna Athènes dans une désillusion complète et, poussant plus loin, parvint à Beyrouth où son impatience fut enfin récompensée.

Sa fille Julia, malade dès le départ, avait été obligée de s'aliter dès l'arrivée. L'air de la mer et le voyage avaient aggravé son état. Mme de Lamartine s'installa à son chevet, au pied du Liban ; et Alphonse de Lamartine dut partir seul pour le voyage de ses rêves.

A cheval, suivi par une caravane de vingt-cinq chevaux arabes, caracolant et déployant dans le désert un faste inouï, il s'enfonça pendant quarante-cinq jours dans la Palestine et la Galilée, éblouissant sur son passage les tribus qui l'acclamaient dans sa splendeur et sa beauté. Si nous en croyons Théophile Gautier, une Anglaise, qui habitait le Liban, lui donna un cheval dont le dos, par ses plis, dessinait une sorte de selle, en lui prédisant qu'un jour il tiendrait dans sa main de gentilhomme les destinées de son pays.

Quand il parut, magnifique, souriant, dans tout l'éclat de son génie à cette prophétesse qui s'affirmait reine de Palmyre, elle l'accueillit en lui tendant la main.

« Vous êtes un de ces hommes que j'attendais, que la Providence m'envoie... Bientôt vous retournerez en Europe ; l'Europe est finie, la France seule a une grande mission à accomplir encore. Vous y participerez... »

Ce fut, transposé, le *Tu seras roi !* des sorcières de Macbeth. Moment décisif dans l'évolution intellectuelle et morale d'Alphonse de Lamartine ! Sous ce ciel d'Orient, où tout lui parle de fatalité, il ne peut douter de la vérité de cette prophétie, qui répond si bien à ses secrets désirs.

Justement, sur les ruines de Balbek, un émissaire arabe est venu lui annoncer qu'en son absence les électeurs de Bergues viennent

de le porter à la Chambre. Est-ce l'influence de Caroline Angebert qui se manifeste? Qu'importe !

Grâce à l'intervention d'Ibrahim Pacha, le voyageur a visité Jérusalem que la peste ravage ; par le littoral, il regagne Césarée, Tyr, Sidon... Il est à Beyrouth !

Et la mort vient brusquement arrêter sa « félicité surhumaine ». Dans ce pays de lumière elle s'approche de Julia ; elle enveloppe l'enfant qui se débat encore dans les derniers progrès d'une maladie de poitrine ; sous les yeux du père impuissant, elle emporte la fillette, clôturant la marche triomphale par une marche funèbre.

On revint par Constantinople et par le Danube; en Bulgarie, l'état de Lamartine fut tel que son entourage, fort éprouvé lui-même, craignit pour sa vie.

Dans cette chevauchée, épique jusque dans la douleur, le poète et l'homme s'étaient transformés :

« Je ne suis plus le même, au physique et au moral... C'est une grande leçon que tant de spectacles de vanités humaines : cela enlève le prestige du passé, comme les illusions d'avenir. »

Comme il était plongé dans cet abattement, un mot, venant de France, le touche au hasard d'une escale ; il était signé de Delphine :

«... J'avais raison de détester ce voyage. Vous savoir si malheureux et si loin de nous !... Revenez vite : à de tels malheurs, il faut de grandes distractions, des occupations, des devoirs graves, et j'espère que ces tristes affaires politiques dans lesquelles vous allez entrer vous aideront à vivre, même en vous tourmentant. J'espère aussi que notre vraie affection vous sera encore douce, et que votre cœur brisé n'a pas encore dit adieu à tout ce qu'il aime. Je n'ose pas vous dire, pour vous rattacher un peu à moi, que je viens d'être dangereusement malade, j'ai peur que vous m'en vouliez d'être échappée, moi qui n'étais pas tout pour vous...

« Mon Dieu, que je vous plains, elle était si belle ! Que je voudrais vous revoir ! Je ne sais si mon amitié s'augmente de votre



LES HARMONIES

C'est ainsi qu'on concevait à l'époque de Lamartine, ses odes et ses élégies, d un caractère rêveur et mystique.

•••

malheur et de la crainte que j'ai eue moi-même de ne plus vous revoir, mais il me semble que jamais cette tendresse n'a été plus vive, et pourtant, depuis un an, je n'ai pas eu un souvenir de vous. »

Alphonse de Lamartine était de retour. En mettant le pied sur la terre française, il avait repris possession de lui-même et déjà son ambition s'apprêtait à le soulever vers une autre carrière. Mais il allait y apporter une âme nouvelle, plus en dehors de toutes les contingences, plus fixe dans le temps, plus souverainement idéaliste et fataliste.

Sa religion s'est élargie et, quand Alfred de Vigny lui demande s'il pense, comme lui, que l'islamisme est un christianisme corrompu, il n'hésite pas à répondre, en toute sincérité, que c'est au contraire un christianisme purifié. Il écrira que la voix du muezzin « voix vivante, animée, qui sait ce qu'elle dit et ce qu'elle chante, est bien supérieure à la voix stupide et sans conscience de nos cathédrales » ; et, par là, il nous apparaît que le poète s'est détaché, au cours de ce voyage en Orient, du sol auquel, jusqu'ici il était demeuré si intimement lié.

Mais ce qui se dégage surtout, dès qu'il est de retour, c'est cette confiance absolue en soi qui le possède et qui le rendra si fort aux yeux des masses. Il va lui devoir tous ses succès oratoires, elle le portera à la première place devant tous. La pythie du Liban ne l'avait-elle pas prédit?

C'était un soir, vers septembre 1833, un peu après la rentrée des Chambres. Lamartine, après avoir cherché « son point d'appui hors des partis existants, dans la conscience du pays », avait résolu d'être à lui seul un parti ; et, comme on lui demandait où il siégerait à la Chambre, il répondait en souriant : « Je siégerai au plafond. »

Après le dîner, M. de Talleyrand, qui touchait alors au bout de sa carrière, s'approcha du néophyte.

7

« Monsieur » lui dit-il de son air « solennel et oraculeux », « vous êtes entré dans les affaires de ce pays-ci plus qu'aucun homme depuis Juillet, plus profond, plus juste, plus avant que qui que ce soit. Vous ne pourrez manquer dans la marche que vous avez tracée et suivie, d'être au cœur du pays. »

Le vieil homme d'Etat prédisait juste. Cette manière de traiter la politique en philosophe chrétien avait d'abord fait hausser les épaules et, dans les partis, on n'avait admis qu'à moitié cette prétention de poète qui entendait être au-dessus de tous les partis. On tenta de l'inféoder au gouvernement. Quand il se mit à attaquer Guizot, Thiers et M. Molé, il fallut chercher autre chose.

Mais son éloquence n'en laissa pas le temps. « L'improvisation la plus spontanée, la réplique la plus nette, la plus abondante, la plus foudroyante » vinrent bientôt couper court à toutes les attaques et sur tous les bancs, quand il monta à la tribune, le silence se fit.

Si nous nous en rapportons à M. Léon Séché, « sa voix avait beau manquer de médium ; il en tirait parfois, dans le feu de l'improvisation, des accents qui remuaient jusqu'aux entrailles. Le geste sobre, éloquent, mesuré, ajoutait à l'autorité du verbe, et le visage inspiré, avec ses cheveux soulevés en ondes frissonnantes et ses lignes admirables, achevait de donner l'impression que le Dieu qui était en lui vaticinait du haut d'un trépied. »

Avec cette éloquence toute personnelle, jusqu'en 1841, il traitera d'une manière également magistrale les questions d'enseignement, d'économie sociale, d'affaires étrangères ; sa faculté d'assimilation est prodigieuse. On lui parle économie politique?

« L'Economie politique? C'est très facile et très amusant ! »

Et, sans pédantisme aucun, il disserte pendant trois heures sur la question qu'il éclaire d'aperçus abondants et précis !

Si, parmi ses intimes, Mme de Girardin ne peut passer deux jours

sans le voir à ses « petits couverts de rois sans sujets », à la Chambre il n'est pas un parti qui ne s'applique à attirer à lui cette force d'éloquence. Mais il demeure seul. « Les vieux partis sont morts et rien ne ressuscite ici-bas. »

Il demeure, en politique comme en poésie, dans l'idéal.

Aussi les Muses ne l'abandonnèrent pas ; il sacrifiait toujours à leur beauté. A la poésie lyrique des *Harmonies*, Alphonse de Lamartine rêvait de faire succéder quelque beau poème idéaliste. En décembre 1831, *Jocelyn* était commencé.

« J'écris aussi quelques strophes des *Mémoires du curé de X*... C'est mon chef-d'œuvre. »

Il le poursuit avec amour ; il écrit en 1834 à Aymon de Virieu :

« Je ne doute pas que cela ne t'aille aux dernières fibres du cœur, car c'est toi et moi peints à seize ans, dans le style que tu aimes, sans bruit, sans éclat, sans draperies, style de poésie dramatique et évangélique. »

Après cinq années de labeur, en juillet 1836, à la veille de le publier, il écrit encore :

« Lis-le au soleil ou à l'ombre, mais au repos et en plein air, un jour de jeunesse. C'est de la poésie de vingt ans. J'en suis confidentiellement ravi... Je prophétise que cela sera trouvé bête pendant six ans et dans les poches des cordonniers ensuite... »

Jocelyn paru en février 1836, vingt-quatre mille exemplaires s'en enlevèrent en vingt-sept jours. Comme il l'avait prévu, le poème atteignait le grand public. Fut-ce à l'ouvrage même qu'il le dut? Fut-ce à sa renommée politique? Il était passé poète populaire. A Bruxelles on faisait sept éditions du poème, et autant en Allemagne. Lamartine lui-même demeurait stupéfait de cet engouement.

« Cela passe les *Premières Méditations* en succès unanime. Cela se lit dans les cours de tous les professeurs, dans les collèges, et cela s'en va par milliers d'exemplaires. »

Sans doute la critique avait trouvé bien panthéiste la religion

de Jocelyn ; elle reprocha à l'œuvre des négligences de forme ; mais on se trouvait devant « l'épopée de l'homme intérieur », et si ces huit ou neuf mille vers n'avaient pas été relevés, en réalité, sur des pages d'album ou des marges de Pétrarque, ils n'en étaient pas moins « des vers délicieux, d'une poésie pure et juvénile, d'une poésie de seize ans ».

Si la forme n'en était point taillée à facettes, *Jocelyn*, tout peuplé de souvenirs de l'auteur, demeurait une œuvre de vie, de sacrifice et d'amour, émouvante et émue. L'idylle qui la parfumait, prenait relief sur le fond sinistre de la Révolution qui grondait autour de la Grotte des Aigles.

On sait la donnée du poème et que Lamartine s'y est souvenu, en les idéalisant, des aventures que lui avait autrefois contées l'abbé Dumont, curé de Bussières, près de Milly, entre deux leçons de latin.

Sous la Terreur, au temps où il n'était pas encore dans les ordres, l'abbé, chassant un jour, avait sauvé des Jacobins la fille d'un gentilhomme et s'était réfugié avec elle dans une hutte de charbonnier et, dans cet état, avait veillé tout au moins sur sa vie pendant plusieurs mois.

Partant de ce thème, banal et fruste, Alphonse de Lamartine bâtit son épopée intime. Et ce fut, dès lors, non plus l'aventure, mais le drame intérieur et moral le plus poignant qu'une créature puisse engager avec elle-même. Aux prises avec l'amour, cet être va s'élever plus haut vers le Bien par le sacrifice. Et cet amour, il le répandra sur tous les êtres, simples comme lui, qui l'entourent, depuis le laboureur jusqu'au chien. Dans l'immense nature qui les domine, il nous montrera, à grands traits, en larges peintures, les êtres soumis à la grande loi du travail. Et le tableau aura une telle envergure que, par le fait même de traduire en poésie les faits journaliers, il entrera dans le cadre sublime de l'épopée.

Avec M. Emile Faguet faut-il voir dans *Jocelyn* et dans *La*

Chute d'un Ange, une sorte de *Légende des Siècles* spiritualiste? Le premier de ces poèmes avait montré l'élévation de l'être par le triomphe de l'esprit ; dans le second, publié deux ans plus tard, en 1838, Lamartine entreprit de démontrer la chute par le triomphe de la matière.

En ce temps-là, les anges étaient à la mode. Byron, Thomas Moore, avec lequel l'auteur de *Jocelyn* était en relations, les avaient mis en scène dans certains de leurs ouvrages ; on se plaisait aussi à développer l'hypothèse des existences successives ; Eugène Sue, comme Edgar Quinet en avait tiré le meilleur parti possible.

Lamartine remonta à la création du monde, fit tomber du ciel un ange, Cédar, épris de la beauté d'une femme et l'engagea dans la série des existences successives qui devaient le mener à l'expiation.

Le poème comprend deux parties : une idylle au milieu de la vie pastorale dans le Liban, avant le déluge ; un mélodrame fantastique dans la ville de Babel.

La Chute d'un Ange n'eut aucun retentissement. Le génie de Lamartine s'opposait absolument à ce qu'il peignit aucune laideur, et il s'y trouva si gêné que le poème en devint, dans sa seconde partie, interminable, baroque et fatigant. A n'en pas douter, ce fut une erreur et le poète fut le premier à en convenir.

Mais il avait touché, avec cet épisode, le poème philosophique et, dans certains passages, s'était élevé à une hauteur de vues insurmontable. Elyséen plus que jamais, s'il n'a pas conçu le Tartare, il s'est élevé ici d'un plein vol aux plus sublimes hauteurs ; quel poète s'est plus rapproché de son idéal que Lamartine, lorsqu'il dépeint Dieu?

........................Je suis celui qui suis,
Par moi seul enfanté, de moi-même je vis.
Tout nom qui m'est donné me voile ou me profane ;
Mais pour me révéler le monde est diaphane.

Rien ne m'explique, et seul j'explique l'univers :
On croit me voir dedans, on me voit à travers.
Ce grand miroir brisé, j'éclaterais encore.
Eh ! qui peut séparer le rayon de l'aurore?
Celui d'où sortit tout contenait tout en soi.
Ce monde est mon regard qui se contemple en moi.

Après cette envolée vers des cieux exotiques, vers des temps abolis, vers la naissance du monde, Alphonse de Lamartine revint aux âges de son enfance et de sa jeunesse.

Au moment où il va avoir un demi-siècle d'existence, à l'automne de sa vie, il jette un long regard autour de lui, dans cette chère masure de Saint-Point. Hier encore, il y écrivait les aventures des deux amants antédiluviens « au ronflement mélancolique d'un tuyau de poêle et du vent dans la tour ». Aujourd'hui, les moissons, les vendanges, les semailles sont faites ; il est cinq heures du matin. Sorti du lit, il allume la lampe de cuivre, met le feu dans l'âtre au sarment de vigne...

« J'ouvre ma fenêtre, le froid du matin me saisit... Dans ma tour le fagot réchauffant pétille... Que faire alors?... Le coude appuyé sur la table et la tête sur la main, le cœur gros de sentiments et de souvenirs, la pensée pleine de vagues images, les sens en repos ou tristement bercés par les grands murmures des forêts qui viennent tinter et expirer sur mes vitres, je me laisse aller à tous mes rêves, je ressens tout, je pense à tout... Comme je ne sais pas écrire en prose, faute de métier et d'habitude, j'écris en vers... »

Penché sur la terre natale, tout près de ses origines, le poète se reprend. Le passé qu'il contemple, en se tournant à demi, n'est pour lui qu'un chemin de tombeaux. Peu à peu, le silence s'est fait sur la route autrefois pleine de chansons et de rires. Les dames de jadis ne sont plus ; Julia n'a passé sur terre que pour laisser la désolation dans son cœur ; Elvire !... Et cette mère avec laquelle

il a perdu comme le meilleur de lui-même ! Jusqu'à Louis de Vignet, l'harmonieux poète, cet ami de toujours, mort de la veille, à Naples, emporté par la peste !

Ainsi nous mourons feuille à feuille,
Nos rameaux jonchent le sentier,
Et quand vient la main qui nous cueille,
Qui de nous survit tout entier?

Ces contemporains de nos âmes,
Ces mains qui cherchaient notre main,
Ces frères, ces amis, ces femmes,
Nous abandonnent en chemin.

A ce chœur joyeux de la route,
Qui commençait à tant de voix,
Chaque fois que l'oreille écoute,
Une voix manque chaque fois.
. . . .

Il abandonne alors sa personnalité ; il ne veut plus voir que la misère humaine, et sa pitié va s'étendre sur tous les hommes. Dans les *Recueillements poétiques* prend essor sa religion de l'humanité. Il croit venus les temps de la paix et de la concorde universelle. Les dogmes vont tomber devant une religion haute et simple qui fera la félicité des êtres ; plus de nations, plus de frontières :

L'homme n'est plus Français, Anglais, Romain, Barbare,
Il est concitoyen de l'empire de Dieu !

Les *Recueillements poétiques* ne furent pas compris. Ce fut « l'insuccès le plus éclatant et le plus général que puisse ambitionner un mauvais poète ».

Il suspendit alors son luth et se voua tout entier à la vie publique.

En 1837, élu par trois départements à la fois, à Cluny, à Mâcon, et à Bergues, il s'était donné comme « le ministre de la haute opinion philosophique ». En 1839, il précise cet idéal dans le sens pacifiste et humanitaire le plus complet. C'est l'époque où, de son côté, Mme de Lamartine, pour se consoler de la perte de Julia, autant qu'il est en son pouvoir de le faire, consacre son temps et les ressources de son esprit aux œuvres de bienfaisance.

Tandis qu'avec Mme Caroline Angebert elle se livre corps et âme aux enfants trouvés et au relèvement moral et matériel des femmes et jeunes filles libérées de la prison de Saint-Lazare, Alphonse de Lamartine prononce à la Chambre des discours demeurés célèbres.

Quatre ans auparavant, sa diatribe *Contre la Peine de Mort*, lancée à l'Hôtel-de-Ville, lui avait valu d'être traité d'utopiste ; après un premier discours sur l'émancipation des esclaves, il va plus loin ; il propose en 1840 l'abolition de l'esclavage. Et quand il vote les deux millions proposés par la commission gouvernementale pour la translation des restes mortels de Napoléon, il prend le soin d'affirmer :

« Je ne me prosterne pas devant cette mémoire ; je ne suis pas de cette religion napoléonienne, de ce culte de la force que l'on veut depuis quelque temps substituer, dans l'esprit de la nation, à la religion sérieuse de la liberté. Je ne crois pas qu'il soit bon de déifier ainsi sans cesse la guerre... comme si la paix, qui est le bonheur et la gloire du monde, pouvait être la honte des nations. »

Cette idée, il la développera, un an plus tard, dans sa *Marseillaise de la Paix*, en réponse à la *Marseillaise* allemande du poète Becker.

« Non, vous ne l'aurez pas, le libre Rhin allemand » avait écrit

ce dernier. Lamartine, n'y voyant qu'une réponse aux forfanteries du parti de la guerre français, entonna magnifiquement :

Roule libre et superbe entre tes larges rives,
Rhin, Nil de l'Occident, coupe des nations !
Et des peuples assis qui boivent tes eaux vives
Emporte les défis et les ambitions !
. . . .
Et pourquoi nous haïr et mettre entre les races
Ces bornes ou ces eaux qu'abhorre l'œil de Dieu?
De frontières au ciel voyons-nous quelques traces?
Sa voûte a-t-elle un mur, une borne, un milieu?
Nations ! Mot pompeux pour dire : Barbarie !
L'amour s'arrête-t-il où s'arrêtent nos pas ?
Déchirez ces drapeaux ; une autre voix vous crie :
L'égoïsme et la haine ont seuls une patrie ;
La fraternité n'en a pas !

Dans une forme éclatante, Lamartine croyait réalisée la fraternité des peuples, comme il croyait, dans son *Discours sur les Chemins de fer* le temps venu « de la fin de la guerre dans le monde, de la communauté des idées et des langues ». Utopies que seule rendait supportables une éloquence de poète-prophète !

On sait la réponse cavalière et française d'Alfred de Musset à l'Allemand Becker. En la publiant, dans *La Presse*, Mme de Girardin imagina que celui-ci l'avait improvisée chez elle, sur la terrasse même de son hôtel, le cigare aux lèvres, tandis que, dans le salon, Balzac et Gautier s'extasiaient sur les strophes de Lamartine. Et, sans doute, elle éprouva quelque plaisir à donner cette leçon de patriotisme à l'auteur de la *Marseillaise de la Paix*, qui avait porté son œuvre à *La Revue des Deux-Mondes*, au lieu de la lui donner.

Tout s'arrangea d'ailleurs. Moins de deux mois plus tard,

Delphine recevait de Saint-Point le *Ressouvenir* à Huber Saladin, un ami commun de Genève. Une lettre accompagnait l'envoi.

Un an auparavant, le père d'Alphonse de Lamartine s'était éteint à l'âge de quatre-vingt-dix ans et la situation du poète, si nous en croyons cette lettre, était fort embarrassée.

« Dites-moi aussi, écrivait-il à Delphine, mais ceci entre nous, si *La Presse*, comme journal, et non comme confident de nos pensées, donnerait une rétribution à ces vers *(Le Ressouvenir)* et, si cela est, chargez-vous de mes intérêts. Si cela n'est pas, prenez toujours les vers ; au lieu de *La Presse*, journal, c'est à vous alors que je les offre. Je les fais copier ce matin pour vous, ils partiront vite.

« Je suis au plus mal dans mes affaires. Tout m'a manqué : Genève et Paris. Je n'ai plus qu'un reste d'espoir pendant encore quinze jours. Après cela, il faudra peut-être me résoudre à vendre même Saint-Point et la terre foulée des pieds de ma mère à Milly. Je cherche où je pourrais aller, hors de France, vivre et mourir. Ce n'est pas aisé.

« J'ai le cœur débordant de cela un peu, et beaucoup plus d'autres chagrins, bien plus dans la moelle, qui se sont accrus très inopinément et très extraordinairement depuis vous.

« Adieu. Je vous quitte à regret pour des hommes de chiffres. Un mot de vous de temps en temps. Vous êtes mon amie! On dit que cela vaut mieux que tous les autres noms humains. Je le crois, car quand la mort ne me les prenait pas, je n'en ai jamais perdu. »

Comme sa lettre venait de partir, Lamartine apprit la mort de Mme O'Donnell, la sœur aînée de Delphine, et il s'empressa de demander le renvoi de son manuscrit :

« Vous avez bien autre chose à penser qu'à corriger et à imprimer ma poésie. »

Mais au lieu de sa poésie, ce fut un billet de mille francs que Mme de Girardin lui envoya.

Il en avait certes besoin. Sa générosité qui lui faisait donner sans

compter, son train de vie, le faste dont il aimait à s'entourer, les multiples voyages qu'il avait fait et faisait encore, ses capitaux « ensevelis dans les ceps du Mâconnais » le mettaient dans une posture difficile. Dès 1838, il constatait :

« Je donne quarante mille livres de rentes, viagères ou non, sur des terres qui les rendent à peu près ; avec cela il faut vivre de la vie d'homme public dans Paris, chose écrasante aujourd'hui... »

Aussi les héritages, bien loin de l'enrichir, ne lui valaient-ils que des charges nouvelles. Mais se séparer de ses terres, vendre, entamer son patrimoine, Lamartine en frémissait à l'avance !

« S'il me fallait vendre une terre, je me sentirais déraciné. Ce serait comme vendre mon père et ma mère et moi-même dans tout mon passé. Cela me rend triste quelquefois, et j'embrasse mes arbres pour qu'on ne nous sépare pas. »

Il écrivait cela en 1838. En 1841, la situation ne s'était pas améliorée. De Paris, un homme venait examiner les terres.

« Il les a trouvées très larges et très bien cultivées. Il a compris enfin, m'a-t-il assuré, ce mot mystérieux du *Courrier de Paris* : « Lamartine, le premier agriculteur de France. » Vous croyiez badiner, eh bien ! il l'a pris au sérieux en voyant mes vignes et mes familles heureuses et bien gouvernées de vignerons. Me prêtera-t-il sur cette valeur morale? C'est là toute la question. En attendant je vais aller à Genève un de ces jours pour voir si je trouverai là un appui qui ne perce la main. »

Le prêteur de Paris jugea les hypothèques trop lointaines.

Lamartine se tourna vers Huber Saladin ; il le mit au courant de ses difficultés financières et de son projet d'emprunt. Il lui fallait cent cinquante mille francs.

« J'offre, pour hypothèques de cette somme, de deux choses l'une, savoir : ou une seconde hypothèque sur la terre de Monceau, rendant vingt-quatre mille francs environ et valant six cents mille francs. Elle a subi une première hypothèque de deux cent quarante-

cinq mille francs, il reste donc près de quatre cents mille francs libres sur cette terre, plus que suffisants pour servir à double gage à cent cinquante mille francs que je demande.

« Ou une première hypothèque sur la terre de Saint-Point, valant environ trois cent cinquante à quatre cents mille francs et qui n'est grevée que d'une somme de quarante mille francs par un constat viager.

« L'un ou l'autre de ces gages serait au choix du prêteur. Cependant, je serais très heureux qu'il voulût préférer le premier, au moins aussi infaillible, parce que Mme Lamartine, qui s'engage avec moi, voudrait garder Saint-Point intact.

« Je payerais les intérêts à Genève, sans frais, en deux termes égaux.

« Voilà l'affaire. Soyez assez bon pour dérober quelques minutes à vos doubles mises pour la négocier, et écrivez-moi quand vous aurez réussi, pour prendre alors les mesures de conclusion. J'irais à Genève ou le prêteur viendrait à Monceau, à volonté. Si je ne trouve pas cela pour affranchir mon esprit et mes affaires pendant ces sept ans, je suis forcé de quitter Paris et toute politique. A d'autres l'avenir et le combat. »

Hélas ! tout lui manqua, Genève et Paris, mais cela ne l'empêcha pas de demeurer dans l'arène politique.

Après avoir refusé au maréchal Soult d'entrer dans son ministère et n'avoir fait aucune concession à Louis-Philippe qui l'avait mandé aux Tuileries, Lamartine commença par se déclarer l'adversaire absolu du projet de fortifications dont on voulait ceindre Paris. Il savait qu'il n'aurait pas gain de cause, que la majorité de la Chambre était contre lui, mais il savait aussi qu'au dehors son autorité allait grandissante et, déjà, c'était moins devant les représentants du pays que devant le peuple qu'il parlait.

En 1838, il avait lancé son fameux : « La France est une nation qui s'ennuie. »

Maintenant Royer-Collard pressent qu'il détruira « ces gens-là. » Dès lors, il se jure de n'entrer dans le ministère que par une brèche. Que la présidence de la Chambre lui échappe et le voilà passé à l'opposition. Au gouvernement qui fait la politique de résistance, il lance une épithète qui fait fortune : la politique des bornes !

Il est en pleine mêlée ; quand Delphine le pousse vers la présidence avec l'espoir qu'il y trouvera des loisirs pour écrire de nouveaux poèmes :

« Les Muses, répond-il, je suis devenu trop vieux pour les courtiser. Je veux maintenant faire de l'histoire et de la philosophie. Et cela se fait en prose. En politique, j'attends quelques événements qui en vaillent la peine. Je ferai l'insurrection de l'ennui ; mais, pour cela, il faut des forces dans le pays. »

Mme de Girardin s'est mise à rire.

« Voilà encore un blasphème ! Les vers sont trop jeunes pour vous? Et Homère! et Milton?... Vous pouvez être un homme d'État. Mais je crains que vous ne soyez comme les pompiers qui n'ont rien à faire quand il n'y a point d'incendie. J'ajouterai même que vous m'avez l'air assez disposé à mettre le feu pour l'éteindre. »

C'était exactement ce à quoi se disposait Alphonse de Lamartine. Mais, dans l'opposition, il ne trouva pas la place qu'il espérait, à laquelle il pensait avoir droit. On le tint en suspicion ; on écoutait à la Chambre ses discours dans un silence distrait et il avait la sensation de « parler par la fenêtre ». Il s'en retira en prophétisant : « Le mot de la comédie sera tragique pour beaucoup. »

Puis il garde le silence pendant dix-huit mois ; mais l'œuvre à laquelle il met la dernière main sera plus terrible encore. Depuis quatre ans il y travaillait dans son manoir de Saint-Point, ne venant que pour quelques grands discours.

Il avait dit, en achevant le premier volume, vers 1843 : « Je n'ai

rien gravé de ce style. » Quand l'ouvrage parut en librairie, le 20 mars 1847, ce fut un incendie ! Pour avoir *Les Girondins* de Lamartine, les femmes les plus élégantes passaient la nuit à la porte de l'éditeur, impatientes de leur exemplaire. Dans la veulerie du règne de Louis-Philippe à son déclin, un frisson d'enthousiasme passa sur la nation. Jamais succès pareil n'avait été vu ; on fit des éditions populaires ; et des salons aux ateliers, le nom de Lamartine voltigea sur les lèvres. Dans les journaux on ne parlait que de cette Histoire ; elle faisait prévoir une aurore nouvelle. Mme de Girardin s'écriait, dans *La Presse* du 4 avril 1847 :

« Ce livre est une révolution ; c'est un présage, c'est un symptôme, c'est un décret peut-être?... Que d'événements vont naître de ce livre ! »

Trois mois plus tard, le 18 juillet 1847, Mâcon offrait à l'auteur des *Girondins* un banquet colossal de trois mille fourchettes ! Quarante villes de France y étaient représentées ; rayonnant autour de la table d'honneur, les autres tables s'étalaient sous un dôme de toile, dans une enceinte d'un hectare de superficie ; la Bresse, le Mâconnais, la Suisse, le Jura avaient envoyé quinze cents de leurs femmes ; en costumes régionaux, elles occupaient des tribunes à droite et à gauche. Les bateaux à vapeur, les voitures publiques ne cessaient de verser les étrangers sur le quai et dans les murs de la ville. A trois heures, on ouvrit la salle du banquet, au plafond de laquelle pendaient des banderolles tricolores. A quatre heures, Alphonse de Lamartine parut. Il prit place à côté du maire de Mâcon et, comme on apportait, sur un immense plateau, un veau flanqué de quatre agneaux, la tempête, visiteuse inattendue, s'éleva soudain ; un tourbillon passa sur les convives ; on lui répondit aux cris de : Vive Lamartine ! On poussa l'orateur vers une tribune ; on lui demanda de tenir tête à l'orage... Et, dans le silence revenu, il parla, indiquant l'idée fondamentale des *Girondins :* il voulait rallumer dans l'âme du peuple la flamme révolutionnaire « cette

flamme trop éteinte au cœur des générations qui nous suivent ».

Le discours applaudi, la foule se retira, emportant dans son cœur le souvenir « d'un de ces jours qui ne se couchent pas avec le soleil ».

Lamartine revint à Paris faire contre la royauté « la révolution du mépris ». En vain Sophie Gay l'adjure-t-elle de ne point pactiser avec le socialisme :

« Ah ! pour l'amour de cette France qui vous inspire de si nobles pensées, restez à votre rang et ne mêlez pas votre génie aux misérables intérêts de la mauvaise compagnie politique ! »

Il est trop avancé dans la mêlée pour faire un pas en arrière.

Le gouvernement interdit le banquet du douzième arrondissement? Lamartine s'écrie :

« La place de la Concorde dût-elle être déserte, tous les députés dussent-ils se retirer de leur devoir, j'irai seul au banquet avec mon ombre derrière moi ! »

Les événements se précipitent. Quand, sous ses fenêtres de la rue de l'Université, l'émeute souffle, le 22 et 23 février 1848, il s'écrie :

« Voilà mon *Histoire des Girondins* qui passe ! »

Le lendemain, on vient lui annoncer l'envahissement de la Chambre. Il s'y précipite. On le happe. On le pousse dans un bureau. Les républicains de *La Réforme* et du *National* y discutent de la nouvelle forme du pouvoir : République ou Régence? Quand il entre dans la salle des séances, Lamartine peut y voir entrer également la duchesse d'Orléans et ses deux fils. Le poète tient dans sa main le sort de l'Etat. Ledru-Rollin, Arago, Marie, Dupont de l'Eure attendent tout de sa parole. Va-t-il prendre la dictature ou se solidariser avec eux?...

Lamartine ne crut pas devoir « prendre la dictature au prix du sang, de la trahison, de l'homicide » ; il demanda la Constitution d'un gouvernement populaire. On l'acclama.

« A l'Hôtel de Ville, Lamartine en tête ! » criait l'acteur Bocage. Ce fut un cortège inouï. Cent fois coupé, arrêté, porté, heurté, le Gouvernement Provisoire gagna la place de Grève par les quais. Quand il y arriva, il s'était augmenté de quatre membres : Garnier-Pagès, Crémieux, Louis Blanc et l'ouvrier Albert.

Le temps de se partager les portefeuilles (Lamartine reçut celui des Affaires étrangères), de rédiger une proclamation au Peuple français, et, devant la pointe des baïonnettes, Lamartine commença ses harangues. Le lendemain du coup d'Etat, comme une troupe hurlante agite des drapeaux rouges au pied du grand escalier de l'Hôtel de Ville et que Marie et Garnier-Pagès se trémoussent en vain pour se faire écouter, Lamartine monte sur une chaise et lance aux bouches des fusils braqués sur lui sa véhémente apostrophe :

« Je repousserai jusqu'à la mort ce drapeau de sang, car le drapeau rouge que vous nous apportez n'a jamais fait que le tour du Champ de Mars, traîné dans le sang du peuple en 91 et 93, et le drapeau tricolore a fait le tour du monde, avec le nom, la gloire, la liberté de la patrie. »

La foule eut un revirement ; elle s'engoua de celui qui la maîtrisait et la Terreur fut évitée ; une fois de plus, au-dessus des partis, dans le plus fort de la tourmente, Alphonse de Lamartine prêchait la sagesse et la concorde.

Par quelles heures de fièvre avait-il passé ! Après des discours faits, les pieds dans le sang, devant des milliers de piques et de fusils, à des colonnes de peuples ivres, furieuses et sans cesse renaissantes, après vingt-quatre heures passées sans un morceau de pain, ni un verre d'eau, loin de sa femme sans nouvelles, il était parvenu à enchaîner la bête populaire. Des messages lancés sur ses ordres dans tous les quartiers, lui ramenaient les troupes ; tous les partis, légitimistes, catholiques, républicains, banquiers, militaires, bourgeois, se ralliaient autour de lui. L'adoration universelle ! Paris redevenait paisible; en cinq jours, la peine de mort politique



DEUX PORTRAITS

Vers 1848, époque où Lamartine joua un grand rôle dans la politique. — Vingt ans plus tard, au déclin de sa vie.

était supprimée, le roi en fuite, la duchesse d'Orléans et ses enfants sauvés.

Une harangue de lui à l'Europe faisait « pleurer d'admiration » les ambassadeurs ; la guerre, au dehors comme au dedans, était écartée, et Lamartine, qui avait refusé d'être dictateur s'écriait :

« Tout est gagné. La République nouvelle, pure, sainte, immortelle, populaire et transcendante, pacifique et grande est fondée ! »

Naïveté sublime ! Sous sa petite calotte de velours noir, Sainte Beuve, bedonnant, avait souri de son sourire glabre : « O poète ! »

L'heure des compromissions politiques était venue. En peu de temps Lamartine allait sombrer. Négociations, conférences avec les chefs des partis les plus avancés ne changeront rien aux événements qui se déroulent en dehors de lui. Si, aux élections législatives du 27 avril il est élu dans dix départements à la fois et par un million six cent mille voix, c'est parce que les élections se sont faites contre Ledru-Rollin. Mais les faits se précipitent et le submergent. Au 15 mai déjà, comme Lamartine se présente pour arrêter la bande d'individus qui s'apprête à envahir la Chambre, on l'injurie ; comme il veut parler, on l'interrompt : « Assez de blagues comme cela ; nous n'en voulons plus ! » Habilement, le prince Louis-Napoléon préparait sa candidature, et quand l'élection présidentielle a lieu — comme l'a voulu Lamartine — non à l'Assemblée constituante, mais par plébiscite, tandis que cinq millions et demi de voix vont au prince, le poète n'en recueille pas dix-huit mille !

Là s'arrête cette chevauchée dans la politique qui a duré dix-huit années.

CHAPITRE VIII

« JE SERAI LE SILENCE ET L'HYMNE ». — ANTIGONE ET BÉLISAIRE. — L'ANTICHAMBRE DE LA MORT. — LE RETOUR AU SOL.

« JE quitte sans regret les affaires publiques, parce que je ne m'y suis jamais mêlé dans la pensée de faire des hommes et des événements l'instrument de ma fortune, de ma puissance ou de ma renommée... Si mon pays ne veut plus de moi..., je le remercie de me congédier, et je passe avec joie au service d'un meilleur maître auquel je désire consacrer mes dernières années... J'ai été le bruit et le mouvement pendant quelques heures, je serai le silence et l'hymne à mon tour. Un peu de ce siècle porte mon nom, c'est assez ; c'est l'heure de se taire, de disparaître et de se préparer au grand pas de l'éternité. »

Il avait abandonné ses salons de la rue de l'Université, devenus trop vastes, maintenant que la foule des solliciteurs et des relations intéressées s'était égaillée devant sa détresse ; il habitait un pavillon sombre et humide, dans la rue presque provinciale de Ville-l'Evêque, où seule venait le chercher la véritable amitié de quelques personnes rares et sincères.

Il n'y avait plus rien à attendre de sa fortune, car il ne détenait

plus le pouvoir, et son patrimoine se chiffrait par cinq millions de dettes. Il les devait à un luxe qui avait été fastueux, à une générosité toujours prodigue et surtout à un amour du terroir qui le possédait jusqu'à la moelle. Jeune, il avait eu la passion du jeu. Quand il fut arrivé à l'âge mûr, cette passion s'aiguilla sur la spéculation agricole. C'est elle, c'est cet amour de la terre, qui lui fait prendre à sa charge, dans chaque succession, tous les domaines et laisser à ses sœurs l'équivalent de leurs parts en bonnes rentes qu'il paye religieusement. La valeur de Saint-Point provient de prairies magnifiques? Dans ce pays où le raisin ne mûrit que par hasard, il plante des vignes! Les récoltes sont désastreuses; mais elles doivent toujours devenir incomparables.

En attendant, il s'endette ; pour faire face à ses créanciers qui, maintenant, viennent, âpres, à la curée, il vend deux de ses domaines les plus considérables. Cependant, Milly, Montceau, Saint-Point sont encore saufs.

Mais la maladie sévit sur les vignes ! Les récoltes sont de plus en plus désastreuses.

« J'arrive achevé, ruiné, anéanti ! onze cent mille francs payés cette année, quatre cent mille perdus sur les vins... La terre m'a tué ; il est juste qu'elle m'ensevelisse. »

Il dira cela sur la fin de ses jours. Pourtant, au lendemain de 1848, quand les Pereire lui proposent par l'intermédiaire de Béranger, son vieil ami, la liquidation, s'engageant à payer tous les créanciers et à lui servir encore d'honnêtes revenus, Lamartine se refuse à toute combinaison de ce genre. Il fera face à ses créanciers ; il combinera des affaires. Le temps de gagner quelque argent avec deux ou trois ouvrages : des récits de voyage et d'histoire orientale, une *Histoire de la Restauration* (tous les matins, levé à cinq heures, il en écrit trente ou quarante pages !) et il ira en Orient mettre en valeur les vingt mille hectares de biens sis dans la plaine de Bugaz-Owa et qu'il doit à la munificence du sultan Abd-ul-Medjid.

Le voilà parti, en 1849, vers ses illusions smyrniotes. Il en revient enthousiasmé. Il suffira de trouver des capitaux et l'exploitation sera merveilleuse. Mais personne ne partage sa foi ; il ne lui reste plus qu'à faire œuvre de journaliste et d'écrivain.

L'un après l'autre, il fonde *Le Conseiller du Peuple, Le Pays, Le Civilisateur,* recueil de littérature, précurseur du *Cours familier de Littérature.* Il y raconte les *Vies Illustres,* à l'instar de Plutarque. Cela lui permet, entre deux rechutes de rhumatisme, d'écrire huit cents pages et de payer vingt-cinq mille francs. Il ne quitte plus le harnais.

« J'ai écrit un volume de quatre cents pages depuis mon arrivée. Je vais en écrire un autre, et ainsi de suite. Je suis comme Cicéron qui écrivait, dit-il, plus que ses deux secrétaires ne pouvaient copier. »

Les deux secrétaires de Lamartine étaient sa femme et sa nièce, Mlle Valentine-Marie-Gabrielle de Cessiat. L'âme haute, le noble et parfait dévouement de Mme de Lamartine, l'intérêt qu'elle sut prendre pour son mari à toutes les questions matérielles de l'existence, sa spontanéité à l'aider de ses propres revenus au jour cruel des nécessités sont connus de tous ; il convient de placer à ses côtés Mlle Valentine de Cessiat qui, dans la vieillesse du poète, sema toutes les fleurs d'une jeunesse affectueuse et tendre.

Au lendemain des *Méditations,* Lamartine, devant la critique s'était écrié : « Qu'importe ! j'aurai toujours pour moi les jeunes gens et les femmes ! » Les amitiés féminines ne lui manquèrent jamais. Sans parler de sa mère qui veilla sur son enfance, sans parler des grandes dames du faubourg Saint-Germain dans le salon desquelles *Les Méditations* battirent pour la première fois des ailes, que de femmes ont doucement éclairé l'existence du poète : Mme Charles, Eléonore de Canonge, Caroline Angebert, Mme de Girardin, Marianne-Elisa Birch !

Il était réservé à Mlle Valentine de Cessiat d'être l'Antigone du poète vieilli. Elle était la fille de Cécile, l'aînée des sœurs d'Alphonse de Lamartine ; et, par les proportions harmonieuses de son buste, la ligne de son cou, le noble port de sa tête, la légèreté svelte de sa démarche, elle rappelait à la fois sa mère et Mme de Lamartine, que le poète se plaisait à retrouver en elle.

Un éblouissement de jeunesse et de grâce
Fascine le regard où son charme est resté ;
Quand elle fait un pas on dirait que l'espace
S'éclaire et s'agrandit pour tant de majesté.

Intelligente, souriante et spirituelle, ses grands yeux pleins de langueur et d'étincelles s'étaient, à seize ans, attachés aux poèmes de son oncle, et dès lors une ferveur d'admiration avait empli son cœur pour ce poète qu'elle ne voyait que par intervalles, lorsque la vie le ramenait dans sa sphère à elle, soit à Saint-Point, soit à Milly, soit à Monceau. Retrouvait-il en elle comme un reflet de sa mère ? L'âme de la jeune fille répondait-elle à son génie? Elle devint bientôt sa préférée.

A Saint-Point, à Collonges, dans la campagne mâconnaise, elle avait pu voir sa grâce exquise envers les humbles ; à mesure que sa renommée dans le monde se faisait grandissante, les années lui en apportaient l'écho.

Vers 1845, il avait profité de la vente anticipée de son *Histoire des Girondins* pour organiser un nouveau voyage en Italie ; par Ischia, Venise et Naples, il avait revécu sa jeunesse, en compagnie de sa sœur Cécile et de ses nièces. De la splendeur de ce voyage, Valentine de Cessiat avait encore les yeux et le cœur emplis, quand tout à coup, au lendemain de 1848, elle apprend la ruine définitive de son oncle.

Il en grandit dans l'esprit de la jeune fille. Ce n'est plus son

amitié, son admiration qu'elle lui donne : c'est un culte qu'elle lui voue. Et plus il avance dans le malheur, plus le dévouement de Valentine de Cessiat se fait complet.

Quand elle sait la besogne écrasante à laquelle il s'astreint pour combler le gouffre de ses dettes, elle le supplie, dès 1852, de prendre le peu de biens qui lui vient de son père. Lamartine se révolte.

« Non, je ne veux pas que tu vendes pour moi ton pré, ta vigne et ton figuier... Mais je les reçois dans mon cœur... Je t'aime de plus en plus, de jour en jour, comme une fille qui grandit en âme, en vertu, en piété, en sentiment, en tout! Quant à moi, je me démolis pièce à pièce, mais mes ruines tombent sur un cœur qui adoucit toutes les décadences. »

La lettre qu'elle lui répond est un acte d'adoration et d'amour. Alors Lamartine, qui se voit forcé de se séparer de l'un de ses domaines, prend avis de sa nièce.

« Serais-tu désolée si je vendais Monceau? Ou préfères-tu que je vende Milly? Réponds avec réflexion. J'ai peur d'être forcé à l'un et à l'autre. »

Quelle page admirable de simplicité et d'abandon lui écrit Valentine de Cessiat !

« Ce que vous ferez sera ce que j'aurais voulu faire. Si vous trouvez à vendre plus facilement Monceau, je transporterai tous mes souvenirs au milieu de vos souvenirs de Milly. Je mêlerai ma vie avec la vôtre ; je serai heureuse de vous voir garder le nid de la famille... Si, au contraire, c'est Monceau que vous nous gardez, tout en regrettant Milly je remercierai Dieu de ne pas voir effacer, par le pied des étrangers, la trace de nos pieds sur cette avenue que nous avons suivie avec tant de tendresse. Ensuite, si vous devez les vendre tous les deux, il reste encore Saint-Point, le plus cher d'entre les chers. Nous y concentrerons nos vies, nos souvenirs, nos cœurs. Et même encore, s'il devenait nécessaire de s'arracher

de tout et de tout vendre, je me consolerai encore et toujours, si vous m'emmenez avec vous ; si je puis mettre mon pied sur l'empreinte des vôtres, n'importe le pays, le ciel. Ma patrie, le lieu que je voudrais habiter, ne sera jamais ailleurs ni plus loin que votre ombre par terre. »

A ces lignes, Lamartine répond :

« Tu me demandes un récit de mes journées. Le voici :

« Je me réveille à cinq heures, j'allume ma lampe, je prie et je pense à toi ; je travaille jusqu'à onze heures comme un galérien, et je pense à toi ; je descends déjeuner, je remonte, je prends un livre pour reposer ma tête et je pense à toi.

« Je reçois, je m'habille, je sors, je regarde la fenêtre de la chambre qu'on te prépare et je pense à toi ; je sors seul et triste, je vois la foule et je ne m'y intéresse pas, je prie tout bas et je pense à toi.

« Je rentre à la nuit, je prends un livre, je regarde le feu et je pense à toi ; je dîne seul et vite ; viennent un ou deux visiteurs ; la soirée se traîne ; dix heures ! Je remonte, je prie et je pense à toi ; je me couche, je lis une heure ; je m'endors et je rêve à toi ; je me réveille et j'y pense ; je me rendors et j'y rêve encore.

« Il n'y eut jamais dans un vieux cœur une pensée si pétrifiée, si incorporée et cependant si vivante. Ton pauvre cœur bat dans le mien ; je voudrais qu'il battît dans le cœur d'un autre qui lui donnerait un bonheur que je ne puis lui donner qu'en vœux.

« Voilà ma vie, puisque tu veux le savoir. »

L'échange de leur affection est fait. En cette année 1854, Valentine de Cessiat est arrivée à Paris, chez son oncle, et elle ne le quittera plus.

Viennent les années, croissent les embarras pécuniaires ! Alphonse de Lamartine a près de lui une tendresse qui ne se démentira jamais ; dans l'écrasant labeur de cette fin de vie besogneuse, il a, pour le soutenir, la vaillance de cette nièce qui le reflète si par-

faitement que, jusque dans l'écriture, on ne parvient pas à les distinguer l'un de l'autre !

Parfois, devant la souffrance physique, devant les ravages de l'âge, devant l'énormité de sa tâche et l'inanité de la lutte, sa tristesse touchait au désespoir. Alors Valentine se surpassait, comme l'a raconté Mlle Marie-Thérèse Ollivier ; elle se multipliait, elle copiait, elle choisissait les citations, elle tenait la correspondance, les comptes ; elle faisait la lecture ; elle causait ; elle distrayait ; elle amusait ; elle charmait ; et surtout elle aimait :

« Mon métier de garde-malade, écrit-elle un jour, a été très doux ; mon oncle sait le rendre aimable ; il est si bon et si charmant, même au milieu de ses souffrances ! »

Et l'oncle, de son côté, écrivait :

« Valentine me désattriste de tout ! »

Dans cette misère croissante, banale, incessante qui le harcelait et l'envahissait, Lamartine demeura le demi-dieu qu'il avait toujours été. Pas un instant la moindre rancœur, le moindre dépit de se voir réduit à son métier de forçat de lettres ne l'effleura. Il sait la valeur et la sublimité du sacrifice. Dans *Geneviève*, il montra celui d'une humble servante ; dans *Le Tailleur de pierres de Saint-Point*, celui d'une rude existence de tâcheron; dans ses *Entretiens familiers de Littérature*, celui du poète qu'il était lui-même réduit à besogner pour vivre.

Pendant dix années, il suffira à la tâche de cette revue mensuelle qui, partant de Dante, de Shakespeare et de Tacite, arrive avec une nonchalante élégance à traiter de Vigny, de Balzac et de Musset. C'est une histoire littéraire, panachée de souvenirs. Nulle aigreur, nulle amertume envers tant de gens qui ont été ses rivaux, qui l'ont parfois injustement traité et qui sont en plein rayonnement de leur gloire quand la sienne s'éclipse dans un déclin de fortune et de forces vitales ! S'il dit, en toute franchise, que *Les Misérables* lui appa-

raissent comme « l'épopée de la canaille » et qu'il voudrait les voir signer d'Eugène Sue plutôt que de Victor Hugo, c'est parce qu'il pense sincèrement que l'immense poète y a fourvoyé son génie. Dès qu'il a lu *Les Nuits*, il s'empresse de rectifier, par un nouvel *Entretien* qui est un *mea culpa*, celui qu'avec dédain il avait consacré à Musset, lors de sa mort. Sainte-Beuve s'est montré pour lui sans justice et sans pitié? Il suffit qu'il l'ait connu, apprécié, aimé dans sa prime jeunesse, au temps de l'Abbaye aux Bois. Il laisse de cet homme à la postérité, dans *Les Souvenirs et Portraits*, la plus délicate, la plus émue et la plus juste des images.

« Il y eut en ce temps-là un poète que j'aimai, qui m'aima et qui ne m'aime plus. C'est M. Sainte-Beuve. On a raillé ses *Consolations*, poésies un peu étranges, mais les plus pénétrantes qui aient été écrites en français depuis qu'on pleure en France... Si Werther avait écrit un poème la veille de sa mort, ce serait certainement celui-là...

« Depuis il a laissé les vers ; il a donné à la prose des inflexions, des contours, des inattendus d'expression, des finesses et des souplesses qui rendent son style semblable à des chuchotements inarticulés entre des êtres dont la seule langue serait le tact.

« Il a écrit à la loupe, il a rendu visibles des mondes sur un brin d'herbe, il a miniaturé le cœur humain ; il a été le Rembrandt des demi-jours et des demi-nuances. Il a efféminé le style à force d'analyser la sensation.

« Puis, tout à coup, il a changé de plume, comme on change d'outil sur l'établi du lapidaire, selon qu'on veut graver sur l'onyx en lettres illisibles ou en lettres majuscules, et il a écrit alors dans un style simple, clair, solide, tantôt en creux, tantôt en relief, sur la vie et les œuvres des hommes et des femmes de lettres, des études qui élèvent la critique littéraire presque à la hauteur de l'histoire. Qui sait quelle métamorphose n'attend pas encore cet écrivain que les années transfigurent au lieu de le pétrifier. Mme Récamier

l'adorait; je crois bien!... Où aurait-elle trouvé un plus fin causeur pour les commodités ou pour les délices de la conversation! Combien je regrette cette conversation, le plus inédit et le plus ineffaçable de ses livres. »

Alphonse de Lamartine ignora toujours la rancune et l'envie. Suivant ses propres termes, on aurait pu tordre son cœur comme une éponge, sans qu'une goutte de haine ou même de fiel en tombât sur aucun être vivant.

Mais l'âge venait. Grâce à un merveilleux retour sur lui-même, le poète vieilli visita, par le souvenir, sa terre natale au temps de son enfance et nous laissa de cette visite : *La Vigne et la Maison.*

La nuit tombe, ô mon âme ! un peu de veille encore !
Ce coucher d'un soleil est d'un autre l'aurore.
Vois comme avec tes sens s'écroule ta prison !
Vois comme aux premiers vents de la précoce automne
S'envole brin à brin le duvet du chardon !

. . . .

Viens, reconnais la place où ta vie était neuve.
N'as-tu point de douceur, dis-moi, pauvre âme veuve,
A remuer ici la cendre des jours morts?

. . . .

Tous les bruits du foyer que l'aube fait renaître,
Les pas des serviteurs sur les degrés de bois,
Les aboiements du chien qui voit sortir son maître
Le mendiant plaintif qui fait pleurer sa voix,
Montaient avec le jour ; et dans les intervalles,
Sous des doigts de quinze ans répétant leur leçon,
Les claviers résonnaient ainsi que des cigales
Qui font tinter l'oreille au temps de la moisson

Puis, revenant aux tristesses de l'heure, à la besogne qui le tenait à Paris, à l'abandon de ces lieux autrefois si vivants :

De la solitaire demeure,
Une ombre lourde, d'heure en heure,
Se détache sur le gazon :
Et cette ombre, couchée et morte,
Est la seule chose qui sorte
Tout le jour de cette maison !

Ce fut la fin. Après tant de domaines que la nécessité l'avait contraint à vendre, il fallut encore, en 1861, vendre Milly. En 1863, la compagne dévouée et sûre qui l'a suivie sur les chemins de la vie s'éteint, succombant à un dévouement obscur, mais incomparable.

Le vieillard demeure seul ; sa nièce, à son côté, multiplie alors son amour sublime ; elle l'accompagne partout ; elle réalise ce qu'elle avait rêvé autrefois : « Elle n'est jamais ailleurs ni plus loin que son ombre par terre. » Ce n'est pas même, à ses yeux, un devoir qu'elle accomplit, car c'est une joie de le remplir. Il est si grand, si plein de bonté, ce poète dont l'âme rayonne à travers les cils en rais de pure lumière ! Les traits sont creusés et las, le regard n'a plus la flamme étincelante et victorieuse de l'adolescence, mais une douceur ineffable, une bienveillance naturelle rayonne de son être et s'épand sur tous.

L'heure allait sonner. Des amis discrets s'employaient à atténuer la ruine et la misère qui assaillaient sa porte. Sur leurs instances, honteuse peut-être aussi de voir l'homme de génie « assis sur le seuil de sa fortune écroulée et tendant son casque — *Date obolum Belisari !* — » la Ville de Paris concéda au poète l'usage d'une petite villa située à la lisière du Bois de Boulogne, à l'endroit où finit aujourd'hui l'avenue Henri Martin. Ce fut son avant-dernière demeure et l'antichambre de la mort.

Il la sentit venir et voulut le calme pour la recevoir. Il ne parlait presque plus. « On eût dit qu'ayant lui-même délié son âme, il attendait, spectateur silencieux, qu'elle prît son vol. »

Il se détachait volontairement des choses d'ici-bas, oubliait jusqu'à ses œuvres. Un soir qu'on venait de lui lire la mort de Laurence, de *Jocelyn* : « De qui sont ces beaux vers? » dit-il, en pleurant.

Puis, comme les oiseaux, il parut avoir la honte de l'agonie et voulut se cacher pour mourir. Un soir, à Monceau, après le dîner, on dut le rejoindre à travers les champs où il errait en quête de la suprême heure.

Valentine de Cessiat le ramenait à la résignation. Alors il lui parlait de l'au-delà, du temps où il reviendrait la voir et lui parler...

Le 28 février 1869, comme son souffle se faisait de plus en plus hoqueté, la jeune fille alla vers une petite armoire qu'elle connaissait bien pour avoir vu souvent son oncle l'ouvrir lorsqu'ils étaient seuls ; elle en sortit le Christ d'ivoire auquel Elvire avait confié son dernier baiser, et c'est à ce crucifix que Lamartine rendit son âme.

Selon son désir, ses obsèques à Paris furent des plus humbles et passèrent presque inaperçues. Aucun discours, aucune force armée. A la maison mortuaire, les amis purent se compter ; ils ne dépassaient pas la trentaine. Le seul homme politique qui suivit son cercueil fut Emile Ollivier à l'intervention duquel il avait dû, un an plus tôt, une pension annuelle de vingt-cinq mille francs arrachée, par un vote, à la Chambre. L'Académie française, sachant qui elle perdait, s'était mieux fait représenter que le pays. Emile Augier, Jules Sandeau, de Laprade, Alexandre Dumas fils et Louis Ratisbonne escortèrent sa dépouille.

Jusqu'à Mâcon ce départ pour l'éternité garda quelque chose d'officiel. Mais là, tous ceux de Milly, et ceux de Saint-Point, et ceux de Monceau, et ceux de Collonges, dont les noms sont inconnus et nombreux comme les étoiles du ciel, vinrent reprendre celui qui rentrait chez eux. Habitants des campagnes suivant leurs curés,

ils prêtèrent leurs épaules au cercueil sacré qui ramenait à sa mère, à sa femme, à sa fille, le chantre de leurs bois et de leurs vallées. Ils étaient partis de grand matin ; un linceul de neige couvrait leurs terres ; quand ils revinrent avec leur précieux fardeau, le soleil avait tout fondu et, par toutes les pousses, et par toutes les herbes, le printemps naissait.

Telle fut l'entrée d'Alphonse de Lamartine dans la nature, dont il avait été toute sa vie pénétré, et dans l'éternité.

Lamartine

SIGNATURE DE LAMARTINE

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER. — Un Clocher de pierres grises. — La Chanoinesse de Salles. — La Bête faramine. — Un Cheveu blanc. . 7

CHAPITRE II. — La Valouze. — Une Idylle ossianique. — « Je te le jure, Amour, je serai sage ! » — Une Académie de province. — Graziella, la Procidane. 28

CHAPITRE III. — Une Maison où l'on peut perdre sa fortune. — Souvenirs de Saint-Cloud. — Amour et mort d'une sensitive exotique 41

CHAPITRE IV. — Les Parisiens frappés de folie. — Un Amateur très distingué. — Les Habiletés de Césarine. — Un Mariage à l'anglaise. 63

CHAPITRE V. — Un Poète diplomate. — Le Gothique anglais. — « C'est M. Droz qui l'emporte ! » — Bonheur parfait. 72

CHAPITRE VI. — Où la poésie veut du sang. — La Muse de la Patrie. — Le Reliquaire d'une tendresse. — « C'est l'heure de monter au rostre ensanglanté ! ». 82

CHAPITRE VII. — « Tu seras roi ! » — Une Mort. — Une Epopée intérieure. — « Je suis au plus mal dans mes affaires. » — « O Poète ! ». 93

CHAPITRE VIII. — « Je serai le silence et l'hymne. » — Antigone et Bélisaire. — L'Antichambre de la mort. — Le Retour au sol.. 114

Imp. J. CUSSAC, 40, rue de Reuilly, Paris (XIIe).

